



JEAN-LOUIS
FETJAINÉ

Le Sang
des Elfes

LES CHRONIQUES
DES ELFES
III

Fleuve
Noir

JEAN-LOUIS FETJAINE

Le Sang des Elfes

Les Chroniques des Elfes - 3



FLEUVE NOIR

LES PERSONNAGES.

Par ordre alphabétique.

Abbon : homme lige de Pellehun
Aldan : châtelaine, nouvelle compagne de Morvryn
Arianwen : ancienne reine des Hauts-Elfes, épouse de Morvryn et mère de Lliane, tuée au combat
Assan : elfe lige de Rassul
Baldwin : roi des nains sous la Montagne Rouge
Bedwin : chapelain du roi Ker
Bregolas : chef de guerre des elfes d'Eliande
Burcan : sénéchal du roi Ker
Calen : héraut des elfes verts
Dinris : maître forgeron elfe d'Eliande
Doran : elfe du clan des Lasbelin
Dragan : chevalier banneret du royaume de Logres, du comté de Deira
Dubricius : évêque, primat du royaume de Logres
Freïhr : barbare, fils de Ketili
Gael : elfe gris, voleur de Ha-Bag
Gorlois : baron de Tintagel, vassal de Pellehun
Gwydion : aîné des druides d'Eliande
Hamlin : ménestrel elfe, barde du seigneur Eridiel de Carantaur
Ker : roi de Logres
Kevin : archer d'Eliande
Llandon : chasseur, compagnon de Lliane
Llaw Llew Gyffes : apprenti du druide Gwydion
Lliane : princesse des Hauts-Elfes d'Eliande
Lyonesse : duc du royaume de Logres
Maerhannas : régente des elfes d'Eliande, épouse de Dinris
Maheolas : moine novice, devenu le Porteur de la Lance auprès de Celui-qui-ne-peut-être-nommé
Morvryn : roi des elfes d'Eliande
Nedinn : guérisseuse elfe
Pellehun : fils du roi Ker
Rassul : elfe gris, chef du Clan des Brumes
Till : elfe vert, pisteur
Troïnn : roi des nains sous la Montagne Noire et Grand roi des nains.
Vali : seigneur nain de la Montagne Noire

Le vent s'était tu.

L'air était plein encore du frémissement de la forêt après la pluie. Les branches et les herbes chargées d'eau, prêtes à s'ébrouer à la moindre brise, reflétaient les lueurs du jour naissant, alors que les nuages de la nuit s'écartaient avec une lenteur paresseuse et que les premiers chants d'oiseaux éveillaient les sous-bois. Le soleil ne percerait pas, aujourd'hui. Ce serait une matinée terne, indécise, qui convenait parfaitement à ce que Gwydion s'apprêtait à accomplir.

Le vieux druide repoussa le manteau trempé et boueux qui l'avait recouvert durant la nuit, se hissa sur son bâton pour se relever, s'étira en grimaçant et fit des yeux un tour d'horizon. Nul n'était arrivé... De sa main ridée, il essuya son visage, ses longs cheveux blancs et sa barbe gorgés de pluie, puis il huma longuement l'air du sous-bois. Les heures avaient été longues, sous les averses et la brise, au seul abri des fougères. Une nuit que peu d'hommes, surtout de cet âge, auraient endurée avec autant d'indifférence. Mais Gwydion n'était pas un homme et son âge était tel que trois ou quatre vies humaines n'auraient suffi à l'égaliser. Les elfes vivent vieux et ne craignent pas la pluie.

C'était cependant une froide matinée, même pour un elfe. L'aube d'un jour triste et humide, et l'aîné de la forêt, ainsi qu'il était nommé avec déférence parmi le peuple d'Eliande, en éprouva toute la mélancolie. Et puis Gwydion avait perdu l'habitude d'être seul. Il était parti sur un coup de tête sans attendre les autres, chargé de besaces et armé de son seul bâton, jusqu'à la lisière des bois, là où commençaient les collines verdoyantes du royaume de Calen. Trois jours durant il avait marché, ruminant des pensées lugubres, sans hâte mais sans trêve, jusqu'à ce que, chaque soir, les ténèbres l'obligent à s'arrêter. Au crépuscule du troisième jour, il avait atteint l'extrémité du royaume des arbres, guidé durant le dernier mille par la luminescence des vastes étendues vierges qu'on devinait au-delà des dernières futaies, et n'avait osé traverser le plessis de fourrés, de fougères et de ronces qui ceinturait les bois. Les elfes vivent sans horizon, au plus profond des bois. Ces collines ouvertes au vent, l'ondoiement des hautes herbes, pareil au ressac d'une mer végétale, étaient une épreuve que le druide n'aurait pu affronter dans l'obscurité.

Il faisait jour, à présent. Immobile dans la pénombre du sous-bois, le vieil elfe contemplait cet infini vertigineux avec un morne dégoût. L'hiver avait passé, puis la renaissance du printemps, et la végétation avait englouti les cadavres d'orcs et de gobelins abandonnés là lors de la bataille. C'était déjà loin. Un souvenir qui s'efface... La reine Arianwen et tant d'autres elfes des sept clans d'Eliande étaient morts dans cette prairie, parmi ces buissons et jusque dans les fourrés qui lui avaient servi d'abri pour cette nuit. Les Daerden – ainsi que se nommaient ceux que les autres appelaient elfes verts – avaient payé un lourd tribut, eux aussi, pour repousser l'armée des monstres. Le récit de ce combat, cent fois répété déjà lors des veillées, en faisait peu à peu une épopée légendaire, de celles qui gonflaient d'exaltation le cœur des jeunes chasseurs du clan. Mais Gwydion avait suffisamment combattu pour savoir qu'une bataille n'est jamais belle, même lorsqu'elle est gagnée. Ç'avait été un carnage, comme toujours. Une effroyable mêlée, pleine de cris, de haine et de terreur, dont la terre et les arbres avaient peu à peu absorbé le souvenir, comme le sang, comme les os décomposés de ceux qui étaient tombés ce jour-là. En cet endroit, à la rencontre du royaume d'Eliande et des terres

daerden, les monstres avaient surgi du cœur même du sol, par des galeries patiemment creusées depuis leur sombre royaume. Au-delà, vers l'est, s'ouvraient les grandes plaines habitées par les hommes. Et au nord, des montagnes et des marais qui, depuis toujours, formaient une frontière naturelle, réputée infranchissable, entre le monde et les Terres Noires, peuplées des monstres hideux de Celui-qui-ne-peut-être-nommé. Le lieu avait été bien choisi. Si l'attaque des monstres n'avait été contenue ce jour-là, leurs hordes pouvaient tout à la fois se répandre dans la forêt ou déferler sur les plaines.

Elle avait été contenue. Pour cette fois.

Les embouchures des souterrains s'étaient effondrées, et les druides d'Eliande les avaient recouvertes de ronces étroitement enchevêtrées pour en barrer l'accès, mais ce n'était pas suffisant. Alors qu'une nouvelle guerre s'annonçait, plus terrible encore, il fallait que ce bois maudit soit condamné à jamais.

Comme si les arbres avaient senti le sort affreux que l'aîné de la forêt leur réservait, une rafale de vent agita soudainement leurs frondaisons, arrachant du même coup Gwydion à ses pensées lugubres. Du bout de son bâton, il écarta les ronces et les orties qui lui barraient le passage et, pour la première fois depuis son arrivée, osa s'avancer à découvert, hors de la pénombre des bois. Une brise agitait les hautes herbes par à-coups, avec de lents froissements secs qui semblaient s'étendre à l'infini. Longtemps, le druide resta immobile devant cette immensité, l'esprit vide, jusqu'à ce qu'un murmure, tout près de lui, l'éveille à nouveau.

— Maître, nous sommes là...

Gwydion inspira l'air frais de la prairie, puis il se retourna, sourit et posa une main sur l'épaule de son apprenti. Comme d'habitude, ce dernier baissa la tête et détourna le regard. C'était un être étrange, que le druide avait autrefois trouvé dans la forêt alors qu'il n'était qu'un nourrisson. Durant des années, l'enfant sans nom n'avait prononcé le moindre mot, jusqu'au jour où un sanglier les avait attaqués, alors qu'ils s'étaient tous deux aventurés loin de Cill Dara. La bête aurait pu les tuer si l'enfant ne s'était interposé et ne l'avait chassé à coups de pierres. Depuis, on le surnommait Llaw Llew Gyffes, « Lion à la main sûre », et Gwydion le présentait comme son neveu, ou son apprenti... Llaw n'avait guère changé, au fil des ans. Il ne parlait guère et peu de gens se souciaient de son sort. C'était pire encore depuis la disparition de Lliane. Certains disaient qu'il en était responsable, de même que de la blessure qui avait failli emporter Gwydion. Mais comme ce dernier l'avait conservé auprès de lui, les rumeurs s'étaient taries.

— Ils vous attendent, maître.

— C'est bien. Allons-y...

Les autres étaient restés à l'abri des arbres, confondus aux broussailles dans leurs longs manteaux de moire aux couleurs changeantes. Seul Dînris s'était avancé jusqu'à la lisière, entouré d'une demi-douzaine d'archers. Ils avaient encoché et leur nervosité était si manifeste que le vieux druide sourit, oubliant son propre trouble à la vue des plaines à ciel ouvert. En le rejoignant, Gwydion s'inclina avec le respect dû à un souverain, même si ce n'était pas tout à fait le cas. Rien n'était tout à fait pareil, sous la forêt d'Eliande, mais les apparences, au moins, devaient être respectées. Dînris n'était qu'un forgeron – habile entre tous à fondre les lames d'argent des longues dagues elfiques mais son épouse, dame Maerhannas, avait été choisie pour régner sur la forêt d'Eliande à la mort de la reine Arianwen. Du moins faisait-elle fonction de régente, tant que le sort de la princesse Lliane, héritière du royaume des Hauts-Elfes, ne serait pas fixé.

Lliane... Souvenir douloureux.

Lliane avait disparu depuis des mois déjà et nul ne savait si elle était encore en vie.

— Je suis heureux de vous voir, glissa Dînris en lui emboîtant le pas.

— Tu t'inquiètes trop. J'étais sous la protection des arbres. Que pouvait-il m'arriver ?

— Ces arbres sont maudits, grommela le forgeron. Ils ne font plus partie de la forêt.

Gwydion ne releva pas. Dînris avait combattu ici, lors de la bataille. Il avait vu mourir Arianwen, parmi des centaines de leurs compagnons. Rien d'étonnant à ce que l'endroit lui fasse horreur. Ils marchèrent en silence jusqu'à un vallon obscur et humide, suivis de leur escorte d'archers. Gwydion, tout d'abord, ne vit rien, mais elles étaient là, pourtant, protégées à distance respectueuse par une centaine de Hauts-Elfes en armes, répartis par groupes tout autour de cette sombre percée. Jamais encore, de mémoire d'elfe, ne les avait-on vues toutes les sept hors du Bosquet sacré. Sept elfes âgées vêtues de robes noires, gardiennes des Sept Arbres originels, le bouleau, l'aulne, le houx, le saule, le noisetier, le chêne et le pommier, qui avaient donné naissance à la forêt tout entière. La sororité du Sid. Ce n'étaient que des vieillardes sans force, assises en rond et presque invisibles dans la pénombre, mais Gwydion lui-même frémit en les découvrant là, si loin du cœur d'Eliande. C'était une vision effrayante, presque sacrilège, d'autant plus qu'il était lui-même l'inspirateur de cette aberration. Chacun savait qu'il ne fallait pas, jamais, que les bandrui ^[1] quittent le Bosquet sacré. Car c'était là, entre les racines de ces arbres, que se nichait le chaudron du Dagda, le Graal de la connaissance, talisman des elfes. Et même si tous ceux d'Eliande s'étaient massés en rangs serrés autour du Bosquet, le chaudron et les Sept Arbres n'étaient pas gardés, sans ces sept vieillardes.

D'un geste brusque, Gwydion saisit son apprenti par le cou et le poussa en avant, jusqu'à ce qu'ils parviennent tous deux au centre du cercle formé par la sororité.

— Écartez-vous ! cria-t-il par-dessus son épaule à l'intention de Dînris et de ses archers. Voilez-vous la face ! Ne regardez pas !

Llaw s'arc-bouta au moment de passer entre deux des bandrui et tenta de se rejeter en arrière, mais Gwydion le tenait fermement, d'une poigne que son âge ne laissait supposer. Puis, d'une poussée brutale, il le jeta à terre, sous les yeux indifférents des vieilles.

— Que faites-vous ? cria le jeune apprenti d'une voix terrifiée.

— Tu étais là... Beaucoup de ce qui est arrivé s'est produit sous tes yeux et tu n'as rien fait, ni en mal, ni en bien. Tu es comme cette forêt, le témoin de telles horreurs qu'elles noirciraient ton être à jamais. J'ai lu ton âme, Llaw. Je sais tes cauchemars et la honte qui te ronge, à cause de ce qui m'est arrivé en partie à cause de toi. À cause de ce qui est arrivé à Lliane, puis à tant des nôtres. Certains ont voulu te tuer pour cela, d'autres te tueraient encore aujourd'hui s'ils savaient que tu as abandonné Lliane au cœur des combats. Mais ce n'est pas ta faute... Reste là. N'aie pas peur...

Gwydion s'éloigna d'un pas, ouvrit les bras et, un moment plus tard, lâcha son bâton, qui resta droit, comme planté en terre alors qu'il ne faisait qu'effleurer l'herbe rase du vallon. Tout autour d'eux, les sept bandrui s'étaient levées, sans un mot, sans qu'un signe ait été échangé, et elles écartèrent les bras jusqu'à ce que leurs doigts se touchent et qu'ainsi le cercle se referme. Llaw Llew Gyffes tenta de se relever, mais ses jambes se dérochèrent sous lui, puis ses bras, et il s'affala de tout son long, comme une souche, contre le sol boueux. Et, tour à tour, en un murmure si ténu qu'on eût dit le souffle du vent, les bandrui invoquèrent les arbres dont elles avaient la garde.

— *Hael Beth, hlystan leas instylle healda treow...*

— *Hael Fearn, hlystan leas instylle healda treow...*

Leurs voix se mêlaient, pareilles au doux crépitement d'une pluie d'été sur les frondaisons,

répétant encore et encore la même incantation sans jamais hausser la voix. *Beth, Fearn, Tinne, Saille, Coll, Duir, Quert...* La malédiction des Sept Arbres.

Tout d'abord, les chants d'oiseaux s'arrêtèrent et un silence pesant s'installa, dans lequel chacun perçut les battements d'ailes des pies et des grives qui s'échappaient, les chardonnerets, les éperviers. Et le bourdonnement des abeilles et des mouches. La fuite silencieuse des fourmis, des vers et des araignées. Puis les broussailles s'agitèrent au passage des hérissons, lapins et mulots. La terre détrempée s'était asséchée, l'herbe commença à racornir. Dînris s'était abrité derrière un charme à l'écorce rugueuse. Sous ses doigts, il la sentit se fissurer, et son oreille perçut les craquements de l'arbre dont la sève se tarissait. Le forgeron s'en écarta brusquement et contempla avec horreur ses mains ridées, exsangues, du seul fait d'avoir touché l'écorce en cet instant. En relevant les yeux, il aperçut Gwydion au centre du cercle, dominant les bandrui de toute sa taille. Et sa voix puissante résonna au-dessus du marmonnement indistinct des vieilles.

— *Wratthu inne genip aefre, leas leod aefre, eal gedreosan aefre !*

L'herbe était devenue grise tout autour d'eux, les fourrés desséchés, les arbustes racornis, leurs branches nues et noires. Une odeur de plomb prenait à la gorge. Et de leur cercle cette abomination s'étendait comme une brume mauvaise, avec une lenteur inexorable. Dînris gémit de douleur et chancela. Cette seule vision lui avait cinglé la peau comme une giboulée de grêle, crevassé ses lèvres et brûlait ses yeux.

— Reculez ! hurla-t-il aux autres en se jetant en arrière. Tout le monde recule de cent pas !

Sans attendre, le forgeron s'enfuit droit devant lui, à perdre haleine, à travers les fougères et les buissons, jusqu'à ce que l'air redevenue respirable. Alors il s'abattit face contre terre en s'efforçant de maîtriser le tremblement qui l'anéantissait. Cela dura longtemps et, quand il y repensa plus tard, il estima qu'il avait dû perdre connaissance, à moins que le souvenir de ce qu'il avait vu et ressenti soit à ce point insupportable que son esprit ait préféré l'effacer.

Gwydion et les bandrui avaient tué cette partie de la forêt.

Jamais il n'aurait cru qu'une telle chose soit possible, et pourtant c'est ce que Dînris réalisa à l'instant même où il se releva. À un jet de pierre des fourrés où il avait trouvé refuge, les bois prenaient fin soudainement. Au-delà, il n'y avait plus qu'une ombre, si opaque que l'œil peinait à y distinguer les restes desséchés des arbres morts, des buissons racornis. C'était comme se pencher au-dessus d'un puits, comme se tenir à l'entrée d'une grotte. L'œil se perdait dans un néant de ténèbres, une nuit insondable. Et de cette horreur il vit émerger Gwydion, appuyé à son bâton et portant dans ses bras le corps inanimé de son apprenti. Derrière lui, en ordre dispersé, apparurent les sept sorcières du Sid.

Lorsque le druide aperçut Dînris, il obliqua dans sa direction.

— Prends-le, dit-il en s'approchant. Mes bras ne peuvent plus le porter.

— Est-ce qu'il est...

— Non. Il s'est évanoui. Ses forces reviendront, d'ici un jour ou deux...

Sitôt que le forgeron l'eût débarrassé de son fardeau, Gwydion perdit pied, comme s'il avait utilisé ses dernières forces pour parvenir jusqu'en cet endroit et que ses jambes, subitement, ne le soutenaient plus. Durant un instant ses bras cherchèrent un appui et trouvèrent un tronc d'arbre auquel il s'agrippa pour ne pas s'effondrer.

— Ça va, dit-il aussitôt. J'ai juste besoin d'un moment pour souffler...

Le visage du vieil elfe était tout à la fois flétri et luisant de sueur, d'une pâleur grise, malsaine, ses

maines secouées de tremblements, sa respiration sifflante et hachée.

— Elles..., murmura le druide avec un geste ébauché en direction des bandrui. Il faudra les aider à marcher. Les porter, peut-être...

— Et toi ? Je vais t'aider... Appuie-toi sur moi.

— Non... Pars en avant, je vous rejoins.

Dînris ouvrit la bouche pour protester, mais un simple regard de Gwydion le musela. Quelques ordres lui suffirent pour organiser le convoi du retour. Aucune parole n'avait été échangée, tout juste des regards qui disaient assez à quel point chacun des archers d'Eliande avait hâte de quitter cet endroit détestable. Bientôt, Gwydion resta seul, ainsi qu'il l'avait souhaité.

Le souffle encore haletant, il quitta l'appui de l'arbre pour s'avancer d'un ou deux pas vers le vallon obscur. On n'y distinguait encore rien, que d'affreux vestiges de ce qui avait été une forêt. Mais bientôt naîtraient de ce sol maudit des ronciers épais, noueux, hérissés d'épines acérées comme des dagues, si denses et si étendus que tout passage y serait à jamais impossible. Ce n'était pas encore suffisant. Gwydion embrassa du regard la forêt dévastée puis, d'un geste lent, abaissa son bâton jusqu'à une paumée du sol. Sa voix puissante et grave résonna sur cette désolation, pareille au grondement lointain de l'orage.

— *Hael hysltan, eal beran rethe genip wuth !*

Tandis qu'il répétait son incantation, la pointe de son bâton fouailla l'herbe grise et les feuilles racornies, et chacun de ses coups semblait se répercuter jusque dans les profondeurs. Bientôt, le sol commença à s'animer. Une vie émergeait de la terre noircie, imprégnée de la haine, de la souffrance et de la désolation de la bataille, comme elle l'avait été du sang, des viscères et des ossements des victimes. Toutes les abominations grouillant dans l'ombre, sous les roches et dans la pourriture suintaient de cette glèbe torturée, tout ce qui pique, tout ce qui mord, et sous les coups répétés du druide, d'autres bêtes rampaient depuis les lisières intactes, serpents, insectes ou araignées, pour peupler la lisière maudite.

— *Aefre healdan mid genip folde !*

« Que tous gardent la surface de cette terre à jamais »... Un dernier coup de bâton et Gwydion fit volte-face pour repartir aussi vite qu'il lui était possible vers Cill Dara, en remerciant les Mères que personne n'ait pu voir une telle horreur.

1.

LES PORTES D'AGOR DÔL

Troïn leva les yeux vers le ciel. Les fumées du combat s'amassaient au-dessus de la forteresse en une brume épaisse, où rougeoyait la lueur des flammes. Une brume de pierre incandescente, de métal en fusion, qui roulait contre les sombres parois du défilé et qui, sur une saute de vent, laissait parfois entrevoir un coin de ciel au-dessus de leurs têtes. Il ferait jour, bientôt. Les combats s'arrêteraient. C'était comme ça depuis des semaines : au matin, l'armée des monstres se retirait comme la mer au jasant. Lorsque les nains qui défendaient la Porte trouvaient la force de jeter un coup d'œil par-dessus leurs créneaux, ils ne voyaient rien, jamais. Pas un cadavre. Pas une arme abandonnée. Chaque matin, c'était comme si la nuit n'avait été qu'un rêve... Un cauchemar, plutôt, qui n'en finissait pas.

Lentement, Troïn baissa la tête et regarda ses mains. Le sang noir et visqueux qui maculait le fer de sa hache avait coulé le long du manche jusque sur ses doigts, en de sombres rigoles. Ce sang-là, au moins, était réel. Et ce n'était pas le sien. Du sang d'orc, écœurant. Chaque nuit, il en venait des milliers, comme si les Terres Noires pouvaient en vomir indéfiniment, et tandis que cette piétaille monstrueuse se répandait en hurlant jusqu'au pied des murailles, les gobelins avançaient leurs machines de guerre, toujours plus près. La forteresse d'Agor Dôl – un ouvrage gigantesque, haut de dix perches et large de cinq ^[2] qui barrait d'un bord à l'autre l'unique gorge menant jusqu'aux Terres Noires – avait été conçue pour résister à tous les assauts, mais aucun rempart, aussi large soit-il, ne pouvait subir indéfiniment le pilonnage de leurs trébuchets et de leurs catapultes. Troïn les avait déjà vus à l'œuvre, contre ses propres tours de garde, dans la Montagne Noire. Des blocs de pierre de cent livres, des amphores de naphte enflammé s'abattaient des cieux avec d'horribles vrombissements, et les murs volaient en éclats... Si ces machines maudites réussissaient à venir à portée, il faudrait ouvrir les portes et donner l'assaut, à travers cette multitude. Ou bien céder. Abandonner Agor Dôl ...

Une infamie. Impensable. Jamais, depuis Dwalin, le premier souverain des nains sous la Montagne, aucun roi n'avait abandonné la Porte. Et lui, Troïn, fils de Haur, fils de Nyradd longue-hache, roi des rois et souverain de Ghâzar-Run, ne serait pas le premier.

Exaspéré par ses propres pensées, le roi s'ébroua, puis jeta autour de lui un regard à la fois furieux et méprisant – une expression commune à la plupart des dignitaires nains quand ils contemplent le ^[3] reste du monde. Troïn était un nain d'une taille commune, quatre pieds et vingt pouces environ, plus enclin aux plaisirs de la chasse ou de la table qu'aux devoirs de sa charge et trop jeune encore pour ne pas être contesté, jusque dans les couloirs du palais... De son propre avis, seule sa barbe, drue, bouclée et aussi sombre que ses montagnes, était véritablement royale. Pour la centième fois peut-être depuis le début de la journée, il la lorgna avec un dégoût désolé. La lame d'un sabre orc en avait tranché l'une des tresses épaisses, ruinant toute la symétrie de sa toison. En outre, elle était emmêlée, tachée de graisse et de sang, maculée de cendres, de poussières et de miettes. Une honte, indigne de son rang. Fallait-il qu'il soit à bout de forces pour oser paraître ainsi devant les gens...

Troïn s'était retiré du combat quelques heures plus tôt, la gorge desséchée et les bras gourds à force d'avoir frappé, pour rejoindre l'abri relatif d'une courtine servant tout à la fois d'infirmierie, de

deuxième ligne de défense et de dortoir. Au début de la bataille, bien des jours plus tôt, quand le roi et ses troupes avaient quitté Ghâzar-Run, cité royale des nains sous la Montagne, pour prêter main-forte au seigneur Baldwin, son vassal sous la Montagne Rouge et gardien de la Porte, l'endroit était aménagé avec un certain confort, et son accès était réservé aux personnes de qualité. On pouvait y dormir sur des lits garnis de fourrure, avec des compagnes peu farouches à la cuisse dodue. On pouvait y manger en quantité et boire tout son soûl, sous de larges dais de cuir protégeant les convives de la pluie et du vent. Mais les dais s'étaient effondrés voilà deux nuits, troués de flèches et de billes de poix enflammées. Les ribaudes avaient fui, le vin n'était plus qu'une piquette et des blessés s'entassaient tout le long des murs, sur les fourrures souillées de sang. Ce ne pouvait plus durer. Ce n'est pas ainsi qu'on faisait la guerre...

Avec un hurlement guttural qui fit sursauter les guerriers de son escorte, le nain empoigna sa cognée, sauta à bas de son lit et quitta la courtine. Parvenu sur les fortifications, il s'immobilisa un bref instant, le temps de parcourir du regard la ligne de bataille, ou ce qu'on pouvait en voir dans la lueur indécise du petit matin. Confusion, désordre, où que portent les yeux... Au hasard, il s'élança de son pas pesant vers l'une des tourelles qui faisait saillie dans la ligne des remparts. On s'y battait. Des orcs avaient réussi à grimper jusque-là par des échelles, des grappins ou à mains nues, en se hissant sur la muraille comme des araignées. Et le temps qu'il y parvienne – car Troïn était encore moins rapide que la plupart des nains –, il s'aperçut que toutes les troupes de réserve l'avaient suivi. Ce fut comme le rouleau d'une longue vague qui se fracassa lentement sur les murs de pierre dominant les hautes portes. Emporté par son élan, le roi buta sur un orc grisâtre et contrefait, guère plus grand que lui mais moitié moins large, qu'il bouscula d'un coup de coude puis étendit en frappant d'estoc, faute de place pour manœuvrer convenablement sa grande hache. Au même instant, ses nains le débordèrent de toutes parts, précipitant dans le vide les quelques malheureux qui avaient réussi à prendre pied sur le chemin de ronde, si bien que le temps de reprendre son souffle, il ne restait au roi rien à faire ni aucun ennemi à tuer. Quoique... Troïn abaissa les yeux sur l'orc qui se tortillait à terre, à demi inconscient, la joue ouverte là où le fer l'avait frappé. Il posa sa botte sur le visage du monstre et pesa de tout son poids, jusqu'à ce que les os craquent et qu'il cesse de remuer.

— Toi, au moins, on retrouvera ton cadavre...

Des cris d'alerte résonnèrent au même instant, d'un bout à l'autre du mur. Troïn ne prit pas le temps de réfléchir. C'était l'heure où les monstres se retiraient, et leur repli était immanquablement accompagné de volées de flèches, assez bien ajustées pour transpercer quiconque se montrait aux créneaux. Le roi se jeta à genoux et fut dans l'instant recouvert des larges boucliers ronds des nains de sa garde personnelle. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que l'averse de traits prenne fin, puis lorsque le silence revint, Troïn les repoussa, à coups de poing et de botte pour ceux qui ne se retiraient pas assez vite.

— De l'air, marauds ! Est-ce qu'un roi sous la Montagne se terre pour quelques flèches ?

— Seigneur, le roi Baldwin vient vers vous...

Troïn se redressa, tira son haubert de cuir et tenta de lisser sa barbe hirsute, en vain. Baldwin était plus vieux que lui. Il régnait sous la Montagne Rouge depuis bientôt deux cents ans et sa barbe grisonnait, mais ce fut lui qui s'inclina, ainsi qu'il convenait devant un souverain de la Montagne. La lignée de Troïn remontait à Dwalin, l'ancêtre de tous les nains, et sa descendance sur le trône de la Montagne Noire portait le titre de Grand roi, auquel toutes les autres maisons naines devaient obéissance et respect.

— Vous n’êtes pas blessé, Seigneur ? On m’a dit votre témérité sur les remparts. Vous nous avez sauvés, une fois encore...

C’était très exagéré, sans doute, mais l’emphase était la base même de la courtoisie naine.

— Je vous remercie, maître Baldwin... Je n’ai pas fait grand-chose, en vérité. Venez... Allons nous asseoir et vider une cruche. J’ai à vous parler.

Les deux nains s’éloignèrent et n’échangèrent plus un mot jusqu’à ce que les valets aient dégagé une table et dressé des tentures pour séparer les souverains de la soldatesque.

— Ils ont encore avancé leurs catapultes, commença Troïn après deux ou trois chopines de vin clairet.

— J’ai vu, oui...

— Encore deux nuits, trois au plus et ils seront à portée.

— N’ayez crainte, Votre Seigneurie. Nos murs sont larges et hauts. Ils tiendront.

— Ils tiendront, oui. Une semaine. Peut-être deux. Peut-être même un mois... Et même s’ils ne s’effondrent pas, il y aura tôt ou tard une brèche. Alors il faudra se battre pied à pied...

Troïn baissa la voix et se pencha par-dessus la table, vers le maître de la Montagne Rouge.

— Je n’ai pas ta sagesse, mon ami, ni ton expérience de la guerre. Tu combattais déjà au côté de mon père alors que je n’étais qu’un nanillon traînant dans les jupes des nourrices. Alors dis-moi. Est-ce que vraiment cette bataille peut être gagnée ? Est-ce que nous en tuons assez pour qu’ils renoncent ?

L’autre posa sa chope d’un geste las et essuya sa moustache du revers de la main.

— Que veux-tu que je te dise ? grommela Baldwin, avec un sourire paisible. Nul ne peut savoir avec certitude si une bataille va être gagnée ou perdue. Je pense que c’est une question de chance et de volonté... Celui qui veut vraiment l’emporter, celui qui est prêt à tout perdre pour cela, alors il l’emporte.

Le nain haussa les épaules et désigna les murs, derrière eux, d’un geste vague.

— Les armées des Terres Noires veulent franchir les montagnes et se répandre dans les plaines... Agor Dôl n’est pas le seul point de passage, mais c’est un verrou qui protège également nos montagnes. Si nous tenons, si nous en tuons assez, oui, je crois qu’ils peuvent renoncer et tenter de passer ailleurs. Par les marais ou par de nouvelles galeries, jusque dans la plaine... Mais dans un cas comme dans l’autre, ils devront abandonner leurs chariots et leurs machines de guerre. Et je ne crois pas qu’ils en aient l’intention...

— On m’a dit que ceux qui avaient attaqué les hommes à Bassecombe avaient des balistes et des trébuchets.

— Oui, j’ai appris ça, moi aussi... Mais Bassecombe n’est qu’un bourg. Et puis, tu sais, ce sont des hommes qui ont bâti leurs murailles. Un coup de pied dedans et elles s’effondrent !

Les deux nains s’esclaffèrent de conserve. Aucun homme, fût-il le plus expérimenté des maçons de Logres, ne connaissait la science des pierres du peuple sous la Montagne, c’est bien connu. Détendus par cet éclat de rire, ils choquèrent leurs chopes et les vidèrent d’un trait. Durant un moment, ils demeurèrent cois, puis Troïn se leva, écarta un pan de la tenture et resta là, les yeux dans le vague, tandis que montait jusqu’à eux le fumet d’une avoinée qu’on faisait chauffer pour la troupe.

— On dit qu’ils ont perdu une centaine de chevaliers, et que le bourg n’est plus que cendres, reprit-il d’une voix sourde... Les monstres devaient tout de même être nombreux et bien équipés. Ce n’est pas l’œuvre d’une bande de gobelins ou de trolls, mais d’une véritable armée. Et aucune armée

n'aurait pu franchir les montagnes sans que je le sache... Il doit y avoir un autre passage.

— Alors il n'y a plus qu'à prier Nudd et tous les dieux. S'ils peuvent franchir les montagnes ailleurs qu'ici, tôt ou tard ils nous prendront à revers.

Le roi sous la Montagne Noire ne répondit pas, mais il se tourna vers le sud, au-delà du défilé. De ce côté-là, les fortifications ne résisteraient pas longtemps. S'ils étaient attaqués depuis la plaine, la Porte chuterait.

— Tu as dit que j'avais combattu avec ton père, reprit Baldwin, derrière lui. C'est vrai. Nous nous sommes battus, souvent, contre ces monstres... Mais ton père n'a jamais dû faire face à un tel acharnement, Troïn. Ce n'étaient que des batailles. Et ceci...

— Ceci est une guerre. Je sais.

Baldwin hocha la tête, gagné à son tour par la morosité du roi. C'était une guerre, en effet. Une guerre voulue par Celui-qui-ne-peut-être-nommé, tout à la fois contre les nains et les hommes. Peut-être même contre les elfes, à ce qu'on disait. Une telle audace exigeait un degré élevé d'inconscience, ou une foi sans limites en la valeur de ses armées... Les Terres Noires lui faisaient l'effet d'un volcan entré soudainement en éruption, vomissant des guerriers en armes comme une lave brûlante, capable de recouvrir le pays tout entier. Les nains ont la vue courte et ne s'intéressent que médiocrement à ce qui vit au-delà des montagnes. Lui-même, depuis des semaines, se bornait à considérer cette bataille comme la simple défense d'un mur contre ses agresseurs, mais force était d'admettre que l'équilibre du monde était sans doute en jeu.

— Je vais partir.

Perdu dans ses pensées, le vieux Baldwin mit un moment à réagir, et ce n'est qu'en s'avisant que le Grand roi le dévisageait qu'il réalisa ce que ce dernier venait d'annoncer.

— Que dites-vous, Seigneur ?

— Il faut que je rentre à Ghâzar-Run. Il y a là quelqu'un à qui je dois parler au plus vite...

La pluie avait cessé aussi soudainement qu'elle avait commencé, et déjà des rayons de soleil perçaient les nuages. Gorlois quitta l'abri du gros chêne touffu qui les avait protégés de l'averse, lui et ses chevaux. Sans doute restait-il deux bonnes heures avant le crépuscule, de quoi parcourir encore cinq lieues. Ha-Bag ne devait pas être beaucoup plus loin. En poussant ses bêtes, peut-être pourrait-il dormir dans un lit, se débarrasser de la vermine qui le recouvrait et faire un bon repas. La ville marchande des gnomes du nord savait être accueillante à qui avait les moyens de payer et de défendre son or. Le baron possédait l'une et l'autre de ces qualités, suffisamment en tout cas pour ne pas redouter de passer une nuit dans l'allian – ainsi que les gnomes eux-mêmes nommaient ces comptoirs à ciel ouvert. Le terme était passé dans l'usage courant. Aucun autre peuple, à vrai dire, n'avait de mot pour désigner ces cités forées dans le sol comme par une vrille gigantesque et qui étaient devenues au fil des siècles les seuls territoires neutres de tout le pays. Gorlois y avait noué en outre quelques amitiés solides... Amitiés, non. Le mot n'était pas juste. Gael et ses semblables – larrons, meurtriers, catins, receleurs et fondeurs d'or – n'étaient certes pas des amis. Des alliés, plutôt, des complices... Dans cette ville sans loi, gouvernée pour la façade par un shérif aussi large que haut dont la corruption repoussait les limites tolérables, le pouvoir véritable appartenait désormais à la Guilde des voleurs et des assassins. Et lui, Gorlois, baron de Tintagel et homme lige du prince Pellehun, en était le maître...

Un beau maître, en vérité, dormant à la belle étoile comme un elfe, en selle tout le jour durant et crevant de faim, sans autre compagnie qu'un roncin et un sommier ^[4] si maigres qu'il en tirerait au

mieux quarante sous, baron d'une terre battue par les flots qu'il n'avait pas seulement vue dix jours dans l'année, vassal d'un prince qui l'avait enjoint à ne plus paraître devant lui tant qu'il ne lui aurait pas ramené la tête de Morvryn... N'importe quel être doté de raison aurait renoncé, et pourtant il s'acharnait encore à remplir cette mission insensée. Ce n'était même pas une question d'honneur. L'honneur de Gorlois était resté sur le champ de bataille de Bassecombe, quand lui et le prince avaient fui les combats. Ce n'était que de la vanité. Un entêtement de mule qui l'avait jeté sur les routes alors que sa blessure, reçue lors d'une embuscade qu'il avait lui-même ordonnée, était à peine refermée. Morvryn, roi des elfes d'Eliande, s'en était tiré, à moins que son cadavre ne pourrisse dans quelque ravine, là où personne ne le retrouverait jamais. Au point où Gorlois en était, mieux valait que l'elfe ait échappé aux flèches de ses agresseurs et qu'il vive, afin qu'un jour il le retrouve. Mais si Morvryn était mort et qu'il ne puisse en faire la preuve, toute son existence, alors, ne serait qu'une errance, sans autre choix que de vivre comme un gueux ou rejoindre les assassins de la Guilde, devenir l'un d'eux, un chien parmi la meute, et ne plus jamais reparaître à Loth...

— Un chien !

L'écho de son cri se répercuta à travers la plaine et les bois, où personne ne pouvait l'entendre. Gorlois défit la cape nouée à son cou, puis s'en essuya nerveusement le visage, la barbe et les cheveux. Un chien, voilà ce qu'il était déjà, frémissant de servilité, incapable de vivre sa propre vie, prêt à la perdre sur ces routes désolées pour retrouver la faveur d'un prince qui, sans lui, serait mort depuis belle, perdu d'honneur. Le regard mauvais, il jeta de nouveau un coup d'œil vers le ciel, puis retourna auprès de ses montures, qu'il ramena sur la chaussée avant de se hisser lourdement en selle.

Il restait tout juste assez de jour pour distinguer la route lorsqu'il arriva en vue du guet de Ha-Bag. De loin, l'endroit ne ressemblait à rien. Quelques murs de pierre, une cabane de rondins et pour toute fortification un plessis de ronces et de bois mort qu'un coup de pied aurait suffi à disperser. Seuls les nuages noirs et l'odeur exhalés par l'allian gnome trahissaient sa présence. Depuis les tréfonds de la cavité, des milliers de torches, de lampes à huile, de fours et de grills déversaient leurs fumées dans l'insondable conduit de cheminée formé par la ville elle-même, et toutes ces bouffées se mêlaient en une colonne sombre, âcre, aux relents de cuisine et de graisse, que le nez percevait à des lieues à la ronde, bien avant que l'œil la devine. Gorlois poussa son roncin jusqu'au poste de garde, duquel jaillirent quelques silhouettes grotesques, engoncées dans des armures trop larges et portant des armes d'ast impressionnantes, vouges, hallebardes ou pertuisanes, qu'elles auraient été bien en peine d'utiliser dans l'espace restreint de la chicane protégeant l'entrée principale.

— Pied à terre ! cria celui qui devait être le chef, un gnome au visage luisant et ridé comme une vieille pomme, dont le sommet du casque dépassait à peine l'étrier du baron. On n'entre pas à cheval dans la ville !

Gorlois inclina la tête avec déférence et sauta à bas de sa selle.

— Laisse-les ici, tu les retrouveras en repartant, poursuivit le gnome. Dix deniers par nuit et par monture. Si tu as besoin d'aide pour ton chargement, tu trouveras des mules à l'écurie. Cinq deniers par voyage. Et pour toi, ce sera dix deniers de plus pour entrer, plus un écot d'un sou par denier pour chaque transaction menée durant ton séjour...

— Mon cheval reste ici, le sommier vient avec moi, répliqua tranquillement Gorlois.

Avant que le gnome ait pu ouvrir la bouche pour protester, le baron retira son gant et avança sa main jusque sous son nez. L'autre recula pour mieux voir et son expression offusquée s'effaça aussitôt. Une bague en argent brillait à l'annulaire du cavalier, frappée d'un dessin rudimentaire : un

arbre à trois branches, la rune de Beorn, qui désignait en langage commun une personne de qualité, riche ou noble. Mais c'était aussi la marque de reconnaissance d'une assemblée que chaque gnome de la milice communale avait appris à craindre : la Guilde. Depuis quelques mois, rien n'échappait à son contrôle, de la ville basse jusqu'aux palais chamarrés des hauteurs. Et aucune force armée – surtout pas les gnomes de la milice – n'était de taille à lui contester cette suprématie. Ceux qui, dans les premiers temps, s'étaient dressés contre elle ou avaient refusé de la rejoindre étaient morts et enterrés depuis déjà longtemps...

De nouveau, le sergent d'armes lorgna vers la bague, avant que Gorlois ne renfile son gant. La plupart des chefs de la Guilde ne portaient que des marques de cuivre. Le gnome n'était pas assez informé de ses lois internes, mais un anneau en argent devait être le signe d'un rang supérieur.

— Pardonnez-moi, seigneur. Je vais...

— Veille à ce que mon cheval soit bien traité et prêt à partir dès le lever du soleil.

Gorlois n'attendit pas que son ordre soit exécuté et força le passage sans écouter les obséquiosités du gnome ni entendre, l'instant suivant, ses malédictions grommelées. La Guilde avait bel et bien pris le contrôle de Ha-Bag, ainsi que Gael l'en avait informé. Les autres allyans gnomes – Kab-Bag, Bag-Mor et Bag-Enaz, au sud – suivraient bientôt. Ce n'était qu'une question d'or et de gredins prêts à tout.

Au soir, il s'était trouvé une chambre raisonnablement propre dans une auberge bruyante et bondée – là encore, l'anneau de Beorn avait rendu immédiat ce qui était en principe impossible – puis il s'était rendu aux étuves pour prendre un bain, boire et manger. L'eau chaude détendait ses muscles noués, son dos meurtri par des jours de chevauchées et de mauvaises nuits sous les étoiles. La fatigue accumulée commençait à le gagner et déjà ses yeux se fermaient lorsqu'une voix familière le fit sursauter.

— Je me demande si c'est de l'orgueil ou de l'inconscience, compagnon...

Gorlois s'efforça de maîtriser ses réflexes et ne pas bondir vers sa dague, posée sur une chaise à portée de main.

— De l'orgueil, sans doute, dit-il sans se retourner. J'ai loué les services de deux gardes, devant ma porte... J'ai dû les payer moins que toi.

L'autre s'avança silencieusement dans la pièce, hors du faible halo de lumière dispensé par une lampe à huile posée à terre. Une ombre, à peine distincte dans les ténèbres, avec la grande cape noire qui le recouvrait. Gorlois n'avait guère besoin de plus pour reconnaître l'intrus. Le ton de sa voix, son accent traînant, cette façon de l'appeler « compagnon ». C'était Gael, l'elfe gris. Le chef de la Guilde de Ha-Bag. Ce dernier alla s'asseoir sur un banc, dans le coin le plus sombre de la pièce. Lorsqu'il abaissa sa capuche, son visage blême sembla flotter seul dans l'obscurité, pareil à quelque spectre revenu d'entre les morts.

— Ici, je n'ai plus besoin de payer qui que ce soit, compagnon, murmura-t-il d'une voix douce. Et toi non plus...

D'un geste précis, l'elfe lança une bourse à côté du baquet où trempait Gorlois. Celle-là même dont le baron avait payé ses gardes.

— Tu es venu me voir en personne au lieu d'user d'un message. Je suppose que ce doit être important. Une autre affaire à me confier ?

— Voilà que c'est à ton tour de faire preuve d'orgueil, répondit Gorlois. Notre affaire, comme tu dis, n'est pas faite. Mon maître a payé ce qui avait été convenu, mais il n'est pas satisfait. Le corps de

Morvryn n'a pas été retrouvé et rien ne prouve donc qu'il soit mort.

— Il a été touché par une flèche dont le poison ne pardonne pas. Il est mort, tu le sais aussi bien que moi !

Gorlois hocha la tête avec un grommèlement dubitatif, puis il se leva brusquement et chercha des yeux le drap que les servantes des étuves avaient suspendu sur une corde à linge à son intention. Il l'aperçut un instant plus tard, mais dans les mains d'une seconde silhouette, tout aussi silencieuse et discrète que celle de son compagnon. À la différence que celle-ci s'avança dans la lumière, avec un sourire ironique devant la nudité du baron. C'était une femme aux cheveux bruns nattés, belle, provocante, sanglée dans un corset de cuir qui semblait n'avoir d'autre usage que de mettre en valeur sa poitrine généreuse. Peu d'hommes et peu de femmes auraient pu s'empêcher de s'en laisser distraire, au moins le temps d'y jeter un coup d'œil. Et il n'en fallait guère plus à Ethaine pour voler votre bourse ou vous trancher la gorge.

— Je vois que tu portes encore les marques de ma flèche, dit-elle en lui tendant le drap.

Gorlois s'en saisit avec humeur et se recouvrit la taille. Comment avaient-ils pu entrer, tous les deux, sans qu'il entende grincer la porte ou craquer le parquet ? Gael, passe encore. Les elfes gris vivent dans les marais et sans doute doivent-ils être silencieux pour survivre dans un tel environnement. Mais Ethaine était une femme, et elle aurait pu tout aussi bien l'égorger sans même qu'il l'aperçoive, ce qui avait de quoi le vexer. Malgré lui, le baron porta la main à son flanc, là où la flèche d'Ethaine l'avait percé, le jour de l'embuscade. Une blessure volontaire, qui lui avait permis d'échapper à la justice du roi et de compter au rang des victimes de l'embûche, mais qui continuait à le faire souffrir. Un jour ou l'autre, il faudrait qu'elle en paie le prix...

— Vous avez eu votre or, reprit-il en se tournant vers l'elfe. Il y en aura davantage pour la tête de Morvryn ou quelque preuve certaine de sa mort.

— N'as-tu pas eu ce que tu voulais ? Les elfes d'Eliande ignorent tout autant que les hommes de Loth ce qu'il est advenu de Morvryn. Les uns croient que ce sont tes soldats qui l'ont tué, les autres que c'est lui qui a organisé cette embuscade et qu'il a fui dans les bois. Toute alliance est désormais impossible...

— Ce n'est pas une demande, Gael, c'est un ordre. La survie de la Guilde est à ce prix.

L'elfe gris ne répondit pas. Il se contenta de reculer le torse jusqu'à la cloison, disparaissant ainsi totalement dans l'ombre. Le baron reporta son attention sur Ethaine, soutint un moment son regard, puis hocha la tête et ramassa ses affaires avec une lenteur affectée.

— Nous nous sommes compris... Je repars sur mes terres, à Tintagel. Vous m'informerez là-bas du succès de votre mission.

Ethaine le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait quitté la pièce, puis elle alla s'asseoir sur le bord du baquet et trempa la main dans l'eau encore chaude.

— Tu aurais dû me laisser le tuer, quand on en avait l'occasion, souffla-t-elle. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Fais ce que tu veux. Pour ma part, j'en ai assez... Je m'en vais.

Comme sa compagne ne disait rien, Gael leva les yeux vers elle, puis haussa les épaules.

— Je pars pour les marais, murmura-t-il. Ce n'est pas un endroit pour toi. Tu ne le supporterais pas.

— Je ne t'ai rien demandé !

— Je sais... Plus tard, si tu le veux et si tu es encore là, je viendrai te chercher. Mais si je reste, je

sais bien ce qui finira par se passer. Dès que l'or de Gorlois commencera à manquer, on fera ce qu'il nous a demandé... Pas moi. Même pour tout l'or du monde, je ne serai pas celui qui tuera le roi.

SOUS LA MONTAGNE NOIRE

À perte de vue, Lliane n'apercevait que des montagnes. Mais la vue ne portait guère, avec la brume qui semblait sourdre en permanence des flancs mêmes de Ghâzar-Run, la cité nichée dans les flancs de ce que les nains nommaient Tlagaliggin, la Montagne Noire. On n'aurait pu trouver d'autre nom pour ce paysage de pierre d'un gris ardoise, découpé en arêtes tranchantes comme les dents d'une scie, avec de sombres vallons hérissés de sapins et des pentes couvertes au plus de quelques plaques éparses d'une herbe rase et terne. La forêt était loin, dans cet univers minéral battu par les vents. Toute forme de vie en semblait même absente, à l'exception du vol lointain d'un aigle, que Lliane suivait du regard depuis qu'elle avait franchi les portes de la ville souterraine, pour sa promenade quotidienne. Elle s'était assise, gagnée par le vertige de l'altitude, à quelque distance de son escorte habituelle. « Pour votre protection », avait dit le maire du palais, un nain si gris et si ridé qu'il ressemblait à une vieille pierre, ce qui devait être chez eux une qualité. Sans doute était-ce pour leur protection également que Lliane et ses compagnons n'étaient jamais autorisés à quitter ensemble leurs appartements, pour leur bien que ces derniers étaient situés au plus profond de la cité et pour la même raison enfin que depuis des semaines, tout en étant traitée avec la déférence due à une personne de sang royal, la princesse n'avait pu obtenir d'audience auprès du roi Troïn.

Lliane s'en était offusquée, aux premiers jours. Sous la forêt d'Eliande, la reine Arianwen, sa mère, recevait dans l'heure ou dans la journée quiconque faisait appel à elle. Que craignaient-ils ? Qu'elle saute à la gorge de Troïn pour lui trancher le cou ? Cela faisait des semaines, maintenant, qu'elle avait été conduite ici, et elle avait eu le temps de passer de l'indignation à l'inquiétude, puis à une forme d'embarras de plus en plus difficile à supporter. Elle avait pu craindre, un moment, que son confinement dans des quartiers luxueux mais étroitement surveillés ne soit qu'une manière d'emprisonnement. Les guerres entre elfes et nains étaient de l'histoire ancienne, mais il n'était pas rare que des imprudents des deux peuples perdent malencontreusement la vie du seul fait de s'être aventurés un peu trop loin sur les terres adverses. Et puis les circonstances de sa capture – ou de son ambassade – étaient suffisamment confuses et inhabituelles pour justifier quelques précautions. Au moins pour un temps. Ce temps-là était largement passé. Lliane n'était pas prisonnière, de cela elle était certaine. Il ne faisait d'ailleurs pas de doute que son départ volontaire aurait grandement fait l'affaire du maire du palais, des chambellans et de toute la noria de dignitaires nains que sa présence à Ghâzar-Run mettait dans les affres. On ne pouvait la chasser sans manquer aux lois les plus élémentaires de l'hospitalité. Mais, ainsi qu'elle avait fini par le comprendre, il aurait été tout aussi inconvenant de lui accorder une audience royale, privilège jalousement réservé aux maîtres des maisons naines, aux sorciers, aux ministres et aux ambassades dûment prévues par le protocole, ce qui n'était pas le cas.

Alors s'était engagé un jeu de faux-semblants et de longanimité, à qui tiendrait le plus longtemps avant de céder. Et à ce jeu, Lliane était sur le point de perdre. À l'idée qu'elle demeurerait là, de son propre gré, à ne rien faire alors qu'elle aurait pu partir, rejoindre la forêt, retrouver les siens, reprendre le cours de sa vie, la nervosité de la princesse d'Eliande ne faisait que croître de jour en jour. Mais ce

qu'elle avait vu dans les Terres Noires, ce qu'elle y avait appris de la bouche de Maheolas lui interdisait de renoncer. Elle savait en outre que les nains se battaient en ce moment même, quelque part au-delà de cette forteresse souterraine, contre les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé. Malgré tous leurs efforts, les officiers du palais chargés de veiller sur elle ne pouvaient dissimuler les mouvements de troupes, les afflux de blessés, les rumeurs... Les nains se battaient seuls et seraient vaincus, comme les hommes du roi Ker, comme les elfes d'Eliande, à moins qu'ils n'acceptent de s'unir aux autres peuples. Et c'est pour cela qu'elle restait.

Les derniers vestiges de sa patience s'usaient en entrevues inutiles avec d'obscurs officiers du palais qui, invariablement, notaient ses paroles dans de larges registres avant de l'assurer de leur considération et de la diligence qu'ils mettraient à appuyer sa requête. Voir Troïn, lui parler ? Impossible, impossible Demain, plus tard, bientôt.

Chaque jour à la même heure, Lliane quittait la suite où elle était confinée avec ses compagnons, Dulinn la guérisseuse et le ménestrel Hamlin, pour l'aumône de quelques instants de promenade à l'air libre. Et chaque jour, elle tentait de mémoriser le chemin que ses gardes – ou son escorte – empruntaient pour la guider hors de Ghâzar-Run. Cela faisait des semaines, et elle n'était toujours pas parvenue à se repérer dans ce qu'elle avait pris tout d'abord pour un palais mais qui était en fait une ville, emplie d'une foule bruyante et affairée qui jamais ne semblait prendre le temps de s'arrêter, ni de se taire. Les elfes d'Eliande, quel que soit leur rang, n'ont jamais élevé de bâtisse qui ne soit autre chose qu'une hutte de branchages, un abri de feuilles, un trou parmi les fougères. Le travail de la pierre leur est étranger, tout comme la notion de confort, de richesse et de luxe. Pour toutes ces raisons, la prodigalité architecturale de cette ville creusée au cœur même de la montagne lui semblait plus étrange encore que les cités humaines, serrées entre leurs murs. À ses yeux, Ghâzar-Run n'était qu'un dédale insondable, magnifique et effrayant à la fois, tout de couloirs sinueux, de portes basses au point qu'elle devait se courber pour les franchir, et qui ouvraient sur des salles aux voûtes immenses, hérissées de colonnades sculptées depuis les plinthes jusqu'aux chapiteaux, que de rares puits de lumière maintenaient en permanence dans une pénombre crépusculaire. Et puis là-dessus des fontaines, des statues, des bas-reliefs sur chaque pan de mur, une profusion de couleurs, d'étains et de moulures, où que porte le regard. L'art des nains dépassait largement tout ce qu'elle avait pu imaginer, mais cet art ne pouvait être davantage étranger à sa propre nature, à ses goûts ou à son sens de la beauté. Tant de pierre et tant d'ors l'étouffaient, et seules ses courtes sorties au-dehors lui permettaient de tenir. Au moins jusqu'à présent.

Les beaux jours revenaient. Elle le sentait dans le vent, dans la clarté du ciel, dans le flamboiement de l'horizon, alors que le soleil commençait à décroître et que les ombres s'allongeaient au flanc de la montagne. La forêt devait renaître, se couvrir de fleurs, de feuilles nouvelles, d'herbe tendre. Bientôt, les elfes d'Eliande se réuniraient sous les chênes pour les fêtes de Beltaine ^[5]. Il y aurait de la bière et du vin de mûre, des ménestrels venus de tous les clans, de longues nuits passées à danser, à s'enlacer et à s'aimer... Llandon n'avait dansé qu'avec elle, l'an dernier, et elle s'était offerte à lui en riant. Puis encore le lendemain, sans rire. Il devait la croire morte... Tout le monde devait la croire morte.

Il fallait partir. Tant pis pour ces nains stupides et butés.

Lliane se leva du rocher sur lequel elle s'était assise et se tourna brusquement vers les deux lourdauds de son escorte. Les nains avaient sorti leurs pipes et fumaient sans lui prêter la moindre attention. Il est évidemment plus facile de garder un prisonnier quand on espère par-dessus tout qu'il s'évade... Elle revenait vers la porte, bien décidée à tenter de leur fausser compagnie et rentrer seule,

si possible, jusque dans ses quartiers, lorsqu'un convoi survint, dans le vacarme coutumier à l'armée naine. Une demi-douzaine de chariots aux larges roues de bois cerclé de fer, tirés chacun par un couple de bœufs, gravissait la route pavée menant à l'entrée principale de la cité. En tête marchait en bon ordre une escouade de nains bardés de fer et portant de longues lances, mais la troupe qui suivait était d'allure moins martiale. Ceux qui le pouvaient encore allaient à pied, le pas lent, la jambe traînante, portant des bandages maculés de sang. Les autres avaient trouvé place dans les chariots et en les voyant passer devant elle, Lliane se sentit glacée d'effroi. Des visions atroces, brûlures, blessures, corps broyés, s'imprimèrent dans son esprit avant qu'elle détourne les yeux. Des gémissements et des cris de douleur lui percèrent les oreilles. Le rebut de la guerre rentrait à Ghâzar-Run.

En arrière venait un groupe de traînards qu'elle prit tout d'abord pour d'autres blessés, mais un simple coup d'œil la détrompa, et ce qu'elle vit lui glaça les sangs. Ceux-là étaient des prisonniers. Des orcs, pour la plupart, guère plus hauts que les nains en armes qui les encadraient. D'autres cependant les dominaient de la tête et des épaules, portant des armures de cuir sombre et de mailles qu'elle ne connaissait que trop. Des Omkünz... Hommes et elfes, enrôlés par le commandeur Khûk pour former ce qui devait être une troupe d'élite, rassemblant sous la bannière de l'Innommable des guerriers de tous les peuples. Quelques-uns avaient rejoint les Terres Noires de leur plein gré, pour la gloire ou pour l'or, mais la plupart étaient d'anciens prisonniers, auxquels on avait donné le choix entre une mort lente dans les mines de soufre et cet enrôlement infamant, que des drogues quotidiennes rendaient à la longue supportable. Lliane avait failli être l'un d'eux, et son cœur s'accéléra tandis qu'ils passaient devant elle, si près qu'elle aurait pu les toucher en tendant le bras. Aucun ne lui accorda la moindre attention, pas même les elfes, qu'elle dévisageait vainement, sans les identifier. L'un des derniers, qui avançait en traînant la jambe, était de plus petite taille que les autres, sans doute un Daerden, de ceux qui vivaient dans les collines et que les hommes appelaient elfes verts. Il releva les yeux, l'espace d'un instant. Un regard sombre, derrière un rideau de longs cheveux noirs, si chargé de haine et de mépris que Lliane faillit ne pas le reconnaître.

— Till !

Le Daerden eut une courte hésitation, mais il ne s'arrêta pas. Lliane fit un pas en avant, l'attrapa rudement par le bras.

— Till, c'est toi ! C'est bien toi !

Cette fois, le Daerden se tourna vers elle, rejeta ses cheveux en arrière d'un coup de tête et la toisa avec dureté, comme une ennemie. Tout le temps passé dans les Terres Noires l'avait changé. Son visage était émacié, ses traits creusés. Sa peau et ses cheveux étaient d'une saleté repoussante, mais c'était bien lui, devenu l'un des leurs... Lliane ouvrit sa paume devant le visage du Daerden et le fixa intensément de ses yeux verts.

— *Hael hlystan, earm lailoken...*

Elle ne put en dire davantage. Une poigne brutale la saisit par le bras et la rejeta en arrière, tandis qu'un groupe de soldats s'interposait, avec des braillements rauques qu'elle ne comprit pas. Les deux nains chargés de veiller sur elle n'avaient plus rien de débonnaire. L'un d'eux brandissait un marteau d'armes avec l'intention visible d'en fracasser le Daerden. L'autre ne cessait de hurler en la tirant en arrière, tandis que les gardes frappaient le troupeau des captifs du talon ferré de leurs piques. Submergée par une poussée de rage, Lliane arracha son bras de l'emprise du nain et le repoussa de toutes ses forces, lorsqu'une voix puissante domina le tumulte.

— Qu'est-ce qui se passe, ici !

Dans l'instant, les nains firent silence. Chacun d'eux, gardes et soldats, s'était agenouillé et ployait la tête vers un groupe de cavaliers montés sur de robustes poneys, couverts de broignes de mailles étincelantes comme la pluie et brandissant pour la plupart des bannières noires frappées d'une épée d'or. Ce blason, nul ne pouvait l'ignorer, à Ghâzar-Run. Il était partout, gravé dans la pierre, peint sur les écus des gardes, brodé sur les livrées et même embossé dans la vaisselle d'étain. L'épée représentait Caledfwch, l'arme du dieu Nudd, le talisman sacré des nains, que les hommes appelaient Excalibur. Et noire était la couleur de la montagne. Mais jamais encore Lliane ne l'avait vu brandi par des cavaliers. Celui qui chevauchait en tête la toisa, le visage mangé d'une barbe épaisse et le corps recouvert d'une cape de fourrure d'ours qui laissait entrevoir la cuirasse, les canons et les grèves d'une armure de prix. Ce ne pouvait qu'être Troïn. Troïn, enfin... Elle fit un pas vers lui, puis mit un genou en terre et s'inclina avec déférence.

— Seigneur Troïn, je vous salue. Je suis Lliane, fille d'Arianwen, reine des elfes d'Eliande.

Le nain ne répondit pas. Et comme le silence se prolongeait, elle releva les yeux vers lui, vit qu'il avait talonné sa monture et qu'il poursuivait sa route, sans un mot ni un regard. Durant un moment, Lliane imagina bondir sur ses pieds, courir jusqu'à lui, saisir la bride de son poney et le forcer enfin à l'écouter, mais il ne faisait pas de doute qu'un marteau nain l'assommerait avant qu'elle atteigne le roi. Alors elle resta à genoux, comme eux tous, jusqu'à ce que l'escorte royale soit passée. Et quand elle redressa la tête, elle découvrit un cavalier immobile, qui la regardait avec un sourire amusé.

— Princesse Lliane, le roi désire vous parler.

La chandelle s'était éteinte. Quelques rais d'une lumière grise et poussiéreuse sourdaient des lattes du plancher disjoint, depuis la salle du dessous, et la rumeur assourdie des conversations, ponctuée parfois de cris ou d'éclats de rire, ne semblait pas troubler les ronflements du marchand. Quel était son nom, déjà ? Peu importe... Ethaine repoussa le bras affalé sur sa hanche nue, glissa à bas du lit et retint sa respiration. L'homme dormait, sans nul doute, blanc et gras, assommé par le vin, la bonne chère et quelques instants d'amour. Avant de se relever, elle saisit un coin du drap et s'en frotta l'entrejambe pour se débarrasser des souillures de son amant, puis elle s'habilla sans un bruit. Des vêtements de catin, fendus haut sur la cuisse, large sur la poitrine, si ajustés qu'elle n'avait pu y cacher qu'un stylet, à peine plus long que le doigt, mais d'un tranchant de rasoir. Ce serait suffisant.

Toute la soirée, Hernaudant – c'était son nom, elle s'en souvenait, à présent, Hernaudant de Gaunes – n'avait cessé d'exhiber sa bourse et, comme si ce n'était pas suffisant, de lui parler de ses coffres, remplis à ras bord grâce aux affaires mirobolantes qu'il avait conclues à Ha-Bag, et dont il conservait la clé autour du cou, avec autant de dévotion que s'il s'était agi d'une médaille sainte. « La guerre peut rapporter beaucoup, si on n'a pas peur de se salir les mains ! », s'était-il exclamé. L'imbécile... Elle allait se les salir. Et elle n'avait pas peur. S'il s'était tu, Ethaine se serait contentée de la bourse, et les quelques monnaies de cuivre ou d'argent qu'elle contenait valaient bien ce qu'elle lui avait consenti en ouvrant ses cuisses. C'était une façon comme une autre de faire sa vie, à Ha-Bag. Mais ce soir serait différent... Ces coffres étaient peut-être le moyen de quitter ce trou. Partir, comme l'avait fait Gael, quelques jours plus tôt... La bourse était déjà à elle. Quant aux coffres, deux sbires en assuraient la garde, aux écuries. À cette heure, ils devaient déjà être morts, si Aymeri avait fait son travail. Nul ne se méfiait d'un enfant, surtout quand il apportait une cruche de vin de la part du maître...

Lentement, elle enjamba le corps du dormeur, affermit son stylet, prit une longue inspiration et,

d'un geste précis, le bâillonna d'une main et lui trancha la gorge de l'autre, en appuyant fort, pour que la plaie soit profonde et qu'il meure vite. Hernaudant n'eut que quelques soubresauts, quelques gargouillis, et mourut en éclaboussant les draps de son sang. Ethaine s'écarta et tendit l'oreille. Rien. Le même brouhaha assourdi, venant de la taverne en contrebas. Elle aurait peut-être pu sortir par la salle, comme une ribaude ayant fini sa nuit, mais elle vivait depuis assez longtemps dans l'allian gnome pour savoir que ce genre d'auberge ne manquait pas d'yeux pour voir ni de bouches pour parler. Sans hâte, elle enfila ses bottes, boucla sa ceinture et y fixa un pan de sa robe fendue afin que rien ne gêne ses mouvements. L'unique fenêtre, large d'à peine une coudée, ouvrait sur la cour, un luxe que le marchand avait pu s'offrir (ceux dont les fenêtres ouvraient sur les rues arrivaient rarement à fermer tant celles-ci étaient bruyantes). Elle l'ouvrit, jeta un coup d'œil en contrebas et se glissa au-dehors. Ses fines bottes de peau trouvèrent une prise sur un colombage qui faisait saillie sur le mur de pisé, au moins le temps de se laisser pendre à bout de bras et de reprendre son souffle avant de sauter. Le sol meuble de la cour amortit sa chute, et les serviteurs qui dormaient là, entre les cuisines et les écuries, étaient trop recrues de fatigue pour s'éveiller au peu de bruit qu'elle avait fait en tombant. Deux lampes à huile, encadrant la porte des communs, diffusaient un halo de lumière tremblotante, au-delà duquel il faisait nuit noire. Le poing serré sur la clé d'Hernaudant, Ethaine décrocha l'une des lanternes, poussa la porte de l'écurie et se glissa à l'intérieur. L'odeur était chaude, familière. Elle distingua dans l'obscurité la masse tranquille des chevaux attachés et, en s'avancant, les corps inertes de deux hommes, affalés contre un mur. Aymeri avait bien travaillé... Le cœur plus léger, Ethaine leva haut sa lampe pour voir lesquelles étaient les montures du marchand, mais au même instant une voix rude la fit sursauter.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

L'un des deux gardes s'était levé, l'autre ne bougeait pas. Quand il s'avança vers elle, Ethaine fit un pas en arrière et, d'instinct, chercha son poignard à sa ceinture, mais la clé qu'elle tenait toujours dans sa dextre l'empêcha de dégainer.

— Je te reconnais ! Tu es la fille qui est montée avec notre sire !

— Il... Il en a fini avec moi, dit-elle en s'efforçant de sourire. Il m'envoie m'occuper de vous.

— Ouais... Du vin, une ribaude... On voit que tu ne le connais pas. Qu'est-ce que tu caches dans ton dos ?

Ethaine lâcha la clé, mais elle avait trop tardé et le garde s'était suffisamment avancé pour entendre le crissement du stylet arraché à sa gaine. Avec une vivacité dont elle ne l'aurait pas cru capable, l'homme réagit aussitôt, se précipita sur elle et lui asséna un coup qui lui arracha son arme de la main et l'envoya rouler à terre.

Elle tenta de se relever, mais le garde la maintint solidement, et la lame d'une dague se posa sous son menton.

— Ne bouge pas, grogna-t-il. Ça m'embêterait de te percer.

Ethaine étendit les mains devant elle, en signe de soumission. Sa jupe était remontée très haut, découvrant ses longues jambes jusqu'à l'ombre de ses hanches. Son corsage s'était ouvert un peu plus. Rien n'était perdu. Ce n'était qu'un homme...

— Holà, flemmard, qu'est-ce que tu fais ! cria ce dernier par-dessus son épaule à l'intention de son compagnon. Tu te réveilles, oui ?

— Pourquoi veux-tu le réveiller ? dit-elle. Tu ne préfères pas m'avoir pour toi seul ?

Sans répondre, l'homme se releva, l'empoigna par le col et l'arracha du sol, puis il lui tordit un

bras dans le dos et la poussa en avant, jusque devant le garde inerte, auquel il donna deux ou trois coups de pied avant de comprendre.

— Tu l’as tué, c’est ça ? Le vin, sans doute... Je n’en ai pas bu, dommage pour toi. Et le maître, tu l’as tué, lui aussi ?

— Prends la bourse, dit Ethaine avec moins d’assurance qu’elle l’aurait voulu. J’ai la clé des coffres, prends tout et partons, toi et moi. Je ferai tout ce que tu veux !

— Tu n’as rien compris, la belle... C’est fini pour toi.

Quelque chose avait bougé, dans les roseaux. Ce pouvait être une loutre, ou peut-être l’une de ces bêtes immondes qui vivaient sous l’eau. Mais Gael n’avait pas vécu assez longtemps loin des marais pour oublier que rien, ici, ne devait être pris à la légère. Accroupi sous les branches tombantes d’un saule, la tête et les épaules recouvertes de son long manteau moiré aux reflets gris et brun, il avait laissé à vingt pas ses chevaux, un destrier pour la monte et un sommier de bât aux flancs chargés de larges sacoches de cuir, la bride sur le cou, comme des bêtes abandonnées. Et les heures s’écoulaient, longues et lentes, sans que l’elfe fasse le moindre mouvement. Quand un homme n’aurait pas tenu plus de quelques minutes sans bouger, Gael pouvait rester à l’affût un temps infini, la main sur l’arc, la flèche encochée, une capacité qui lui avait plus d’une fois sauvé la mise, à Ha-Bag ou ailleurs, dans sa longue carrière de voleur et d’assassin. À un jet de pierre, il distinguait la borne marquant l’un des rares sentiers permettant d’atteindre à pied sec Gwagedd Annhw, la plus grande île du pays des eaux dormantes. À vrai dire, « à pied sec » n’est pas l’expression qui convient. Les chaussées élevées par les elfes gris étaient le plus souvent immergées sous dix pouces d’une eau saumâtre et sombre, si bien que nul ne pouvait les distinguer, hormis les elfes eux-mêmes. Leurs rares visiteurs utilisaient des bateaux à fond plat, au risque de déranger les bêtes sous l’eau, ou de s’embourber au milieu de nulle part dans l’un des innombrables hauts-fonds du marécage.

De nouveau, Gael perçut un mouvement, cette fois dans un bosquet d’osiers. Il y avait bien des guetteurs. Des elfes gris, que la présence des chevaux devait intriguer. Tôt ou tard, ils s’enhardiraient assez pour sortir de leurs cachettes et s’en approcher. Les elfes des marais étaient trop pauvres et trop retirés du monde pour laisser passer une telle aubaine. De cela, Gael était certain, tout comme il était certain de recevoir une flèche dans le dos s’il s’engageait sur ces sentiers sans s’être fait reconnaître.

Sans doute ne serait-ce pas facile. Un elfe montant à cheval, portant une épée ! Cela ne s’était jamais vu, ni à Gwagedd Annhw, ni dans aucun village des marais. D’ailleurs rien ne s’était jamais vu, à Gwagedd Annhw... Les jours s’y écoulaient invariablement : de la brume, des heures grises, la mort au moindre instant d’inattention. L’existence n’y était qu’une survie, une survie animale sans bonheur ni espoir, mais c’était là que Gael était né et qu’il avait grandi, des années durant, avant de suivre comme apprenti l’un des marchands gnomes qui tenaient comptoir aux abords des Marches, puis de le tuer et de devenir un voleur. Cela devait faire plus de cinquante ans, et c’était beaucoup, même pour un elfe. Tout le monde devait l’avoir oublié. Il était parti comme un gueux, ne possédant que son arc, sa dague et ce qu’il portait sur le dos, mais la compagnie des gnomes, puis des hommes lui avait enseigné que l’or pouvait tout acheter. De l’or, il en avait. Assez pour bâtir un nouveau village, dresser des palissades comme le faisaient les villageois des plaines, faire venir à lui tout ce que les marais comptaient d’elfes assez jeunes et aventureux pour lui faire confiance, et...

Ils arrivaient.

Gael retint sa respiration et ses doigts se crispèrent nerveusement sur l’empennage de sa flèche.

Deux, sans doute un troisième caché dans le buisson d'osiers... Ils avançaient courbés, presque rampants, les épaules recouvertes de capes de moire semblables à la sienne, si parfaitement confondus à la grisaille ambiante qu'ils semblaient disparaître à chaque instant, et que les chevaux eux-mêmes ne semblaient pas avoir remarqué leur approche. Lentement, l'elfe détendit la corde de son arc, remit sa flèche dans son carquois, puis il s'allongea à plat ventre sur le sol et là, d'une voix forte, poussa un long hululement. Presque aussitôt, deux flèches traversèrent les feuillages en vrombissant au-dessus de lui. Si Gael ne s'était pas couché...

— *Heh eyo elyalla !*

La voix de Gael résonna sur les marais, sans réaction de leur part. Si, pourtant. Ils étaient toujours là, et ils avaient cessé de tirer...

— *Heh anna ellessa Gael, dich'to neny kolotialo !*

Cette fois, l'un d'eux répondit, d'une voix aiguë qui, bien sûr, ne provenait absolument pas de l'endroit où il avait aperçu les deux éclaireurs, mais de l'autre côté, dans son dos.

— *Essa nya telo ! Ne Gael telo !*

L'elfe soupira longuement, puis il ramassa son arc, se leva et quitta l'abri du saule. Malgré lui, le voleur perdit contenance, l'espace de quelques instants. Il s'était attendu à tout, sauf à ne voir personne, et il resta immobile, les bras croisés afin de dissimuler le tremblement de ses mains, jusqu'à ce que ses congénères osent se montrer. Deux, puis un troisième tapi dans un bosquet d'osiers, puis deux autres encore, dans son dos. Ils étaient vêtus de tuniques étroitement ajustées et chaussés de hautes bottes de sauvagine montant jusqu'au genou. Leurs longues capes leur donnaient des allures d'arbres morts, gris et ridés. L'un d'eux s'avança jusqu'à lui, le dévisagea longuement de ses yeux sombres, puis passa la main sur le visage du voleur et sourit.

Gael était de retour à Gwragedd Annhw.

FORTISSIMI CHRISTIANAE MILITIAE TIRONES

Leurs visages étaient rouges, ruisselants de sueur. Les hommes cuisaient dans leurs broignes de mailles et leurs casques de fer, sous un soleil éclatant, sans un souffle de vent pour les rafraîchir. Les bras étaient lourds, les oreilles pleines d'un vacarme assourdissant, mais aucun d'eux, archers, piquiers, piétons et chevaliers, n'aurait osé poser ses armes ni même s'interrompre un seul instant. Frapper au madrier, bander l'arc, décocher, courir, combattre dans la lice à l'épée ou à la lance... Ce n'était pas tant le bâton des sergents qui les faisait tenir, que la présence du roi, et celle d'une foule considérable, massée sur les remparts de la ville pour admirer le spectacle. À l'ombre de ses murs, des trefs ^[6] aux armes de chaque baronnie, comté ou duché du royaume – Carmelide, Escavallon, Cambenet, Gomeret... – convoqués en cour solennelle ^[7] s'alignaient comme une seconde cité, peuplée d'hommes et de valets d'armes, d'une quantité formidable de porcs et de bétail parqués dans de longs enclos et d'artisans de tous les corps de métiers imaginables, dont les échoppes de toile peinte donnaient à l'ensemble une allure bien peu militaire. Il y avait là des fèvres ^[8] et orfèvres venus proposer des épées ou des pièces d'armure aux chevaliers et des bijoux à leurs dames, des cuisiniers, des pâtisseries et des regrattiers ^[9], des porteurs d'eau et toute une valetaille abreuvant ce beau monde, par cette chaleur du diable, d'ale fraîche ou de vin claret.

Monté sur un palefroi de parade recouvert de l'encolure jusqu'au jarret d'un caparaçon à larges bandes parties bleues et blanches, Ker allait tête nue, portant la grande armure de fer, tournant ostensiblement le dos à ce désordre mondain. Derrière lui, vingt chevaliers vêtus de cottes d'armes aux couleurs de Logres, d'argent tiercé en pal d'azur ^[10], tenaient haut des lances portant en chef de larges gonfanons d'une blancheur éclatante, terminés par trois longues pointes bleues. Leurs chevaux blancs, leurs armures luisant au soleil leur donnaient des allures d'archanges descendus du ciel, et devant cette troupe céleste chevauchaient le prince Pellehun, fils du roi, le sénéchal Burcan et monseigneur Dubricius, évêque primat du royaume.

Le roi s'arrêta un instant devant une ligne d'archers, cent hommes, sur deux rangs. Il adressa un signe de tête à leur maître d'armes, un rouquin aux cheveux longs, maigre comme un jour sans pain et vêtu d'une cotte d'armes tombant jusqu'aux chevilles, qui portait en bandoulière un arc d'if de près d'une toise et tenait en main deux battoirs, semblables à ceux utilisés par les femmes au lavoir. Sur un premier claquement, les deux lignes décochèrent leurs traits en une seule salve, puis saisirent aussitôt une seconde flèche piquée en terre à leurs pieds, relevèrent leurs arcs au plus haut et, au second claquement, tirèrent de nouveau alors que la première volée vrombissait encore dans le ciel. Puis une troisième, une quatrième, huit volées en tout en une minute à peine, huit cents flèches qui avaient zébré les cieus et s'étaient plantées en terre à cent toises devant eux, transformant la prairie en un champ de dards. L'une d'elles avait atteint une hirondelle en plein vol, et lorsque le calme revint chacun put voir l'oiseau au loin, s'agitant faiblement à terre.

— Eh bien ! s'exclama le prince Pellehun. Il y en a au moins un qui tire juste !

Ceux qui l'avaient entendu, parmi la troupe, éclatèrent de rire et passèrent le mot à leurs compagnons jusqu'à ce que toute la ligne soit secouée d'hilarité. Ker lui-même hocha la tête en souriant, puis remit sa monture en marche d'un coup de talon, tandis que le maître d'armes hurlait ses ordres. Les cent archers partirent en courant ramasser les flèches, tandis qu'une seconde escouade se préparait. Lorsqu'ils se furent suffisamment écartés, le roi se tourna vers son fils, l'évêque et le sénéchal, et leur fit signe de venir le rejoindre.

— Impressionnant, dit-il. Mais aucun d'eux ne vise...

— Avec des arcs de cette taille, personne ne peut tirer juste, grommela le sénéchal. C'est tout juste si on peut amener la corde au menton avant que le bras ne tremble !

— À quoi bon viser, seigneur Burcan !

Pellehun affronta en souriant les regards de son père et du conseiller, puis il montra le champ piqueté de traits.

— Ce qui compte, dit-il en martelant ses mots avec conviction, c'est la vitesse, et la portée ! Huit flèches par homme, en une minute. Et je suis sûr qu'on peut faire mieux, avec de l'entraînement. Peut-être dix flèches... Avec mille archers, il y a de quoi clouer au sol n'importe quelle armée avant même qu'elle arrive au contact.

Le prince se tut, imaginant comme eux tous dix mille dards s'abattant sur l'ennemi, comme la foudre de Dieu. Il avait raison, c'était chose certaine. Aucune armée ne pourrait y survivre.

— Et puis, à quoi bon viser ? reprit-il d'un ton plus badin. Après tout, nous ne sommes pas des elfes, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Dieu nous en garde, mon fils...

— Nous ne nous battons pas dans les bois, à l'abri des arbres, mais à découvert, là où les chevaux peuvent charger. Donnez-moi ces mille archers, père, et nous n'aurons plus besoin des elfes pour vaincre !

— Vaincre sans les elfes... murmura pensivement le roi en jetant un regard en coin vers Burcan.

Puis, faisant face à l'évêque Dubricius, avec un sourire forcé :

— Pourquoi ai-je l'impression de vous entendre, monseigneur, alors que c'est mon fils qui parle ?

Le visage sec et pâle du prélat se creusa un peu plus. C'était un homme impressionnant, d'une stature et d'une taille peu communes, que la mitre ne faisait qu'accentuer. Malgré son âge, il se tenait en selle comme un véritable chevalier et brandissait sa crosse épiscopale comme s'il s'était agi d'une lance.

— Votre Majesté, je n'ai jamais fait mystère de mon sentiment, dit-il d'une voix basse et profonde. Aux yeux de Dieu, les elfes ne valent guère mieux que tous les monstres de l'enfer. Voyez ces hommes... Ne sentez-vous pas cette foi qui les anime ?

— La foi en Dieu, monseigneur ? La plupart ne sauraient même pas faire le signe de croix.

— La foi en eux-mêmes, en leur nombre, en leur force... La foi en vous, Majesté. La foi en l'homme, en son destin ! C'est déjà beaucoup... Et puis il n'est pas nécessaire de croire pour être aimé de Dieu, lorsqu'on œuvre pour Lui. Vous avez entraîné ces hommes pour une juste cause, laissez-moi leur donner l'espoir d'être aidés de Dieu. Alors, ils ne seront plus seulement une armée, mais ceux que le Livre nomme « fortissimi christinanae militiae tirones », les très vaillantes recrues de la milice chrétienne !

Ker hocha latête et conserva le silence durant un long moment, puis il leva les yeux vers le ciel

sans nuages.

— D’abord la moisson, murmura-t-il. Il faut rentrer le grain, sinon il sèchera sur pied, avec cette chaleur... Burcan !

— Votre majesté ?

— Convoque la cour solennelle pour ce soir. Il y a un point sur lequel monseigneur Dubricius a raison : pour la guerre qui se prépare, le nombre et la force seront plus importants que tout le reste...

L’ost royal n’y suffira pas, ni tous les soudoyers ^[11] que nous pourrions enrôler. Sitôt le blé rentré, chaque baronnie, chaque comté devra lever des hommes. Au moins un cavalier et dix piétons par manse ^[12], dont la moitié d’archers. Fais-le savoir...

Le sénéchal s’inclina, puis il quitta le groupe au petit galop. Ker le suivit un moment des yeux, ne sachant que trop ce que son vieil ami ruminait en cet instant même. Les combats qui s’annonçaient ne seraient plus ceux de la chevalerie, mais ceux de l’arc et de la lance. Une guerre de gueux, avec des armes de gueux...

— Eh bien, tu les auras tes mille archers, dit-il en se tournant brusquement vers son fils. Et tu en assumeras le commandement. Quand à vous, monseigneur, quittez cet air de fausse modestie, vous ne triomphez pas. J’ai donné ma parole au seigneur Morvryn, je ne peux la reprendre. Nous marcherons au combat avec les elfes, que cela plaise à Dieu ou non. Maintenant rentrons. Il fait trop chaud et tout ceci m’a donné soif.

— Si vous me le permettez, père, je vais...

Ker n’écoutait pas. Il avait talonné sa monture et pris le chemin de la poterne principale, suivi de son escorte rutilante.

— ... Rester encore, pour surveiller l’entraînement, acheva Pellehun quand ils furent partis.

Il allait tourner bride lorsqu’il s’aperçut que l’évêque n’avait pas suivi le roi et qu’il l’observait, le visage impénétrable. Cet examen silencieux lui déplut, plus encore que si Dubricius s’était lancé dans l’une de ses péroraisons sur les devoirs et la gloire de son destin. Avec un signe de tête tout juste respectueux, il partit au petit trot. Lorsqu’il croisa le prélat, de ce que ce dernier lui lança il n’entendit qu’une phrase, mais qui resta longtemps dans sa mémoire.

— Ce ne sera plus long !

Jamais encore Lliane n’avait vu une telle magnificence. Tout l’or, l’argent et les pierres précieuses que les nains extrayaient depuis des siècles de leurs chères montagnes semblaient avoir été rassemblés ici, dans la salle d’apparat d’Höttamstorg, ainsi qu’on nommait le palais royal de la lignée de Dwalin. De l’or, il y en avait partout, jusque sur les armures damasquinées des gardes, les clous des portes, les anneaux des torchères. Au fond, une terrasse gigantesque, assez vaste pour accueillir une centaine de personnes, s’ouvrait sur un coucher de soleil majestueux, qui illuminait les sommets enneigés jusqu’à perte de vue et baignait la pièce d’une lumière dorée. Mais les tentures de soie et de velours, les rideaux frangés d’or, les charpentes peintes, la marqueterie de dalles de marbres et toutes les sculptures ornant les murs ou les colonnades ne suffisaient pas à effacer la puissance brute du lieu. Höttamstorg avait été creusée à flanc de montagne, à l’aplomb d’un précipice sans fond. On ne pouvait y accéder que par la cité souterraine de Ghâzar-Run, elle-même protégée par tout un réseau de tours, de ponts fortifiés, de poternes. Le nom même du palais résumait assez bien ce que la princesse d’Eliande avait ressenti en y pénétrant. « La riche forteresse »... Quel que fût son luxe, Höttamstorg

était avant tout une place forte, le cœur même du royaume sous la Montagne.

Faire étalage tout à la fois de leur puissance militaire et de leur fortune était bien dans les manières des nains. Leur or ne dormait pas dans des coffres, il se répandait sur leurs murs, leurs armes, leurs cuirasses, au cou de leurs épouses, jusque sur leur vaisselle. Depuis des siècles, des mineurs forant la montagne en d'interminables galeries avaient amassé pour les rois une richesse sans fin, que leurs marchands dépensaient fastueusement à travers les foires des hommes ou des gnomes, achetant tout ce que leurs terres arides ne pouvaient offrir.

En s'avancant vers le trône, entre les haies compactes formées par quelques centaines de dignitaires nains des deux sexes, qu'ils fussent soldats, diplomates, forgerons ou sorciers – les quatre métiers honorables réservés aux nobles – Lliane ressentit pour la première fois de son existence la pauvreté de sa mise. Les elfes ne dédaignaient pas les beaux atours, les fines étoffes et les bijoux d'argent, mais la vie dans la forêt exigeait pour le quotidien des vêtements solides, de bonnes bottes et de longues capes de ce tissu changeant qu'ils nommaient moire et qui prenait les reflets bruns et verts du feuillage et des arbres. C'était ainsi qu'elle était parée, et dans les yeux des nains elle ne lisait pas seulement une morgue hostile (qui était de mise entre des peuples qui s'étaient si longtemps fait la guerre), mais aussi une sorte de commisération amusée qui lui échauffait peu à peu les sangs. On murmurait, sur son passage. Il y avait des sourires en coin, ainsi que – et cela lui sembla plus étrange – des signes d'une défiance qui ressemblait presque à de la crainte.

Ce qu'elle ignorait, c'est que sa présence à Ghâzar-Run avait rapidement fait le tour de la ville et qu'on racontait toutes sortes d'histoires à son sujet. On disait même qu'au cours de la bataille des arbres, la princesse Lliane avait tué Chaw, le gobelin, en le clouant d'un jet de dague au tronc d'un chêne. C'était en tout cas une histoire qu'on racontait aux nanillons turbulents. « Si tu n'es pas sage, l'elfe Lliane va venir, avec son long couteau d'argent... »

Devant elle, sur une estrade haute de deux coudées entièrement recouverte d'une fourrure épaisse, Troïn la regardait s'avancer, assis sur un trône de pierre, surplombé d'une immense bannière noire frappée de l'épée d'or qu'ils nommaient Caledfwch, offerte dans les temps anciens par le dieu Nudd au nain Credne, pour le remercier d'avoir forgé pour lui un bras d'argent. D'un coup du talon ferré de son bâton de cérémonie, un héraut ramena le silence, alors que la princesse d'Eliande mettait un genou en terre et s'inclinait devant le souverain.

— Grand roi Troïn, seigneur sous la Montagne Noire, maître des pierres et des métaux, je vous salue, dit-elle, en espérant que la formule semble assez protocolaire. Je suis Lliane, fille d'Arianwen, princesse héritière du royaume d'Eliande et je vous porte le salut des elfes.

De nouveaux murmures s'élevèrent dans la foule, que le héraut – un nain âgé à la barbe grise et aux sourcils épais, portant la livrée noire à épée d'or de la maison de Dwalin – fit taire d'un nouveau coup de bâton.

— Fille d'Arianwen, commença-t-il d'une voix presque assourdissante, vois devant toi Sa Majesté le roi Troïn, fils de Haur, fils de Nyradd longue-hache, roi des rois et souverain de Ghâzar-Run ! Troïn le Fort, longue barbe, longue vie ! Maître de la Montagne Noire, grand roi des nains sous la Montagne Rouge, suzerain des collines et des tunnels, vaste trésor, grande armée ! Par l'ouïe et par la vue nous savons qui tu es !

Sur un nouveau claquement de bâton sur le sol dallé, tous s'inclinèrent et le roi se leva. Sans un regard pour l'elfe, il descendit de son estrade recouverte de fourrure et quitta la pièce, suivi d'une garde imposante. Lliane était la seule, dans toute la pièce, à ne pas avoir baissé la tête et à oser le

regarder, non pas par manque de respect mais par stupeur. Se pouvait-il que l'audience qu'elle attendait depuis des semaines s'achève ainsi, avant même d'avoir commencé ? Déjà, autour d'elle les nains rompaient les rangs, la salle d'apparat s'emplissait du brouhaha de leurs conversations et des serviteurs chargés d'aiguières et de verres en étain se répandaient parmi l'assemblée pour proposer de l'eau fraîche ou du vin. L'elfe se releva et resta un moment indécise, jusqu'à ce qu'un nain de grande taille (c'est-à-dire qu'il lui arrivait au menton), avec des cheveux très courts, une barbe brune considérable qu'il portait glissée dans sa ceinture et un regard amusé, attire son attention. Aussitôt, le nain la salua avec déférence, de telle façon que Lliane reconnut en lui le cavalier qui, quelques jours plus tôt, aux abords de la ville, lui avait annoncé que Troïn souhaitait s'entretenir avec elle.

— Est-ce tout ? dit-elle en le rejoignant. Je n'ai même pas entendu le son de sa voix !

— Notre roi ne parle jamais en public, répondit le nain en souriant. L'audience ne sert qu'à faire savoir qui il reçoit. Ça donne aux gens des sujets de conversation... Princesse Lliane, nous n'avons pas été présentés. Mon nom est Vali, fils de Miodvitnir, seigneur des collines d'ambre. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non merci, je n'ai pas soif.

— Moi si, dit Vali en appelant un domestique d'un claquement de doigts. Nous avons le temps... Le roi va vous recevoir dans un petit moment.

— Est-ce que tout prend toujours autant de temps, chez vous ?

Vali sourit, saisit le verre qu'on lui tendait et ne répondit pas tant qu'il n'eut pas été rempli, vidé d'un trait et rempli de nouveau. Sous la longue tunique noire liserée d'or qui le recouvrait des épaules jusqu'aux mollets, Lliane aperçut une cotte de mailles d'argent, de celles qu'on forgeait sous la montagne et qu'on disait plus légères et plus résistantes qu'une armure d'acier. Ce devait être un guerrier. Sans doute même l'un de leurs chefs de guerre.

— Suivez-moi, je vous prie.

Il fallut à l'elfe encore de la patience pour marcher au pas de Vali et feindre de s'intéresser aux tapisseries que ce dernier lui commentait sur leur passage, tout en finissant son verre. Enfin, ils arrivèrent devant une porte si basse qu'elle dut presque s'agenouiller pour la franchir et pénétrèrent dans une pièce sombre et calme, au fond de laquelle couvait un feu de braises.

— Saluez-le et allez vous asseoir, murmura son guide. Ne restez pas debout devant le roi... Sire, la voici !

Lliane agit comme le nain le lui avait conseillé. Un profond salut, puis elle prit place devant la cheminée, au côté de Troïn.

— Une elfe à Höttamstorg, murmura ce dernier en la dévisageant. Je ne sais s'il faut s'en réjouir ou s'en inquiéter...

Lliane s'efforça de sourire et chercha une réponse appropriée, que le roi n'attendit pas. L'entretien avait pour lui quelque chose de déshonorant, et il n'y avait aucune raison de le prolonger en politesses.

— Nous aussi sommes attaqués, reprit-il. Vous avez dû le comprendre... En ce moment même, les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé donnent l'assaut aux portes d'Agor Dôl, dans la Montagne Rouge. Nous ne tiendrons pas longtemps, je le crains. Et si la Porte cède, les monstres se répandront aussi bien dans la plaine et les forêts que dans nos montagnes. Vous ne l'ignorez pas, je suppose.

— Tous les peuples sont attaqués, Majesté. Nous aussi, nous avons souffert...

— Oui, votre mère, hein ? J'ai su... Je n'ai jamais rencontré Arianwen, mais je ne l'aimais pas et je mentirais en disant que sa mort m'a peiné. Ainsi c'est vous qui êtes reine, maintenant ?

— Pas encore, Sire. Pour cela, il faudrait que je retourne à Cill Dara.

— Oui, bien sûr... Et c'est cela, justement, qui m'étonne. Vous n'êtes pas prisonnière, ici. Vous l'a-t-on dit ? Évidemment... D'ailleurs je vous ai vue au-dehors, l'autre jour. Alors pourquoi ne partez-vous pas ?... Une autre question : on vous a trouvée accompagnée d'elfes portant les livrées des Terres Noires, et le seigneur Vali me dit que vous avez tenté de libérer l'un des vôtres, un elfe des collines capturé durant l'un des assauts quotidiens contre Agor Dôl ... Est-ce que les elfes ont changé de camp, princesse Lliane ?

Lliane ne répondit pas tout de suite, consciente du fait qu'une parole malheureuse pouvait mettre un terme à cet entretien – et peut-être même à sa vie – au lieu de lui obtenir ce qu'elle attendait depuis si longtemps.

— J'ai été prise, moi aussi, durant ce que vous appelez la bataille des arbres. Le Seigneur Noir enrôle des elfes, c'est vrai, et aussi des hommes, mais la plupart d'entre eux ne savent plus ce qu'ils font, à force de drogues et de privations. J'ai réussi à m'évader, pendant que les monstres donnaient l'assaut à l'une de vos tours. Celui que vous avez vu était mon ami, un Daerden qui a été fait prisonnier en même temps que moi... Et si je ne suis pas partie, Sire, c'est parce que j'ai vu ce qui se passe là-bas, dans les Terres Noires. L'armée qui a attaqué la forêt n'était qu'une petite fraction de la multitude qui s'amasse là-bas. Ils nous ont assaillis, puis les hommes à Bassecombe, puis vous à Agor Dôl . Mais ce n'est qu'une seule et même guerre, et... Et il faut que nous la menions ensemble.

Pour la première fois, Troïn sembla sourire (c'est-à-dire qu'un coin de sa barbe et de ses moustaches se releva), et il se pencha vers elle pour mieux l'observer.

— Des nains et des elfes se battant côte à côte... Ce serait un spectacle étonnant, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute... Et plus encore si nous parvenons à convaincre le roi Ker de se ranger à nos côtés.

Troïn prit un instant pour réfléchir à ce que la princesse venait d'énoncer. Une guerre menée au côté des hommes et des elfes serait sans doute plus acceptable aux yeux des barons nains qu'une alliance avec le seul royaume d'Eliande.

— Je peux arranger ça, grommela-t-il. Au pire, ce ne sera qu'une question d'or. Les hommes du lac ont toujours besoin d'or...

— Alors oui, Majesté, ce sera un spectacle vraiment étonnant, dit Lliane avec un sourire amusé. Au moins autant qu'un roi sous la montagne conversant avec une princesse elfique devant un feu de bois...

— Hal... C'est vrai, le feu. Vous ne l'aimez guère... Vous êtes une drôle de personne, Lliane, fille d'Arianwen. Il me plairait de vous revoir, quand vous règnerez... Rentrez chez vous, et portez à Cill Dara le salut de Troïn. Nous ne nous battons pas côte à côte, cela n'aurait pas de sens. Mais dites-leur que nous nous battons ensemble. Agor Dôl tiendra, au moins un mois encore. Guère plus, je le crains... Si les monstres nous contournent, nous serons obligés de nous replier. Il faut que vous les attaquiez, les forciez à diviser leurs forces. Pouvez-vous faire cela ?

— C'est pour cela que je suis restée, Votre Majesté. Depuis tout ce temps...

Troïn hocha la tête, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de Vali, puis se laissa retomber contre l'accoudoir de son fauteuil.

— Comme vous l'avez dit, tout prend toujours du temps, chez nous.

Une pluie battante malmenait les fourrés alentour, détrempait le sol et martelait le manteau que

Gael avait tendu entre deux branches pour s'en faire un abri. En son milieu, une poche d'eau s'était formée, qui transperçait l'étoffe et s'écoulait sur lui en gouttes épaisses et froides. La première s'écrasa sur son visage alors qu'il dormait. Les suivantes s'insinuèrent dans son cou et achevèrent de le réveiller. Durant un moment, Gael tenta d'y échapper en se recroquevillant dans un espace à peu près sec, mais le grondement de l'averse était trop fort et son pauvre campement trop inconfortable pour qu'il parvienne à se rendormir. Décidément, il n'était pas facile de vivre dans les marais, après avoir connu le luxe d'un lit et d'un toit... Le voleur se redressa sur un coude et contempla d'un œil maussade le morne paysage qui l'entourait. La bourrasque malmenait les roseaux, cinglait les étendues d'eau et confondait le ciel, les marécages et la terre en une même bouillasse gris sale. Lentement, il s'assit et enserra ses genoux. Était-ce cela, le royaume qu'il était venu conquérir ? De l'eau et de la terre mélangées, peu d'arbres, peu de roches, un marais puant, désert, dont les rares habitants s'étaient évaporés, sitôt son arrivée.

C'était ainsi, à Gwagedd Annhw. Ç'avait toujours été ainsi, même s'il l'avait oublié. Des années passées sur les routes ou dans le grouillement des allyans gnomes avaient effacé le souvenir de cet isolement froid qui était le lot des elfes gris. On l'avait reconnu, bien sûr, et c'est pour cela qu'on le laissait vivre ici. Mais il n'y aurait ni festin, ni retrouvailles, tout au plus quelque rencontre, dans des jours ou des semaines, au hasard d'un chemin, quelques mots échangés, un peu de troc, peut-être une nuit de caresses si l'un et l'autre le souhaitaient, et de nouveau la solitude. Sans même s'en apercevoir, l'elfe jouait avec sa bague marquée de la rune de Beorn, vestige d'un passé qu'il avait voulu laisser derrière lui. La Guilde, les bas-fonds de Ha-Bag, tout l'or et le sang répandu, Ethaine, tout cela était un autre monde... Autour de lui étaient empilées les sacoches de cuir contenant des vivres, de l'or, des armes, l'ensemble de la fortune qu'il avait amassée au long de cette vie passée, convoyée jusqu'ici à dos de cheval. Il avait relâché ses chevaux. Dans les marais, les malheureux n'auraient fait qu'attirer les bêtes immondes tapies au fond de l'eau. Et cet or lui semblait à présent tout aussi inutile que ses montures. De l'or pour acheter quoi ? Il n'y avait rien, ici, pas même assez de terre ferme pour bâtir une demeure digne de sa richesse. Il fallait repartir. Les marais n'avaient été qu'un rêve, déformé, inutile, qui pourtant l'avait accompagné à chaque instant durant ses années d'errance. Il fallait partir avec ce qu'il pourrait porter, enterrer le reste pour revenir le chercher plus tard. Partir oui, dès que cette pluie insensée s'arrêterait.

Elle ne prit fin que le lendemain, après une interminable journée et une nuit plus longue encore, durant laquelle il ne dormit que par bribes, lorsque l'épuisement l'emportait sur son inconfort. Au matin, une brume lourde avait remplacé l'averse. Un silence épais s'était abattu sur les eaux dormantes, sans le moindre chant d'oiseau ni le moindre bruissement de végétation. Même à Gwagedd Annhw, même par un jour de brouillard, une telle quiétude n'était pas normale. Gael ne s'en aperçut qu'après avoir quitté son abri et s'être bruyamment étiré. Au beau milieu de son bâillement, il retint soudainement son souffle et s'immobilisa, tous les sens aux aguets. Quelque chose approchait. Cet instinct-là, au moins, ne l'avait pas quitté durant ses années dans les bas-fonds. La conscience du danger l'avait au contraire protégé mieux qu'une armure et s'était encore aiguisée. Il avait appris à se fier à ses intuitions, même lorsqu'il ne discernait rien, comme en ce moment même. Parfois, les yeux voyaient trop tard. Parfois, les oreilles ne percevaient que l'instant ultime. Seuls des fous ou des inconscients méprisaient leur instinct...

Avec d'infinies précautions, Gael regagna son abri, ramassa son arc, ses flèches et son épée, puis s'en écarta de quelques pas pour se glisser sous les rameaux d'un saule rampant. Recouvert de sa cape

de moire, il était parfaitement invisible sous les branches touffues de l'arbuste, dont les senteurs de miel, il le savait, masqueraient sa propre odeur.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi, puis il les vit. Des orcs. Quatre, peut-être plus. Ils étaient armés mais ne portaient ni bouclier ni haubert, tout juste des lambeaux de vêtements informes. Certains allaient pieds nus. Aucun ne semblait avoir d'arc. On aurait dit une bande de gueux, semblables à ces pouilleux qui infestaient les abords des villes, à demi morts de faim, dans l'espoir de détrousser quelque voyageur assez inconscient pour circuler sans escorte. Des renégats, sans doute, ou quelque tribu inférieure, installée aux marches des Terres Noires... Bien des choses pouvaient avoir changé depuis qu'il avait quitté les marais, mais Gael n'avait pourtant jamais entendu parler d'orcs s'aventurant sans encombre aussi loin au cœur de Gwagedd Annhw...

Un cinquième apparut tandis qu'il les observait, traînant derrière lui une branche d'arbousier, dont il rongait les baies d'un ocre pâle. Et soudain des grognements et des cris le ramenèrent vers le groupe de tête. Les orcs avaient découvert son abri et l'empilement de ses sacoches. Gael n'hésita pas. D'un seul geste, il banda son arc et décocha sa flèche sur le retardataire, qui s'effondra sans un cri et sans que les autres le remarquent. Ils lui tournaient le dos, à présent, arrachant les sacs et répandant leur précieux contenu dans la boue, avec des glapissements de joie. La deuxième flèche, à moins de cinq toises de distance, transperça un orc de part en part et se ficha dans l'une des branches sur laquelle il avait tendu son manteau. Et cette fois les trois autres se retournèrent d'un seul bloc, empêtrés dans leurs rapines, pour voir jaillir d'entre les branches du saule un elfe gris au visage effroyable, hurlant comme un démon surgi des entrailles de la terre. L'un des orcs lança sur lui sa courte épée, que Gael esquiva d'un simple écart, et celui-là reçut en pleine poitrine un coup de pied qui l'envoya bouler parmi les sacoches dévastées. Le second eut le temps de jeter son fardeau et de se mettre en garde, mais il était petit, les membres courtauds, et n'était armé que d'une masse cloutée dont le moulinet vrombit vainement devant l'elfe et offrit son flanc à un coup d'estoc. L'orc s'effondra avec un cri perçant, tandis que le troisième restait interdit, serrant contre lui un sac rempli de provisions. Gael le toisa avec mépris, leva lentement son épée noircie de sang et lui trancha la gorge d'un revers foudroyant. Il n'en restait qu'un, celui qui avait jeté son épée, et il se débattait encore pour tenter de se relever. L'orc ne vit même pas venir le coup qui le cloua au sol.

Durant un long moment, l'elfe resta accroupi auprès des cadavres, épiant le moindre bruit. Puis, quand il fut certain qu'il n'en viendrait pas d'autres il se releva, alla ramasser son arc et ses flèches parmi les rameaux du saule, essuya soigneusement son épée au vêtement de l'une de ses victimes, puis entreprit de ranger ses possessions éparpillées.

Gael était encore en train de boucler ses sacs lorsqu'il eut de nouveau l'intuition d'une présence. Juste le temps, cette fois, de se relever et de leur faire face. Par le même chemin que les orcs, un groupe d'elfes gris s'avavançait vers lui, aussi silencieux qu'une brise sur la plaine, à peine discernable dans la brume.

— *N'yieh tale ha dan kolotyalo !*

Celui qui avait parlé, d'une voix basse et cendrée, continua à s'avancer, tandis que les autres restaient à distance.

— *He elassa Gael !*

— Je sais qui tu es, reprit l'elfe gris.

Il passa tout près de lui, lui effleura l'épaule de sa main ouverte, puis le contourna pour jeter un coup d'œil aux cadavres des orcs.

— Nous les traquions depuis hier, dit-il en revenant devant lui. Il semble que tu aies fait notre travail... Nous sommes tes obligés.

— Ce n'est rien...

— Tu connais nos lois, Gael. Nous sommes tes obligés. Tant que nous n'aurons pas acquitté notre dette, nous resterons à ton service.

C'est ainsi que Gael le voleur commença à former son armée.

DANS LES GEÔLES DE HA-BAG

La maison forte où résidait le seigneur Bérault, shérif de Ha-Bag, était à la mesure de tout ce que les gnomes avaient construit dans la ville. Une bâtisse de bois posée comme une verrue autour d'un trou creusé à même la pierre, à laquelle ses prédécesseurs avaient rajouté des pièces au fil de leurs envies, ce qui donnait à l'ensemble une allure d'échafaudage branlant. Seules les pièces enfouies dans la roche avaient quelque solidité. C'était là que résidait Bérault et là également, au plus profond de l'excavation, qu'avaient été aménagées les geôles. Des cachots à la taille des gnomes, si étroites qu'Ethaine ne pouvait s'y tenir debout ni s'y allonger de tout son long. Une journée et une nuit seulement avaient passé depuis qu'elle avait été prise, mais elle avait déjà perdu la notion du temps dans ce cul-de-basse-fosse puant, aux murs rongés d'un sel de pierres ^[13] verdâtre, dans une obscurité insondable. Elle y percevait la rumeur sourde et lointaine de la ville, mais aucune présence, pas même celle d'un autre prisonnier ni de quelque gardien. À tâtons, elle avait parcouru chaque pouce de la grille à larges barreaux qui fermait son cachot, exploré sa serrure du bout des doigts sans y déceler la moindre faille. Aucune nourriture, pas d'eau en dehors de celle qui suintait des murs. Une oubliette...

C'était ainsi, lorsqu'on voulait faire les choses selon les règles, dans les allyans gnomes. La seule autorité légale en ville était celle du shérif, élu pour une durée d'un an par les grandes familles commerçantes dont il était invariablement issu, et dont la fonction essentielle était de veiller à ce que rien ne dérange la bonne marche des affaires. Lorsque la justice gnome était saisie, le shérif établissait le montant du wergeld – l'argent du sang – une amende permettant d'expier n'importe quel crime et sur laquelle la cité percevait évidemment une commission substantielle. Il arrivait bien sûr que des plaignants refusent tout arrangement, une situation navrante, compliquée et économiquement désastreuse, que les autorités avaient coutume de régler en demandant des compléments d'enquête, ce qui permettait en général au shérif en titre d'achever sereinement son mandat, et de laisser ainsi à son successeur le soin de clore l'affaire ou de la repousser à son tour, jusqu'à ce que le prévenu décède. La plupart des gens, à Ha-Bag, préféraient se faire justice eux-mêmes, mais cela, les gardes d'Hernaudant, seigneur de Gaunes et vendeur d'armes imprudent, l'ignoraient, à moins qu'ils n'aient pas osé courir le risque de revenir au pays avec le cadavre du seigneur qu'ils étaient censés protéger. C'était le seul espoir auquel Ethaine s'accrochait : qu'on la sorte de là, ne serait-ce qu'un instant, qu'on la juge, qu'on la confronte à quelque cour que ce soit, gnome ou humaine. Aux uns elle offrirait l'or de la Guilde ou sa menace, aux autres tout ce qu'ils voudraient. De l'or, de l'amour... ou des mots. Des mots qui pourraient la conduire à la potence, sans doute, mais pas toute seule.

Malgré la faim et la soif qui la tenaillaient, la voleuse avait fini par s'endormir lorsqu'un coup de clé contre la grille l'éveilla en sursaut. Des flambeaux l'éblouirent, si bien qu'elle ne vit pas distinctement les gardes qui la saisissaient et l'entraînaient vers les étages supérieurs. Ce n'est qu'en pénétrant dans la loge exigüe servant tout à la fois de bureau, de cour de justice et de salle à manger au shérif Bérault, qu'Ethaine fut suffisamment habituée à la lumière pour découvrir son état. Sa lutte contre le garde d'Hernaudant et son séjour dans les geôles avaient transformé sa robe de courtisane en

une loque déchirée, maculée et empestant le moisi. Sur ses bras, ses jambes et son visage, sans doute, la terre humide et calcaire de la prison avait laissé des traces blanchâtres. En quelques gestes, elle noua ses cheveux sur sa nuque et tira sur ce qu'il restait de ses vêtements, honteuse et agacée des regards qui se posaient sur elle en une mise si peu favorable. Au moins n'était-elle pas enchaînée...

Outre le shérif – un gnome aussi ridé qu'une vieille pomme, dont le visage violacé semblait enfoncé comme un bouchon de carafe dans un pourpoint bouffant d'une couleur invraisemblable – et un scribe penché sur ses écritures, il y avait là deux hommes, l'un escortant visiblement l'autre, tassés de façon plutôt ridicule sur des chaises trop basses. Le plus vieux semblait du métier, mercenaire ou assassin, avec une gueule couturée et indifférente. L'autre était encore jeune, portant des vêtements de route d'une qualité qui ne pouvait tromper l'œil exercé de la voleuse. Un hobereau, gonflé de son importance. Ethaine eut l'intuition immédiate qu'il devait être de la famille de sa victime. Peut-être son fils... En d'autres temps, elle aurait pu le séduire, mais le regard que le jeune homme portait sur son corps pourtant presque dénudé semblait davantage empreint de dégoût que de désir.

— Ethaine, fille de joie, arrêtée pour le meurtre du sire Hernaudant de Gaunes, sur la foi d'Evrard Turpin, homme d'armes au service du susnommé, énonça le scribe d'un ton monocorde. Suspectée du meurtre de Sauson Naimés, homme d'armes du susnommé. Compensation fixée à cent pièces d'or.

— Il n'y aura pas de compensation, laissa tomber le plus jeune d'une voix ferme.

Les deux gnomes – le shérif et le scribe – échangèrent un regard las.

— Les frais de garde et d'exécution se montent à dix pièces d'or, poursuivit ce dernier. Vingt si vous souhaitez une exécution publique.

Ethaine vit le jeune homme jurer entre ses dents, et échanger un bref coup d'œil avec son garde du corps. Sans doute devait-il maudire le garde, cet Evrard, qui l'avait conduite ici plutôt que de lui trancher proprement la gorge. Un silence se prolongea, qu'Ethaine rompit brusquement.

— Vous n'aurez rien ! dit-elle en se redressant, avec autant de force et de dignité qu'il lui était possible. Ni exécution ni compensation d'aucune sorte.

— Comment oses-tu ? s'écria le shérif.

Pour toute réponse, la voleuse tendit la main. La pièce était assez petite pour que ce simple geste permette à Bérault de distinguer l'anneau de cuivre qu'elle portait. Un anneau frappé de la rune de Beorn. Tout shérif qu'il fut, le gnome n'avait aucune envie de se frotter à la Guilde. Sa façon de détourner le regard la fit sourire.

— Je suis aux ordres du baron Gorlois de Tintagel, vassal du prince Pellehun, fils de Ker, poursuivit-elle en se tournant vers le nobliau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu prétends peut-être que c'est le seigneur Gorlois qui t'a ordonné la mort de mon père ?

Le fils, comme elle l'avait pensé. Un jeune noble enrichi par les trafics de sa famille, en quête de respectabilité. Il y avait un espoir...

— Je n'ai rien dit de tel, seigneur de Gaunes. Mais je détiens des informations que je ne révélerai qu'au sénéchal, en la ville de Loth. Il vous en sera gré, messire, et il vous en fera honneur.

L'autre hésita, manifestement troublé par l'assurance d'Ethaine et par la gêne soudaine du shérif Bérault.

— Je serai votre prisonnière, dit-elle en posant la main sur sa poitrine, ce qui eut pour effet de plaquer étroitement sur ses seins ce qu'il restait du tissu. Quand il aura entendu ce que j'ai à dire, le roi vous en sera reconnaissant.

— Pourquoi devrais-je te croire ?

Ethaine n'hésita qu'un court instant.

— Parce que sinon, messire, vous ne sortirez pas de Ha-Bag vivant.

Le jour commençait à poindre. La forêt s'éveillait sous le chant des chardonnerets, des pies et des grives nichant dans la lisière. Llandon était couché de tout son long sous les fougères, dont les frondes mollement agitées par la brise jouaient avec le soleil naissant. C'était un moment hors du temps, d'un calme absolu. Mais l'elfe tenait contre sa poitrine son grand arc et des flèches dont chaque pointe avait été enduite de poison, et autour de lui, invisibles sous les broussailles, dans les hautes branches des arbres ou les buissons d'orties, dix de ses compagnons attendaient, comme lui, l'approche des loups. La veille, les chasseurs avaient relevé les fumées des fauves, des traces de griffes contre l'écorce d'un chêne et les restes d'un feu de braises. Les bêtes n'étaient pas seules, mais menées sans nul doute par des kobolds, les hommes-chiens des Terres Noires. Ils devaient être une douzaine, tout au plus. Probablement l'une des meutes laissées en arrière quand l'armée des monstres avait été repoussée de la forêt et que leurs tunnels avaient été obstrués. Tous n'avaient pas été tués lors de la bataille, et tous n'avaient pas réussi à fuir. Certains, quelques centaines sans doute, étaient demeurés dans les bois, volontairement ou non, par petits groupes. Kobolds, orcs, loups noirs, rôdant à la lisière d'Eliande, ne sortant de leurs tanières que la nuit. On retrouvait au matin des bêtes à moitié dévorées, parfois les dépouilles d'un elfe imprudent parti seul en forêt, parfois même des cadavres humains, ou ce qu'il en restait. Depuis des mois, les archers d'Eliande les traquaient un par un, meute par meute, pour les anéantir jusqu'au dernier, jusqu'à ce que les bois redeviennent sûrs.

Ce n'était pas une guerre, guère mieux qu'une chasse, mais ces embuscades sans gloire effaçaient peu à peu la honte que Llandon éprouvait de ne pas avoir participé à la bataille. Elles éloignaient aussi des remords plus profonds, si douloureux que son corps tout entier paraissait pris dans une gangue, que son cœur et sa gorge en étaient étreints. Celui de ne pas avoir retrouvé Lliane, celui d'avoir obéi à Morvryn et d'être rentré seul à Cill Dara. Depuis, nul ne savait ce que le roi d'Eliande était devenu... Durant des jours, Llandon était resté seul, loin du clan, quand chaque regard, chaque parole, lui semblait un reproche. Et puis le vieux Gwydion était venu le chercher. Ses compagnons, disait-il, l'attendaient, Maerhen, Llydas, blessés autrefois, tout comme lui, par des loups noirs semblables à ceux qu'ils traquaient aujourd'hui, et qui seuls pouvaient comprendre ce qu'il éprouvait. Llydas avait failli mourir, comme nombre de leurs amis ce jour-là, le ventre ouvert d'un coup de griffe. Maerhen avait perdu une main dans la gueule de l'un de ces fauves. L'un et l'autre étaient là, aujourd'hui, tapis derrière un arbre ou sous des fougères. Les autres étaient plus jeunes, des novices fascinés par les blessures de leurs aînés, prêts à les suivre au plus noir de la forêt pour tuer des loups, comme eux, et gagner peut-être le droit d'aller un jour au combat. On en voyait, dans la forêt, de ces jeunes chasseurs qui se couvraient les épaules de la peau des fauves qu'ils avaient abattus. Cela ne durait jamais longtemps. La plupart finissaient par se débarrasser de ces dépouilles puantes, et ceux que cette vaine gloire continuait d'éblouir ne vivaient en général pas assez vieux pour se vanter longtemps de leurs exploits.

Tout cela n'avait plus guère de sens aujourd'hui. Bientôt, puisque le conseil l'avait approuvé, les elfes partiraient en guerre au côté des hommes de Loth, et cette fois, le jeune chasseur tiendrait sa place parmi les archers d'Eliande. Tuer ou se faire tuer, mais cesser de vivre avec ce poids qui l'écrasait.

Au-dessus de lui, un moineau prit brusquement son envol, dans un froissement de feuilles. Dans l'instant suivant, Llandon perçut l'odeur des fauves. Sans un bruit, il s'agenouilla, ramena son arc devant lui et tendit l'oreille. Les loups étaient loin, encore. Trois, peut-être quatre, accompagnés des tintements métalliques d'une troupe en marche à leur côté. L'elfe se redressa sous l'abri des fougères, suffisamment pour distinguer le layon serpentant entre les arbres, en contrebas. Rien. Ils étaient encore hors de vue, peut-être à une demi-lieue. Llandon releva les yeux et aperçut Llydas, perché dans un arbre à un jet de pierre de là, qui hocha la tête et poussa par deux fois le jasement de la pie. Il n'y eut qu'un frémissement parmi les feuilles, mais le jeune chasseur sut que son groupe était prêt, la flèche encochée, tous les sens aux aguets, aussi silencieux et immobiles que des arbres ou des pierres. Les loups ne les sentiraient pas. Pour la chasse, les elfes se frottaient le corps d'un onguent de ciboule et d'ivraie qui confondait leur odeur à celle des bois. Quant aux autres, kobolds ou orcs, ils n'avaient pas plus de flair qu'un chien. Il ne restait plus qu'à attendre.

Llandon jeta un coup d'œil en contrebas, à un jet de pierre en arrière. Ils avaient laissé un sac de toile au milieu du layon, renfermant les dépouilles faisandées de deux lièvres. De quoi faire perdre toute prudence aux fauves et les précipiter droit dans leur nasse. L'elfe avait fermé les yeux pour se concentrer sur leur odeur, lointaine encore et diffuse, lorsqu'il eut tout à coup la sensation d'une présence auprès de lui.

Llaw.

Le jeune apprenti de Gwydion était là, accroupi sous les fougères, à deux coudées en arrière, sans qu'il l'ait vu ni entendu s'approcher. Llaw Llew Gyffes, l'enfant sans nom, un être dont chacun se défiait, à Cill Dara, tant ses agissements avaient été étranges lors des événements qui avaient précédé la bataille. Il avait disparu durant quelque temps, et chacun pensait qu'il avait été tué, comme tant d'autres ce jour-là, mais Llaw avait fini par revenir, plus muet et renfermé que jamais, et les gens avaient commencé à réfléchir... Puisqu'il était en vie, cela faisait de lui le dernier à avoir vu Lliane en vie, le dernier aussi, sans doute, à avoir vu Gwydion avant qu'il ne soit blessé par Maheolas, l'enfant-moine. Certains disaient que Llaw l'avait aidé à s'enfuir, certains même pensaient qu'il avait tué la princesse, mais chaque fois qu'on avait cherché à l'interroger, Gwydion en personne intervenait pour exiger qu'on le laisse tranquille. Et voilà que ce vermisseau s'offrait à lui, loin de la protection du vieux druide et apparemment sans arme. À lui justement, l'elfe qui le haïssait sans doute le plus sous la forêt d'Eliande. Lui qui n'aurait pas hésité à l'écorcher vif du tranchant de sa dague pour le faire parler, l'obliger à dire tout ce qu'il savait des derniers instants de Lliane avant la bataille. Hélas, Llaw n'aurait pu choisir un pire moment, alors que les loups et leur escorte d'orcs et de kobolds arrivaient à portée de flèche... Llandon avala sa salive et le dévisagea en serrant la garde de son arc, à le briser. L'autre se tenait immobile, affrontant son regard avec une expression neutre, indéchiffrable, presque d'ennui, exaspérant de calme et d'indifférence.

Alors Llandon poussa un hurlement effrayant et se releva d'un bond, décochant dans le même mouvement sa première flèche, qui après un long vol transperça le cou d'un loup noir, à dix perches de là. C'était trop tôt sans doute, mais le combat était engagé. Dans l'instant, dix autres traits cinglèrent la troupe des monstres. Nombre d'entre eux, tirés trop vite, n'atteignirent pas leur but. Ce fut suffisant, pourtant, pour abattre un loup, enrager les autres et effrayer les orcs et les kobolds, qui s'enfuirent aussitôt. L'un d'entre eux était blessé, que le poison achèverait plus tard, mais les survivants hanteraient encore longtemps les bois d'Eliande, jusqu'à ce qu'on les retrouve. Llandon en prit conscience. D'un coup d'œil, il jugea la situation. Un loup se traînait au sol, le train arrière piqué

de traits, rongé déjà par le venin des flèches. Les deux fauves restant s'étaient jetés en hurlant sur l'arbre où Llydas s'était perché. Son ami criait, agitait les bras et frappait l'écorce de son arc, afin d'attirer sur lui seul la colère des bêtes, tandis que les autres membres du groupe les dardaient de flèches. Courageux et intelligent... C'est lui qui aurait dû les commander. Sans plus attendre, Llandon jaillit du buisson de fougères, l'arc à la main, et fila comme le vent à la poursuite des fuyards.

Le premier qu'il rattrapa n'était même pas digne d'un coup de lame, déjà mort à moitié, le corps secoué de spasmes. Puis il vit les orcs, essoufflés par leurs armures trop lourdes et qui devaient se croire hors de danger. L'elfe mit un genou en terre, renversa son carquois et tira quatre flèches avant que les monstres n'aient le temps de faire demi-tour et de le charger. Le temps qu'ils l'atteignent, il n'en restait que deux. Il frappa le premier d'un revers de son arc, tourna sur lui-même au moment même où la lame noire du second s'abattait sur lui, dégaina sa longue dague d'argent et l'enfonça de toutes ses forces, avec un cri sauvage, sous le bras ouvert de son agresseur. L'orc lui arracha l'arme des mains en s'effondrant et déjà l'autre se relevait, hideux, grimaçant, tenant à la main une masse cloutée. Llandon recula lentement sans le quitter des yeux. Il se pencha pour ramasser l'une des flèches éparpillées au sol et attendit l'assaut. L'orc était une petite créature grisâtre, hirsute, aux bras démesurément allongés. Il resta à distance durant un moment, en ne cessant de pester et de cracher puis, soudainement, il fit demi-tour et s'enfuit de son pas pesant. Llandon eut un hoquet de mépris. Sans hâte, il ramassa son arc, encocha et stoppa net la course du monstre, d'une flèche entre les omoplates. Puis il laissa retomber son bras. Inutile d'essayer de retrouver les kobolds. Les hommes-chiens n'avaient aucune valeur guerrière, mais ils couraient vite, trop vite pour qu'il ait quelque espoir de les rattraper.

Et puis il avait mieux à faire. Llaw... La rage de Llandon s'était assouvie dans le combat, pas sa curiosité. Peu importe la raison pour laquelle l'apprenti-druide était venu le rejoindre, il allait le faire parler, par tous les moyens...

Quand Llandon revint dans le layon, c'est lui qu'il aperçut en premier, entre ses compagnons de chasse, devant les dépouilles des fauves.

— Tu les as eus ? cria Maerhen le manchot dès qu'il l'aperçut.

— Les orcs, oui. Les kobolds ont filé... Qu'est-ce qu'il fait là, lui ?

Llaw Llew Gyffes affronta le regard haineux du jeune elfe et ne bougea pas d'un pouce tandis qu'il marchait sur lui.

— Lui, dit-il calmement, est venu te faire part d'une nouvelle qui t'intéressera, je pense...

— Alors parle !

Morvryn, murmura-t-il avec un sourire dédaigneux. Morvryn est rentré à Cill Dara. Et il n'est pas seul.

Lliane et les siens avaient marché tout le jour et toute la nuit. Le soleil se levait sur une ligne brisée de sommets enneigés qui semblaient les entourer de toute part et donnaient aux elfes la sensation pesante de s'enfoncer dans une nasse sans issue. Les pentes de la Montagne Noire étaient couvertes de buissons épineux et drus couchés par le vent, trop épais pour être traversés, entre lesquels des chemins étroits serpentaient à l'infini. Depuis qu'ils avaient quitté Ghâzar-Run, Lliane avait le sentiment qu'ils n'avaient fait que tourner et retourner sur leurs pas, sans jamais parcourir plus d'une lieue en ligne droite. Et aux premières lueurs du jour, la plaine n'était toujours pas en vue... Roches, neige, buissons rampants. Le royaume des nains était plus vaste, sans doute, qu'elle ne l'avait cru.

Till ouvrait la route, loin devant, presque hors de vue, ne laissant aux autres que le choix de le suivre ou de le perdre, mais à ce rythme insensé, sans le moindre instant de répit, Hamlin le ménestrel ne tiendrait plus longtemps. Quelques semaines plus tôt, il avait été blessé à la hanche par une lame gobeline. Till ne l'ignorait pas, et Lliane lui en voulait de cette insensibilité, plus encore que de l'indifférence hautaine avec laquelle le pisteur daerden avait accueilli sa libération, qu'elle avait pourtant dû négocier âprement auprès du seigneur Vali. Till était resté longtemps dans les Terres Noires, parmi les Omkünz du seigneur Khûk, plus longtemps qu'eux tous. Il était devenu l'un des leurs, entièrement, et malgré la magie de Lliane le venin semblait être resté en lui, noircissant encore une partie de son âme. Peut-être aurait-il mieux valu l'abandonner à son sort et le laisser croupir dans quelque oubliette de la Montagne Noire, avec les autres prisonniers capturés par les nains à Agor Dôl . La princesse d'Eliande n'avait pu s'y résoudre, mais en cet instant elle se maudissait de ce qu'elle considérait comme une faiblesse.

— Je suis épuisée ! dit-elle en faisant face à ses compagnons. Arrêtons-nous un instant...

Le ménestrel, soutenu depuis des lieues par Dulinn la guérisseuse, la remercia d'un sourire muet, et tous trois se laissèrent tomber à terre, aussi lourdement que des sacs. Lliane jeta un coup d'œil en contrebas, au loin du sentier qui s'enfonçait par larges boucles entre les roches et les massifs de genévriers. Till avait disparu, emporté par sa course solitaire. Elle se demanda s'il finirait par s'arrêter pour les attendre ou s'il continuerait ainsi, d'une traite jusqu'aux collines de Calennan où résidaient ses frères les elfes verts.

— J'ai vu des myrtilles et des baies de sureau bien rouges, lança Dulinn derrière elle. Si on reste ici un moment, je pourrai en cueillir assez pour tout le voyage...

— Prends ton temps, répondit Lliane sans se retourner.

Elle resta ainsi un moment, le regard dans le vide, s'abandonnant peu à peu à une fatigue bien plus réelle qu'elle ne l'aurait cru. Les vivres et les armes que leur avaient donnés les nains étaient trop lourds pour eux. Seuls leurs arcs étaient de facture elfique. Elle avait accepté une épée courte, dont le poids lui sciait les reins depuis le départ, et des besaces dont les sangles lui comprimaient la poitrine. Ces semaines d'inaction passées sous la montagne l'avaient engourdie plus qu'elle ne l'aurait cru...

— Tiens, bois un peu d'eau, dit Hamlin en venant s'asseoir à ses côtés, une gourde à la main. Il reviendra, ne t'inquiète pas...

— Sincèrement, je n'y pensais plus... Et je ne crois pas qu'il revienne. C'est peut-être mieux comme ça.

Alors qu'elle portait la gourde à ses lèvres, un cri aigu, bref, résonna au loin. Les deux elfes tendirent aussitôt l'oreille, mais rien. Plus un bruit, juste le souffle du vent dans les genévriers.

— Tu as entendu ? murmura Hamlin.

— Tu crois que c'est Till ?

Pour toute réponse, le ménestrel dégaina son glaive. En son état, songea Lliane, il ne serait pas d'un grand secours s'il fallait se battre. Et encore moins s'il fallait courir.

— Reste là, dit-elle. Prépare ton arc et dis à Dulinn d'en faire autant. Je vais voir...

Sans lui laisser le temps de protester, la princesse fixa à sa taille le ceinturon lesté de sa lourde épée, puis se hâta à travers les buissons d'épineux et les affleurements rocheux. Emportée par son élan, elle dévalait la pente à une allure folle lorsqu'elle aperçut un mouvement confus en contrebas. Elle n'eut que le temps de se jeter à terre, rudement, en s'écorchant les cuisses et les bras aux cailloux de la sente. Tout son corps était meurtri, mais elle n'y prêta pas garde, tant ce qu'elle avait aperçu à

une portée de flèche plus bas l'avait saisie de stupeur et d'effroi. Des êtres au corps gigantesque et efflanqué, sur lesquels elle ne pouvait pas même mettre un nom et qui ne ressemblaient à aucune espèce animale, ni à aucun peuple conscient. Lorsqu'elle eut retrouvé son souffle et ses esprits, elle redressa lentement le buste et jeta un bref coup d'œil par-dessus les buissons. Till était bien là, juché sur un arbre tordu au tronc grisâtre, que deux de ces bêtes inconnues secouaient comme des déments, à le déraciner. On eut dit des ours nus, avec une peau d'un jaune sale et des crinières hirsutes s'étendant jusque sur leur dos. Les créatures ne portaient aucune arme ni aucun vêtement, et s'acharnaient en silence, sans même un grognement, tandis que Till, cramponné aux plus hautes branches, les cinglait du plat de son arc. Lui non plus n'émettait pas un son. Était-ce pour protéger ses compagnons de route, ou parce qu'au contraire son âme était égarée au point de ne plus se considérer comme l'un des leurs ?

Lliane s'abrita de nouveau et prit plusieurs longues inspirations. À y réfléchir, ces bêtes des montagnes ne pouvaient être que des trolls, des créatures plus anciennes encore que le monde, et dont les nains emplissaient leurs légendes. Elle essaya de se souvenir de ce que Gwydion lui avait appris à leur sujet, mais rien ne lui vint à l'esprit que d'horribles histoires d'elfes dévorés vivants. Pour autant qu'elle s'en souvienne, le vieux druide parlait d'eux comme de monstres sauvages que Celui-qui-ne-peut-être-nommé lui-même n'avait jamais réussi à domestiquer, mais aussi comme des êtres de chair et de sang, donc mortels. Elle resserra sa dextre sur la poignée de son arc et chercha une flèche dans son carquois. Quelles que soient les intentions de Till et même s'il avait décidé de poursuivre seul sa route et de les abandonner, il était un elfe, distant et taciturne comme tous les Daerden, mais un compagnon, néanmoins, qu'elle ne pouvait abandonner à un sort aussi affreux. Elle espéra juste qu'Hamlin et la guérisseuse étaient prêts, là-haut, si les choses tournaient mal.

Une dernière inspiration et elle se leva d'un bond, l'arc déjà bandé, et cria à tue-tête une malédiction que même les bêtes fauves comprenaient.

— *Geswican, earm wuth ! Geswican for beorn dain ! Hael Hlystan !*

Des loups gris des forêts s'enfuyaient en gémissant en entendant ce cri. Des ours, des sangliers... Mais pas les deux trolls. Ils se retournèrent vers elle, reculèrent tout au plus de quelques pas, puis se ressaisirent presque aussitôt et commencèrent à se rapprocher, battant l'air de leurs longs bras aux mains griffues. Lliane décocha une première flèche qui se perdit entre eux dans les buissons. Ils étaient lents, heureusement, ou rendus hésitants par son imprécation. Elle saisit une seconde flèche, se releva tout à fait, ajusta longuement le premier et décocha son trait, qui l'atteignit au cou. La bête tomba à genoux avec un gargouillement affreux, ce qui sembla enrager son congénère. Dans l'instant, il se rua en avant, d'une course animale à quatre pattes, progressant par bonds successifs d'une puissance effarante. Lliane n'eut que le temps de jeter son arc et de dégainer son épée. Le troll n'était plus qu'à deux ou trois bonds et elle ne voyait d'autre salut pour lui échapper que de se jeter dans les genévriers, en espérant qu'il ne parviendrait pas à l'y suivre, quand la bête se redressa brusquement, en poussant un rugissement d'agonie. Lorsqu'elle s'abattit, la princesse découvrit la silhouette ténue de Till, en contrebas, qui avait déjà encoché une nouvelle flèche.

Il était trop loin pour que Lliane puisse déchiffrer l'expression de son visage, mais elle eut pourtant la certitude que Till était revenu parmi eux. Lentement, ce dernier abaissa son arc et s'avança vers elle, avec un large détour pour contourner le troll touché au cou, qui agonisait en se traînant à terre. L'autre était mort. Le tir du Daerden avait été plus précis que le sien, ou plus chanceux. Elle se mit en mouvement, elle aussi, et ils se rejoignirent à mi-pente. Il n'y eut pas un mot entre eux, tout juste un regard qui la rassura pleinement.

— Va chercher les autres, lui dit-il. Il vaut mieux ne pas traîner ici...

RETOUR À CILL DARA

Le sénéchal Burcan gravit lourdement l'escalier de pierre en colimaçon menant des cachots à la salle de garde. Il était tard. Les hommes étaient déjà attablés pour dîner et menaient grand tapage, comme à leur habitude sans doute. Il s'arrêta à quelques marches du seuil et s'appuya contre le mur pour les écouter. Une autre troupe avait pris la relève, à la poterne et sur le chemin de ronde. Leur journée était finie et ils n'avaient d'autre souci que de manger et boire, jouer aux tables ou aux dés, peut-être sortir à la taverne, si les sergents leur en laissaient le droit. Une vie simple, toute d'exécution, qu'il leur envia. Burcan aurait voulu s'asseoir avec eux, boire un pichet de vin ou de bière, grappiller un peu de jambon ou de fromage. Mais sa cotte d'armes était tachée de sang, comme ses mains, et la sueur le rendait poisseux. Plus tard, peut-être, après qu'il se fut changé et qu'il eut pris le temps de réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

La catin que le fils du seigneur de Gaunes avait escortée jusqu'à lui l'attendait dans une chambre gardée. Pour l'heure, elle et ce hobereau arrogant, fils d'un trafiquant qui ne valait pas la corde pour le pendre, devaient s'employer à passer le temps agréablement, en rêvant sans doute au moment où le roi en personne les remercierait pour leur dévouement... Ce n'était qu'une voleuse et lui un imbécile mais cette fille, Ethaine, n'avait pas menti. Ce qu'il avait dû faire pour s'en assurer l'avait écœuré presque autant que la nature de ce qu'elle avait révélé. Contre une promesse à Dieu de lui laisser la vie sauve et la liberté, elle avait accusé le baron Gorlois de Tintagel d'avoir organisé l'attaque de la troupe qui escortait le seigneur Morvryn vers Ha-Bag, à la recherche de sa fille disparue. Le même Gorlois, avait-elle ajouté, avait occis de ses mains un chevalier blessé, dans la cité des gnomes, pour une raison qu'elle affirmait ignorer. Elle se souvenait cependant du nom des gardes qui accompagnaient le baron, ce jour-là. Bruyant et Guibert... Guibert était mort, mais l'autre était revenu de Ha-Bag avec Gorlois. Pour son malheur, Bruyant avait repris son service dans l'armée de Loth, au lieu de suivre le baron à Tintagel. Les sergents d'armes n'avaient eu aucun mal à le retrouver. Il avait été plus long, trois heures pleines, de le briser pour qu'il avoue enfin. Aux tenailles, aux brodequins. Une boucherie... L'homme avait tenu bon, par un étrange entêtement, là où nombre de condamnés avouaient à la seule vue des instruments et à l'énoncé de ce qui les attendait. De simples parchemins avaient finalement eu raison de sa résistance. Des parchemins de peau de chevreau, humidifiés puis enroulés autour de ses jambes, et rapprochés d'une flamme. En séchant, la peau se plissait et se rétractait, causant des douleurs si atroces que nul ne pouvait y résister.

Après que le tabellion eut consigné les dires du malheureux, Burcan avait eu l'humanité de faire appeler le chapelain, avant de laisser les bourreaux l'achever.

Justement, l'homme de Dieu remontait des geôles, soufflant comme une forge à chaque marche.

— Frère Bedwin ! C'est déjà terminé ?

— Dieu était pressé de le rappeler à lui, répondit le chapelain en reprenant sa respiration. Il était presque mort, je ne sais même pas s'il m'a entendu...

— Dieu ou diable...

— *Solus Caelum ipse judicare potest...*

Bedwin ébaucha un sourire, puis reprit sa progression, mais le sénéchal le retint par la manche de sa coule.

— Mon père, ce que vous avez entendu là en bas relève du secret de la confession. Pas un mot à qui que ce soit.

Bedwin ne répondit pas. Il se contenta de baisser les yeux vers la main qui l'avait saisi, puis de les relever vers son interlocuteur. Celui-ci le lâcha aussitôt, et le chapelain grimpa les dernières marches sans se retourner.

Resté seul, Burcan s'assit et poussa un long soupir. Bedwin était un cuistre, infatué de sa propre personne et plus cupide qu'une maquerelle gnome, mais il n'était pas sot. Il est certains secrets qui brûlent la bouche de ceux qui les répètent. Ebruiter celui-là pourrait lui coûter sa place au château, et il le savait bien. C'était cela, avant tout, qui importait : que rien ne transpire de ce qui avait été dit en bas. Pour l'heure, Ethaine et le jeune de Gaunes étaient consignés dans leur chambre. Quant au tabellion et aux bourreaux, ceux-là savaient ce qu'ils risquaient à parler.

Il fallait prévenir le roi, bien sûr, peut-être même sans attendre qu'il revienne de la chasse. Écrire son rapport, le sceller et lui envoyer un chevaucheur... Demain, à la première heure. Ce soir, le cœur lui manquait. Ker ne mettrait pas longtemps à comprendre ce que les agissements de ce Gorlois de malheur impliquaient. Lui et le prince Pellehun étaient liés étroitement, depuis l'affaire de Bassecombe. Les deux seuls survivants d'une tuerie dont on ne savait à vrai dire rien, hormis ce qu'eux-mêmes avaient raconté. Et voilà que Gorlois traversait le royaume pour occire un chevalier blessé, réfugié à Ha-Bag. Comment ne pas en déduire qu'il avait achevé un témoin gênant ? Ce même Gorlois, enfin, organisait une embuscade pour tuer le seigneur Morvryn, au risque d'anéantir tout espoir d'alliance avec les elfes... Mais dans quel but ?

Burcan se releva lourdement et se remit en marche. Une réponse lui venait naturellement à l'esprit, comme elle viendrait à tous ceux qui avaient entendu le prince Pellehun pérorer sur la gloire qu'il y aurait à vaincre seul les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé. Vraiment, chaque mot de ce qu'il écrirait ce soir devrait être mûrement réfléchi. L'avenir du royaume – ou en tout cas celui du prince héritier – en dépendait.

— Tu sais que tu ne peux rester...

Ce furent les premiers mots prononcés depuis un long moment. Un moment d'elfe, si prolongé qu'aucun humain n'aurait pu le supporter. Des heures de silence dans l'obscurité la plus complète, au fond de la hutte souterraine du druide Gwydion, seulement troublées par la respiration tranquille d'une femme endormie. Une femme, à Cill Dara, le cœur sacré de la forêt d'Eliande ! Une femme humaine, venue à cheval, menée par celui qui avait autrefois été le roi de cette forêt, et que beaucoup avaient cru mort.

Tout aussi nombreux, sans doute, étaient ceux qui auraient à présent préféré qu'il le fût. Le décès de la reine Arianwen ne remontait qu'à quelques mois, et Morvryn revenait sous la forêt avec une étrangère, si pâle qu'en la voyant les elfes l'avaient prise pour un spectre accompagnant le fantôme du roi. Passé leur frayeur première, les elfes de Cill Dara avaient été indignés. Vraiment, le roi et celle qu'ils nommaient déjà Gwenwyffar – le « blanc fantôme » – ne pouvaient rester.

— Je sais, dit Morvryn d'une voix à peine perceptible. Mais je voulais te revoir.

— Moi ?

— Toi, oui, le seul qui pourrait me comprendre... Et puis je voulais qu'ils sachent que je suis en vie et que je ne reviendrai pas. Qu'ils sachent aussi qu'il n'y a pas eu de trahison. Ce n'est pas le roi Ker qui a voulu ma mort, mais une bande de brigands. Rien d'autre qu'une mauvaise rencontre...

— Vraiment, tu crois ça ?

Morvryn ne répondit pas, mais le regard malicieux du vieux druide le troubla. Il étendit les jambes et se cala plus confortablement contre la claie d'osier qui recouvrait les murs de la hutte, en songeant à ce que Gwydion venait de dire. Des hommes iraient-ils jusqu'à enrôler des elfes et tuer leurs propres gardes, tuer même ce baron, Gorlois, qui lui servait d'escorte et de guide, pour empêcher qu'une alliance soit conclue ?

— De toute façon, la décision avait déjà été prise, continua l'aîné de la forêt. Ton retour n'aura fait que conforter le choix du conseil. Déjà, chaque clan rassemble ses archers. À la prochaine lune, l'armée sera rassemblée et prête à rejoindre celle des hommes. Peut-être pourrais-tu la mener au combat ?

Mener les archers d'Eliande jusqu'aux Terres Noires et mourir là-bas... Morvryn en avait rêvé presque chaque nuit depuis que son épouse, la reine Arianwen, avait péri contre ces monstres. Chaque nuit depuis que sa fille, la princesse Lliane, avait disparu lors de cette même journée. Mais un soupir de la femme endormie interrompit presque aussitôt le cours de ses pensées.

— Et elle ? murmura-t-il. Pourra-t-elle rester ici, sous la protection du clan ?

— Sous la mienne, en tout cas... Comment se nomme-t-elle ?

— Aldan... Elle possède un domaine, à quelques jours de marche de la forêt. Le seigneur du lieu était son père et il n'avait d'autre héritier.

— Elle est enceinte, n'est-ce pas ? l'interrompt Gwydion. Comment un tel prodige est-il possible ?

Sans attendre une réponse que le roi était bien incapable de formuler, Gwydion se pencha au-dessus de la femme endormie, écarta une mèche qui cachait son visage, puis passa lentement sa main sur son ventre arrondi.

— Un garçon, murmura-t-il. Mi-elfe, mi-homme... S'il survit, ce sera sans nul doute quelqu'un d'exceptionnel...

— Il faudra que tu veilles sur lui, Gwydion.

— Oh, certainement !

Le vieux partit d'un rire silencieux, qui agita longuement de soubresauts ses vieilles épaules, comme s'il n'avait jamais rien entendu de plus drôle.

— Bien sûr que je veillerai sur lui, dit-il quand son hilarité se dissipa. Comment pourrais-je me désintéresser d'un être aussi étrange ?

— Tu en parles comme d'un monstre.

— Pardonne-moi. Mais tu ne réalises pas à quel point cette naissance – si toutefois Aldan parvient à mener sa grossesse à son terme – ira à l'encontre de tout ce qui a été dit, depuis l'aube des temps. Les quatre tribus de la déesse ne peuvent se mélanger, du moins pas de cette façon...

— De quelle façon, alors ?

— Par les talismans, mon fils... Le chaudron de connaissance que nous avons reçu du Dagda. La Pierre de Fal, le Fal Lia, donnée aux hommes. La lance de Lug vénérée par les monstres des Terres Noires, et l'épée de Nudd, Caledfwch, cachée quelque part dans les royaumes nains sous la Montagne... Celui qui les réunira mettra fin du même coup aux quatre tribus, pour ne plus en former

qu'une seule... C'est une vieille prophétie. À moins qu'il ne s'agisse d'une malédiction... Personne n'a vraiment envie que son peuple disparaisse, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas, répondit Morvryn. Essaies-tu de me dire que cet enfant causera la fin des elfes ?

— Non... Mais il est un signe. Un temps s'achève, mon fils. Un temps s'achève...

Les premiers rayons du soleil faisaient étinceler l'épée de l'archange Gabriel, sur le vitrail surplombant l'autel. C'était un spectacle frappant. Par hasard, ou par le talent du maître verrier qui avait conçu ce motif, l'épée seule s'illuminait en cette heure du jour, et sa lueur divine s'étirait sur les dalles de la chapelle, chassant les ombres de la nuit.

Frère Bedwin était seul, assis sur la haute stalle sculptée qui lui était réservée, le corps lourd et douloureux, l'esprit vide, regardant cette flamme de lumière s'allonger devant lui. Il n'avait pas dormi et ses paupières brûlaient du manque de sommeil. Il avait faim, il se sentait sale dans ses habits couverts de la poussière de la route, mais rien n'aurait pu lui faire quitter l'abri de l'oratoire. Le château, au-delà des murs, était plongé dans un silence de tombe, et au moindre bruit de pas, au moindre murmure dans les couloirs, le chapelain sursautait, craignant à chaque fois de voir surgir des assassins armés de dagues et de cordes.

Ce serait ce matin, avant [sexe](#) ^[14], ainsi que monseigneur Dubricius l'avait ordonné. Peut-être même était-ce déjà fait, à la faveur des ténèbres. Il ne voulait pas en savoir davantage, pas même se trouver sur les lieux, entre sa chambre et les appartements royaux. Si quiconque s'avisait de s'en enquérir, il avait passé la nuit en prières dans la chapelle... Son maigre courage s'était épuisé à chevaucher de nuit à travers la campagne, depuis la ville jusqu'à l'abbaye, avec à peine deux hommes d'escorte, puis à oser déranger l'évêque pour l'informer de ce qui avait été dit dans la salle de justice du château. Le reste semblait presque irréel, pareil à un cauchemar plein de tumulte et d'incohérence. Les mots que Dubricius avait prononcés, les ordres qu'il avait donnés, ces sbires rassemblés dans la cour de l'abbaye comme une meute de chiens partant à la curée, tout cela perdait de son sens, au fil des heures, comme s'il n'avait fait qu'en rêver. Au cours de la nuit, les décisions s'étaient enchaînées aussi vite que si l'évêque avait prévu cet instant de longue date et que s'il n'avait attendu qu'une telle occasion pour agir. Bedwin en restait profondément perturbé, lui pour qui toute action devait être mûrement réfléchie, soupesée. Il ne pouvait croire – et formuler cette seule pensée avait des relents de péché mortel – que leurs nombreuses conversations sur l'avenir du royaume après la mort du roi Ker n'étaient pas seulement théoriques et que Dubricius avait réellement décidé de se faire l'instrument de la volonté divine. Et Bedwin n'aurait certes jamais cru que celui qui se faisait souvent nommer *miles christi* adopterait aussi aisément des manières de soldat.

Un bruit de galopade, à la poterne, puis sur le pont-levis du château le fit de nouveau sursauter. Il eut un mouvement pour se lever et aller voir, mais c'était inutile. Si tout se passait comme monseigneur Dubricius l'avait prévu, ce devait être le prince Pellehun qui partait rejoindre son père à la chasse.

À quelques pas des murs de la chapelle, le seigneur Burcan, sénéchal et maire du palais, avait lui aussi entendu la cavalcade, quitté son écritoire pour écarter le rideau de cuir lesté qui protégeait l'étroite fenêtre de sa chambre et jeter un coup d'œil au-dehors, vers la cour d'honneur du château. Trop tard. Il ne restait que des palefreniers ramassant le crottin et des gardes relevant le pont-levis. Alors qu'il s'étirait, usé par une longue nuit de veille, on frappa à sa porte. Une servante entra, portant

un plateau chargé d'une cruche d'eau fraîche, de pain et de jambon.

— Vous aviez demandé qu'on vous éveille avant prime ^[15], Votre Grâce...

— C'est bien. Posez ça là.

Une heure plus tard, lorsque le valet de chambre frappa à son tour, pour vêtir le sénéchal, il le trouva étendu sur le sol, sans vie. Dans les heures perturbées qui suivirent, personne ne remarqua que le plateau avait disparu, ainsi que tout ce que Burcan avait écrit durant la nuit.

Le soleil était haut, le ciel sans nuage, mais sous la voûte des arbres, plus dense à Cill Dara que dans toute la forêt d'Eliande, seuls quelques rayons parvenaient à toucher le sol. Ici, les fougères étaient aussi hautes qu'un elfe et l'herbe grasse, épaisse sous le pied comme un tapis de mousse. Dînris et Llandon marchaient en silence, le torse barré par la corde de leur arc, la dague au côté. C'était un chemin qu'ils avaient souvent emprunté, l'un comme l'autre, jusqu'à un éperon rocheux dominant les bois, que les elfes nommaient *Brethiliaur*, le vieux hêtre, en l'honneur du vieil arbre gris et craquelé qui s'accrochait là-haut. Depuis ce promontoire, on pouvait voir jusqu'à l'horizon, un spectacle enivrant, presque vertigineux pour le peuple des arbres si peu habitué aux espaces dégagés. Où que porte le regard, vers le couchant, le midi et le septentrion, ceux qui grimpaient jusque-là n'apercevaient rien d'autre que le moutonnement des frondaisons, une mer verte que le moindre souffle de vent faisait miroiter. Telle était autrefois la forêt des elfes, qui recouvrait toutes choses de son manteau, hormis la cime des montagnes et les étendues d'eau. Mais lorsque les yeux se tournaient vers le levant, on pouvait maintenant distinguer une ligne plus claire, celle de la plaine des hommes qui rongait peu à peu le monde.

Une triste vue, que la plupart des elfes évitaient. C'était là, pourtant, que le seigneur Morvryn avait conduit Aldan. Peut-être pour lui montrer l'immensité de la forêt elfique, peut-être aussi pour lui en faire voir les limites. Ils se tenaient tous deux immobiles, en pleine lumière, comme s'ils n'avaient pas entendu arriver leurs compagnons, ce qui était probable en ce qui concerne la femme, mais parfaitement impensable de la part du roi d'Eliande. Dînris le forgeron respecta cette volonté d'isolement et s'arrêta à la lisière des arbres, à un jet de pierre du vieux hêtre, mais Llandon s'avança encore, jusqu'à ce qu'Aldan elle-même entende son pas et qu'elle se retourne, d'un air alarmé.

— Je te salue, Llandon ! lança Morvryn en lui faisant face. Je craignais de ne pas te revoir avant de...

— Avant quoi ? Avant de partir, c'est ça ?

Le jeune chasseur avait laissé transparaître davantage d'acrimonie qu'il ne l'aurait souhaité, et le sourire de Morvryn s'en rembrunit. Puis il aperçut Dînris, qui lui adressa un signe amical.

— Ma dame, dit-il en se retournant vers sa compagne, voici deux parmi les êtres qui comptent le plus pour moi, sous la forêt. Dînris est mon ami depuis toujours...

— Je vous salue, maître Dînris, dit Aldan en inclinant la tête, tandis que le forgeron s'approchait enfin.

— J'ai appris que vous avez sauvé le roi, et pour cela votre nom restera inscrit dans nos mémoires, répondit ce dernier.

Le forgeron s'efforçait de ne pas trop la dévisager et d'agir naturellement, mais la présence d'une femme en cet endroit était tellement singulière qu'il ne pouvait masquer son trouble. Aldan était belle, sans nul doute, pas aussi pâle qu'un fantôme comme le murmurait déjà la rumeur, mais d'une blancheur de peau inhabituelle chez les hommes, avec des yeux aussi bleus que le ciel et de longs

cheveux sombres qu'elle portait en tresses. Elle était vêtue d'une cotte de peau qui ne masquait pas tout à fait son ventre arrondi, et portait des chausses et des bottes, à la manière d'un forestier. Dînris comprit que son ami puisse l'aimer.

— Et voici Llandon, reprit Morvryn. Il était avec moi lorsque je suis allé à Loth, voir le roi.

— Morvryn m'a souvent parlé de vous, dit Aldan en le saluant. Je suis heureuse de vous connaître.

Le jeune elfe hocha la tête pour toute réponse, le regard fuyant. Il aurait voulu qu'elle s'en aille, au moins le temps qu'ils puissent se parler, évoquer tout ce qui s'était passé depuis que le roi l'avait renvoyé à Cill Dara, en le chargeant d'un message pour le conseil. Morvryn avait souvent parlé de lui ? La belle affaire. Et qu'avait-il dit à cette étrangère ? Comme le silence se prolongeait, installant une gêne entre eux, le roi reprit la parole.

— C'est un compagnon de ma fille, commença-t-il.

— Comment oses-tu lui parler de ta fille ! jappa le jeune elfe.

Le sourire de Morvryn s'effaça tout à fait et Dînris lui-même se voila la face en signe de honte. Une fois encore, Llandon regretta aussitôt ses paroles, mais un démon semblait tordre sa gorge et n'en exprimer qu'une aigreur brutale. Ce n'était pas ainsi qu'il aurait imaginé leurs retrouvailles. Son cœur s'était gonflé de joie en apprenant le retour du roi, alors qu'il avait si longtemps cru, comme tout le monde, que Morvryn avait été tué. Les propos fielleux de Llaw n'avaient fait que l'effleurer, tout comme les racontars qui se répandaient à travers toute la forêt. Mais à voir cette femme au bras de celui qu'il considérait comme son ami, son père et son modèle, Llandon se sentait trahi, humilié. Le démon qui s'était emparé de lui broyait son cœur et troublait ses yeux. C'était comme si Arianwen était morte une seconde fois, comme si Lliane n'avait jamais existé.

— Je ne suis pas ton ennemie, murmura Aldan d'une voix douce, en s'avançant vers lui.

— Que m'importe ce que tu es ! Tu n'as rien à faire ici, et lui non plus, désormais !

Llandon fit un pas vers la femme, mais Dînris le ceintura aussitôt de ses deux bras, le rejeta en arrière et fit écran de son corps.

— Laisse-le, dit Morvryn. D'ailleurs il a raison... Nous allons partir, aujourd'hui même.

— Non, reste, répliqua Dînris. Restez tous les deux. Ne partez pas en colère. Pardonnez-lui, dame Aldan.

Alors qu'ils se tournaient vers lui, Llandon les toisa tous les trois avec un égal mépris, puis fit brusquement demi-tour et dévala la pente à toutes jambes. Il aurait voulu courir ainsi tout le jour, épuiser sa colère et sa rancœur, mais quand il déboucha sur la clairière du conseil, dominée par le grand chêne sous lequel se réunissaient les habitants de la cité des bois, il y découvrit un attroupement et une agitation peu commune. Des cris joyeux fusaient de partout. Les gens couraient en tous sens, s'interpellaient, jaillissaient de leurs huttes de branchages par familles entières. Le jeune chasseur virevolta sur lui-même durant un bon moment sans parvenir à comprendre ce qui se passait, jusqu'à ce qu'il aperçoive Maerhen le manchot, qui accourait vers lui.

— Tu n'es pas encore parti ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Lliane, mon ami ! Lliane est de retour !

En l'espace d'une heure, la forêt était devenue aussi bruyante qu'une ville humaine. Les elfes par milliers ne cessaient d'affluer depuis tous les clans d'Eliande, s'agglutinant sur le passage de la petite troupe. Les cris, cependant, cessaient dès que les Bonnes Gens apercevaient la princesse héritière

d'Eliande. Ceux qui étaient assez près venaient lui effleurer le bras ou la joue, selon la mode elfique, puis tous se rangeaient derrière elle, en une procession radieuse et lente, d'une telle multitude que la forêt n'en avait encore jamais vu et n'en vit plus jamais. Des In Deren venus de la chênaie, des elfes d'Ethuil, la source des sources, des Lasbelin aux cheveux roux menés par dame Silivren, des gardiens du Vieux Bois, Brûnerin aux cheveux blancs, des elfes de Carantaur, la Forêt Rouge, des Anorlang, tous avaient traversé la terre d'Eliande en des courses éperdues pour contempler de leurs yeux le retour de Lliane. La fille d'Arianwen, que tous croyaient morte depuis des mois, revenait à Cill Dara, par quelque prodige dont seuls les druides pourraient peut-être un jour expliquer la nature.

Ce fut à ce moment-là, durant ces heures d'allégresse, que Lliane devint reine.

Elle se tenait droite, la main serrée sur son arc, les yeux brillants, souriant à chaque visage connu parmi cette foule immense et luttant contre une émotion inconnue qui lui enserrait tout à la fois le cœur et la gorge. À son approche, le peuple de la forêt faisait silence et s'ouvrait comme une marée descendante, sans qu'aucun d'eux n'interrompe sa lente progression. Un pas en arrière, Till le Daerden, Hamlin et Dulinn la suivaient de près, gagnés eux aussi par cette sensation étrange, si rare parmi le peuple des arbres. Des larmes coulaient sur les joues du ménestrel sans qu'il s'en rende compte, la guérisseuse avançait la tête basse, sans oser lever les yeux, agrippée à la main de son compagnon, et Till lui-même ne parvenait à réfréner le tremblement de ses doigts. Il en fut ainsi durant des lieues, durant des heures. Alors qu'ils s'approchaient de Cill Dara, des mains amies leur ôtèrent doucement leurs arcs de guerre, leurs épées naines, leurs cuirasses orques. On noua à leur cou des capes de moire, on les coiffa de couronnes d'herbe et de fleurs tressées, si bien qu'ils ne portaient plus aucun vestige des jours tristes lorsqu'ils pénétrèrent enfin à Cill Dara, dans l'ermitage des chênes, au cœur d'Eliande.

Gwydion, l'aîné de la forêt, fut le premier que Lliane aperçut aux abords de la clairière. Comme les autres, il lui effleura tendrement la joue, puis, sans un mot, il lui saisit le bras et resta à ses côtés, pour la rassurer de sa seule présence. Quelques pas encore et ce fut Llandon, hors d'haleine, qui se fraya un chemin jusqu'à elle et s'agenouilla, les yeux écarquillés, comme s'il avait vu la Déesse en personne. Pour lui, Lliane s'arrêta et tendit la main pour le relever, afin qu'il la serre dans ses bras. Llandon eut cependant un geste qu'elle seule, sans doute, parmi toute cette presse, ne comprit pas. Cette main tendue, son compagnon ne la saisit pas, mais il la posa sur son front baissé, en un geste spontané d'allégeance. Aux yeux mêmes de ses amis de toujours, elle n'était plus la jeune elfe qui courait avec les clans de chasse, l'enfant insouciant et gaie des jours heureux. Sans qu'un mot soit prononcé, ce retour inespéré faisait d'elle la souveraine des Hauts-Elfes et des peuples sous la forêt d'Eliande. La régente, dame Maerhannas, s'était d'ailleurs inclinée elle aussi, le visage nimbé d'un tel bonheur qu'il n'était certes pas nécessaire d'en dire davantage.

Une seule personne était restée à l'écart de cette liesse, et Lliane la chercha en vain, jusqu'à ce que Gwydion, dans les heures calmes de la nuit, trouve les mots pour lui expliquer son absence. Après la fuite de Llandon, Morvryn était resté en haut du promontoire, auprès de dame Aldan, du vieux druide et de Dînris. Quelques instants plus tard, la rumeur de la forêt était parvenue jusqu'à eux, portée par le vent et le bruissement des feuillages. Lliane était de retour. Les trois elfes l'avaient ressentie au même instant, et leurs visages s'étaient éclairés de la même joie. Puis le roi s'était tourné vers Aldan, qui ne comprenait guère cette soudaine allégresse, et son sourire s'était lentement fané.

— Allez-y, avait-il murmuré à ses compagnons. Elle vous attend.

— Nous ? s'était écrié Dînris. Ne sois pas stupide. Il n'y a nulle autre personne sous la forêt

qu'elle voudra voir plus que toi !

— Oh, je l'espère, mon ami...

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est à cause de ce que Llandon a dit ?

Durant un moment, Morvryn avait semblé réfléchir à ce que le forgeron venait de suggérer. Il n'en était rien. Son cœur était gonflé d'émotions contradictoires, son esprit empli d'un bonheur débordant qui annihilait toute pensée, si ce n'est une certitude butée. Il avait croisé le regard de l'aîné de la forêt, et celui-ci s'était contenté de hocher la tête, avec une expression d'une infinie tristesse.

— Gwydion sait que j'ai raison, avait-il repris, en s'efforçant de faire bonne figure. Lliane doit devenir reine, à présent. Et moi, je dois...

Morvryn avait inspiré profondément. Sa gorge s'était serrée, chaque mot était une souffrance.

— Je dois me retirer pour la laisser régner.

LA MORT DU ROI

Le camp des chasseurs avait des allures de fortin, entièrement cerné d'un talus levé à la pelle et dans lequel les forestiers avaient planté un épais plessis de ronces et de branchages arrachés alentour. Il n'y manquait pas même des archers, montant la garde sur les quatre côtés de ce modeste rempart, ni une tourelle de guet, haute de deux toises. Au centre se dressait le tref du roi, vaste tente conique qui portait en son chef sa bannière d'azur et d'argent, et surplombait de sa masse un village de toile édifié par cercles successifs, du plus luxueux au plus fruste, selon le rang de ses occupants. Les chevaux étaient relégués au dehors, dans des enclos tendus de corde, eux-mêmes gardés par la meute des chiens, mâtins, dogues vautres ou chiens-bauds ^[16], et par toute une piétaille de veneurs, tous vêtus des mêmes houseaux de cuir épais, portant le cor autour du cou et le couteau à la ceinture, armés de l'estortoir ^[17] qui était l'insigne de leur condition, parlant fort, riant haut, buvant et mangeant comme des morts de faim. Aucun d'eux ne se leva à l'approche de Pellehun et de son escorte, pas même ceux qui s'étaient couchés de tout leur long pour profiter du soleil, avant que la courre reprenne. Le prince n'y prit garde, connaissant l'humeur bravache des compagnies de chasse, et poussa sa monture jusqu'au centre du campement.

Trois feux y brûlaient en permanence, fleurant bon la viande rôtie, environnés d'une noria de queux, d'échansons et de serviteurs s'affairant entre les tables où siégeaient la suite du roi, ses maîtres veneurs et ses fauconniers. Le roi lui-même, pour autant que Pellehun puisse voir, devait s'être retiré sous son tref, après la galopade de la matinée. À en juger par les dépouilles alignées près des cuisines, celle-ci avait été consacrée aux cinq bêtes fauves, cerfs, biches, daims, chevreuils et lièvres. Sans nul doute, l'après-midi serait réservé à la fauconnerie, moins fatigante et permettant aux dames d'accompagner l'équipage. Et comme son père était un homme d'habitudes, le dernier jour serait probablement consacré aux cinq bêtes noires, sanglier, laie, loup, renard et loutre, une chasse plus dangereuse, à l'arc et à l'épieu, avant le retour à Loth. Pellehun mit pied à terre, abandonna sa monture aux soins d'un écuyer, salua distraitement les quelques barons et gentes dames de connaissance qui s'étaient inclinés à son approche, puis jeta un coup d'œil en arrière, vers les cavaliers qui l'avaient accompagné. Un seul lui retourna son regard. Gorlois, baron de Tintagel. Le seul, sans doute en qui il pouvait avoir pleinement confiance. Non que l'homme fût d'une droiture sans reproche, certes pas, mais parce leurs destins étaient liés, désormais, dans le succès ou dans la mort. Longuement, les deux hommes se dévisagèrent en silence, le cœur battant l'un comme l'autre du même feu, humant chaque instant de cette matinée paisible avec la même avidité. L'espace d'un instant, Pellehun tourna les yeux vers son cheval qu'on emmenait, et Gorlois eut l'impression qu'il allait flancher, sauter en selle et s'enfuir, mais le prince se reprit aussitôt et, d'un signe de tête, lui fit signe d'entraîner leurs compagnons de route vers l'enclos tenant lieu d'écurie. Drôles de compagnons, en vérité. Quatre hommes, qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre, bâtis comme des ours et à peu près aussi causants, choisis par monseigneur Dubricius en personne. Aucun d'eux ne portait la tonsure ni l'habit, mais Pellehun était persuadé qu'il s'agissait de frères convertis, assez aveuglés par leur foi

pour obéir à n'importe quel ordre de l'évêque, aussi terrible soit-il. Ceux-là, il faudrait veiller à les faire taire, définitivement, une fois que tout serait fini.

Le prince s'arracha à ses pensées, ôta ses gants et balaya de nouveau le campement du regard. La chevauchée en plein soleil l'avait assoiffé. Après tout, rien ne pressait. Il avait bien le temps de s'asseoir à l'une des tabléés, vider une cruche et manger un peu avant d'affronter son père. Mais au moment où il affichait un sourire engageant et s'avavançait vers l'assemblée, une voix familière l'arrêta sur place.

— Eh bien, mon fils, tu t'es finalement décidé à nous rejoindre ?

— Il fait trop beau pour rester entre quatre murs, avec des scribes et des tabellions, rétorqua-t-il en se retournant vers le roi. Les affaires du royaume peuvent attendre un jour ou deux, non ?

— C'est à cela que servent les officiers du palais, confirma Ker avec un sourire amusé. Je suis heureux que tu sois là... Mais il fallait venir plus tôt, ce matin, on a forcé un cerf !

— J'ai vu, oui.

— Viens, allons boire et deviser avec les dames. Cet après-midi, on se repose. Un peu de volerie, pour s'amuser avec les faucons... Tu as apporté le tien ?

Le prince ébaucha une excuse, mais Ker le coupa aussitôt, désignant d'un geste la longue perche où étaient disposés les rapaces, aveuglés par leur capuchon.

— Ce n'est pas grave, il y a là tout ce que tu voudras : pèlerins, sacres, autours, hobereaux. Vois ça avec le fauconnier.

Pellehun s'inclina et resta un pas en arrière, tandis que son père rejoignait les quelques courtisans auxquels il avait fait l'honneur d'une chasse. Puis il s'assit à ses côtés, but et mangea, avec suffisamment de réserve et de présence pour tenir son rang. Durant une heure, le temps fut comme suspendu. Pellehun répondait lorsqu'on lui parlait, il riait aux plaisanteries, paraissait s'intéresser aux bavardages d'un maître fauconnier exposant aux dames les règles de l'espreveterie, puis débattant passionnément des avantages des oiseaux de bas vol, autours ou éperviers, injustement dédaignés selon lui, et resta tout ce temps assis au côté de son père, comme si rien n'allait arriver.

Enfin, tous se levèrent de table, tandis que les écuyers et les sergents d'armes rameutaient la troupe des rabatteurs et faisaient amener les montures. Comme les autres, Pellehun enfila un gant de cuir épais couvrant tout l'avant-bras, puis saisit les rets du faucon qu'un oiseleur lui tendait et lui ôta son capuchon. Le rapace se mit aussitôt à battre furieusement des ailes, mais le prince savait comment le calmer, à la différence de quelques-uns, dont la maladresse ferait plus tard des gorges chaudes, dans les couloirs du palais.

Lentement, la compagnie se mit en route, tandis que les rabatteurs s'élançaient à toutes jambes. La plupart portaient des petits tambours de cuir, dont ils se mettraient à battre au signal du fauconnier. Au loin, deux cavaliers éloignés d'au moins cent toises l'un de l'autre avaient pris position dans les chaumes, une corde fixée à leur selle. En s'élançant au petit trot, au signal, la corde tendue à ras de terre ferait s'envoler cailles et perdrix. Pellehun avait poussé sa monture en arrière de celle du roi, mais Ker lui fit signe de venir à sa hauteur. En d'autres temps, le prince en aurait été flatté. Aujourd'hui, cette marque d'affection ne faisait que le morfondre davantage. Ils étaient une quinzaine, chevauchant au pas à travers champs, portant leurs faucons à bout de bras. Un noble spectacle, que Ker savourait visiblement.

— Vois comme elles sont belles ! dit-il en se penchant vers Pellehun, mais d'une voix assez forte pour que tous l'entendent. Qu'y a-t-il de plus beau qu'une belle dame ainsi cambrée, la taille haute, le

buste saillant, sous ce beau soleil ?

Quelques rires et minauderies saluèrent la saillie du roi, qui retint sa monture, se tourna vers ses courtisans et leva la main.

— *Car les roynes, les princesses,
Les ducesses et les contesses,
Et aussi toutes femmes,
Qui sont damoiselles et dames,
Purent du gré de leur seigneur,
L'esprevier porter par honneur*

Et en avoir le bon déduit. [\[18\]](#)

Cette fois, les courtisans se répandirent en compliments. Pellehun lui-même sourit, s'inclina vers son père et, tout comme l'avait fait ce dernier, se tourna vers la compagnie.

— *Déduit là se divertissait
Et avait avec lui de si beaux compagnons
Que je ne sus pas, quand je les vis,
D'où pouvaient être venus des gens aussi beaux,
Car ils me semblaient tous véritablement*

Être des anges ailés. [\[19\]](#)

— Bien, mon fils ! s'écria Ker. Je ne te savais pas versé dans la poésie... Voyons maintenant ce que tu vaux à la volerie. Le premier oiseau sera pour toi !

Le prince rit et salua l'équipage d'un large geste, puis il aperçut, en arrière du groupe, Gorlois entouré de ses hommes, et son sourire se crispa. Durant un court moment, il était parvenu à oublier ce qui l'avait conduit jusque dans ces prés, sur ce cheval, au côté d'un père qui devrait mourir ce jour même, pour que lui vive. Le brusque retour à la réalité lui empourpra le visage. Il faisait chaud. L'oiseau à son bras pesait et ne cessait de s'agiter. Heureusement, sur un geste du maître fauconnier les cavaliers se mirent en marche, à l'autre bout du champ, et les rabatteurs commencèrent à battre leur tambour. Dans l'instant, un couple de perdrix s'envola des chaumes.

— Puis-je lancer, père ?

— Il y en a deux ! Voyons ce que vaut ton gerfaut contre mon pèlerin !

D'un même geste, le prince et le roi libérèrent leurs rapaces, qui s'élancèrent aussitôt à tire d'aile, sous les cris de l'équipage. Cela ne dura guère. Le faucon pèlerin de Ker, plus rapide et mieux entraîné, sembla passer au-dessus de la perdrix sans l'avoir touchée, mais celle-ci commença à tourbillonner, puis s'abattit soudainement. Le roi éclata de rire et tendit le poing en appelant son oiseau. Personne n'eut un souvenir précis de ce qu'il advint ensuite. Le pèlerin n'avait pas obéi, cela était certain, et s'était retourné tout à la fois sur la seconde perdrix et sur le gerfaut lancé par le prince Pellehun. Sans plus attendre, le roi s'était élancé soudainement au galop, alors que tous suivaient des yeux le combat des rapaces. Il y eut un cri, un fracas soudain, et chacun vit la monture de Ker rouler à terre. Comme les autres, Pellehun resta interdit, le corps soudainement vidé de son sang et le souffle coupé. Le cheval se remit debout en piétinant son cavalier, puis s'éloigna d'un brusque écart. Et Ker resta au sol.

Pellehun fut parmi les derniers à le rejoindre. Deux écuyers à pied s'étaient élancés avant quiconque, puis des hommes à cheval, dispersant dans leur cavalcade le groupe des dames et des

courtisans. Plus tard, bien après que l'agitation des jours qui suivirent soit retombée, le prince réalisa que ces cavaliers étaient ceux de l'évêque Dubricius et qu'ils avaient réagi avec bien plus de lucidité et de détermination que lui-même. Ils étaient là, en tout cas, ainsi que le baron Gorlois, lorsqu'il parvint enfin au côté de son père. Le roi respirait toujours, ses yeux étaient ouverts et il le regardait sans pouvoir articuler un mot, ni faire un geste. L'un des hommes qui lui soutenait la tête en retira une main poisseuse de sang. Autour d'eux, tout n'était que confusion, cris, bousculade. Lui-même fut repoussé sans ménagement, et quatre hommes soulevèrent le blessé par les jambes et sous les bras, tandis qu'il reculait, hagard, murmurant sans cesse les mêmes mots.

— Ce n'est pas moi... Je n'ai rien fait... Ce n'est pas moi...

Gorlois le saisit brutalement par le bras et le secoua.

— Monseigneur ! Il faut donner des ordres !

Pellehun le dévisagea, sans parvenir désormais à articuler le moindre son ni ordonner ses pensées. C'était allé trop vite. Un accident... Il était venu tuer son père, ou du moins guider la main des assassins, et voilà que Ker était sur le point de succomber à un banal accident. Une pierre sous les chaumes, un trou qui aura fait basculer son cheval... Le prince se sentait tout à la fois terrifié, incertain, soulagé, animé même d'une exaltation veule à l'idée de n'y être pour rien. De nouveau, Gorlois lui serra le bras, le visage terrible, les yeux fous, et de le voir ainsi Pellehun émergea brusquement de son hébétude. Des ordres, oui... Mais toute parole lui sembla tout d'abord inutile. On ramenait son père vers le camp. Qu'y avait-il d'autre à faire ? Puis il vit les regards des autres braqués sur lui, chargés d'un tel effroi qu'il en eut presque envie de rire. De rire, oui, devant leurs mines affolées, alors qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui l'avait amené là ni de ce qui aurait pu se passer.

— Ne restez pas là, foutredieu ! cria-t-il avec une rage soudaine. Au camp ! Au galop ! Qu'on ramène un mire ! Un chariot pour le roi !

D'un geste brutal, il se dégagea de la poigne de son compagnon, vacilla un instant sous l'effet d'un éblouissement et s'écarta de nouveau, alors que des mains se tendaient vers lui.

Mon cheval !... Par le sang, qu'on m'amène mon cheval !

Une nausée soudaine lui tordit le ventre et la gorge, mais il se redressa, conscient à présent de ce qu'il restait à faire.

— Messire Gorlois ! dit-il d'une voix forte. Restez auprès du roi jusqu'à l'arrivée des mires. Veillez à ce que nul ne s'en approche !

Le baron ferma les yeux, poussa ce qu'il lui sembla être un soupir de soulagement et se mit brusquement en mouvement. Bientôt, la terre asséchée gronda sous les sabots des chevaux lancés au galop. Ils n'étaient plus qu'une poignée autour de lui, et dans leurs yeux Pellehun vit une déférence nouvelle. Déjà, il n'était plus simplement le prince héritier.

Monter à cheval fut un supplice, comme si ses os et ses muscles s'étaient soudés, comme si chaque mouvement menaçait de les rompre. Il aurait voulu partir au galop, mais le simple fait de rester en selle lui demandait un effort surhumain. À deux reprises, il vomit sur l'encolure de sa monture et quand il parvint au campement, jusqu'à l'attroupement qui s'était formé autour d'une charrette à bras sur laquelle gisait le corps de son père, tous s'inclinèrent devant lui.

— Le roi Ker de Loth est mort ! cria une voix qui lui parut lointaine et sourde. Vive le roi !

La nuit était tombée doucement, sans qu'ils s'en aperçoivent. Les elfes voient suffisamment dans

l'obscurité pour ne pas craindre les ténèbres, mais ce soir-là même un homme n'aurait pas vu décroître le jour. La lueur du soleil couchant semblait s'accrocher encore aux étendues d'herbe, aux écorces grises des hêtres, à chaque roche claire. L'air était doux, chacun gardait le silence. Depuis des jours, Lliane avait beaucoup parlé, et écouté plus encore. À présent, les mots n'étaient plus nécessaires. Les yeux dans le vague, le corps affaissé, elle s'était assise en tailleur contre une roche haute couverte d'un lichen aussi pâle que sa propre peau, et jouait distraitement avec sa dague. Non point la lourde lame que les nains de Ghâzar-Run lui avaient donnée au jour de son départ, mais la dague de son enfance, forgée par Dînris et que son père lui avait offerte il y a bien longtemps. Elle portait un nom, désormais, cette lame d'argent qui miroitait sous un rayon de lune. *Orcomhiela*, la pourfendeuse de gobelin. Et un chant avait été composé sur elle par les ménestrels de la forêt. Juché en haut du rocher, Olwenn le barde pinçait les cordes de sa harpe et la fredonnait doucement, au côté d'Hamlin qui s'en imprégnait avec une ferveur presque religieuse, comme d'un chant sacré.

— *Gescon Orcomhiela*

Wlitig fyrd geatzve arthelingas

Seon Orcomhiela

Glaes hluttur, leoth drych.

Lliane n'écoutait pas, mais les mots de la langue ancienne ne sont pas faits pour être entendus par les oreilles. Le chant s'imprégnait dans leurs âmes à tous, évoquant la bataille de Calennan, la mort d'Arianwen, celle de Chaw, le gobelin, cloué à un arbre par la dague de Lliane. Et les dernières strophes de ce lai aussi long que la nuit chantaient son retour, le renouveau, la tristesse aussi des jours à venir, guerre, sang et deuil. Quelques-unes s'étaient installées autour d'elle, qui ne la quitteraient plus désormais. Les amis d'autrefois et ses compagnons d'aventure, de ce « chemin des longues lieues » prophétisé par les runes, avaient pris place côte à côte, formant déjà, sans le savoir, le conseil de la jeune reine. Le druide Gwydion, Llandon, Till le Daerden, Dulinn, Kevin l'archer, Olwenn et Hamlin, Blodeuwez l'elfe blonde, son amie de toujours, et Llaw Llew Gyffes, à l'écart comme toujours, comme honteux, mais là, pourtant, auprès d'elle. Dix elfes, venant de clans parfois éloignés, unis par la même torpeur songeuse, à la lisière de la grande forêt. Et devant eux, sans une lumière, sans un mouvement, sans le moindre bruit, s'étaient rassemblés les milliers d'archers et de coureurs de l'armée d'Eliande.

Demain, ils marcheraient vers Loth, à la rencontre des chevaliers et des hommes d'armes du royaume de Logres, mais Lliane n'y songeait pas. Pas encore. bercée par le chant du barde, elle humait l'odeur de la forêt, emplissait son âme des bruits nocturnes, le hululement d'une chouette, le bourdonnement des insectes, le craquement des écorces ou le froncement soyeux des feuillages au moindre souffle de vent. Derrière elle, à deux jours de marche dans le dédale des arbres, des elfes plus nombreux encore étaient restés à Cill Dara, dans le Bois haut, la Forêt rousse ou tous les autres domaines de la forêt. La guerre était loin, pour l'immense majorité des Bonnes Gens. Quelque chose d'incompréhensible et de laid, qui devait rester loin de la paix des arbres. Voilà bien ce que les hommes ne pourraient jamais concevoir : ni que certains membres d'un peuple choisissent librement de rester en dehors de la guerre sans que leurs souverains ne les y contraignent, ni le nombre infini des habitants d'Eliande.

Pour un soir encore, la forêt était en paix, et c'est ainsi qu'ils passèrent la nuit.

Pellehun avait dormi seul, assommé par l'alcool de genièvre qu'il avait avalé comme une brute, un

flacon entier d'une traite, pour enfin trouver le sommeil. Il en émergea au premier bruit dans le couloir, avec l'impression de n'avoir fermé l'œil qu'un instant. Aussitôt, le souvenir des événements de la veille l'assaillit comme une nausée. La nouvelle de la mort du roi l'avait précédé à Loth. Sitôt qu'il en avait franchi les remparts, tout ce que le palais comptait de dignitaires, du chambellan à l'échanson, était venu s'incliner devant lui. Et tandis qu'on emmenait le corps de son père vers la chapelle, ils l'avaient littéralement arraché de sa selle pour l'entraîner jusqu'à la salle du trône, sous l'escorte d'une vingtaine de gardes en armes. Un instant, Pellehun redouta d'avoir été découvert, mais il n'en était rien. Au contraire, tous ces hommes semblaient craindre pour sa vie. Le sénéchal avait été retrouvé mort, quelques heures seulement avant qu'on apprenne l'accident fatal du roi. Ce ne pouvait être un hasard... Il fallait protéger l'héritier et, afin de prévenir toute contestation, confirmer au plus vite sa légitimité auprès de la Pierre de Fal.

Pellehun soupira. Il devait être tôt, encore, à en juger par la faible clarté du jour, mais le prince percevait derrière sa lourde porte de chêne les murmures étouffés, les raclements de pieds et les cliquetis de toute une presse d'hommes en armes, de serviteurs et de courtisans attendant devant ses appartements. Qu'ils attendent encore... L'effort qu'il avait dû fournir, la veille, pour ne pas s'effondrer à l'instant de pénétrer dans la salle du trône l'avait épuisé. Depuis l'aube de l'humanité, nul n'avait régné à Logres sans se soumettre au Fal Lia, le talisman des hommes hérité des temps anciens, la pierre des dieux qui gémissait à l'approche d'un vrai roi. Et même si Pellehun était l'unique héritier de Ker, il n'aurait pu avoir de légitimité tant que la pierre ne l'aurait pas reconnu. L'esprit vide, il s'était laissé guider jusqu'à elle, mais chaque pas qui le rapprochait de la salle du trône n'avait cessé d'augmenter son appréhension. Il se souvenait du cri du Fal Lia lorsque Ker y posait la main. C'était quelque chose qui l'avait toujours terrifié, lorsqu'il était enfant. Quelque chose dont on ne parlait guère, surtout pas les prêtres qui n'auraient osé nier son existence, mais affectaient de la mépriser, tout comme les pierres levées dans les landes et autres vestiges des temps anciens. Pour autant, on racontait toutes sortes d'histoires effrayantes sur les inconscients qui avaient tenté de toucher le talisman des dieux sans en être digne. Certains tombaient raides morts, disait-on. D'autres perdaient la parole, ou la vue... Et lui, en était-il digne ?

Les officiers du palais s'étaient arrêtés sur le seuil de la salle et Pellehun avait dû continuer seul, pas à pas, vers le centre de la pièce. Une colonne à cannelures haute de trois coudées soutenait, sur le tailloir de son chapiteau, un fragment de rocher, posé comme un trésor sur un matelas de velours. Une pierre, grise, grossière, qu'il contemplait avec une aversion profonde, en tendant vers elle une main tremblante.

À deux pas, elle avait commencé à vibrer sourdement, comme elle le faisait à l'approche de Ker, et l'angoisse de Pellehun s'était aussitôt dissipée. Il s'était redressé et avait fermement posé la main sur le talisman. La vibration s'était brutalement amplifiée jusqu'à devenir un gémissement aigu, presque insupportable, qui avait résonné dans tout le palais. Le cri du Fal Lia.

Pellehun était bien le roi.

Ce matin, il ne restait plus qu'à en recevoir les honneurs. Pellehun se redressa sans faire de bruit, le crâne aussitôt enserré comme par un étau, puis il se glissa hors des draps et s'avança vers l'unique fenêtre de sa chambre, dont il écarta le rideau de cuir pour inspirer longuement l'air frais du dehors. La cour ressemblait déjà à une fourmilière, encombrée de toute la valetaille habituelle affairée à ses tâches obscures, mais aussi de quelques groupes immobiles, pareils à des îlots au milieu de ce flux incessant. Des seigneurs, sans nul doute, reconnaissables à l'éclat de leur mise autant que par leur

indifférence à l'agitation ambiante, et qui semblaient plongés dans de profonds conciliabules. Tandis que Pellehun les observait, il en vint un autre depuis la grand'porte, le jeune Escan de Cambenet, duc d'Orcanie, juché sur un cheval d'une blancheur immaculée et précédé d'un héraut portant haut ses couleurs. Comment pouvaient-ils être au courant aussi vite ? Le roi n'était mort que depuis deux jours et son corps reposait encore dans la chapelle. Sitôt formulée dans son esprit, le prince trouva la réponse à cette question. L'armée, bien sûr... Sur l'ordre du roi, on avait levé des troupes dans chaque manse du pays et depuis des semaines, l'ost s'était rassemblé sous les remparts de Loth, augmenté sans cesse de contingents venus de toutes les provinces, duchés et baronnies. La nouvelle de la mort de Ker s'était évidemment répandue parmi cette multitude comme un feu de paille.

On ne pouvait attendre davantage. Aujourd'hui, il faudrait convoquer le conseil des grands du royaume, leur faire face et leur imposer sa volonté. La Pierre, après tout, l'avait reconnu.

Avec un long soupir, le jeune prince laissa retomber le rideau, versa l'eau d'une cruche dans un bassin et s'en aspergea amplement le visage. Un moment encore, il guetta les murmures dans le couloir, puis il frappa dans ses mains à deux reprises. Aussitôt, la porte s'ouvrit et une théorie de servantes pénétra dans sa chambre, les unes portant des fruits, un brouet d'avoine et de l'eau fraîche, les autres ses vêtements du jour. Le dernier entré était le chambellan, qui referma soigneusement derrière lui et se tint contre la porte. Pellehun enfila une chemise fraîche, ramassa une grappe de raisin dans la coupe qu'on lui présentait et s'abandonna aux mains des chambrières qui le vêtaient.

— Combien sont-ils, là dehors ?

— Une bonne vingtaine, Votre Altesse. Frère Bedwin attend depuis l'aurore, il était même là avant nous.

— Qu'il attende encore... Qui d'autre ?

— Le duc Bellinant de Sorgalles et son épouse, dame Helled d'Orofoise, le seigneur Léo de Grand de Carmelide,...

— Léo de Grand... Lui, tu le feras entrer. Mes compliments à dame Helled et au duc. Dis-leur que je les verrai avant tierce dans la salle du conseil. Qui d'autre ?

— Personne qui vaille la peine.

— Bien. Note leur nom et leurs requêtes, remercie-les et fais-leur part de mon affection, mais qu'ils s'en aillent. Tu feras entrer le moine quand le seigneur Léo de Grand sortira.

— Ce sera fait, Votre Altesse.

— Votre Majesté.

Pellehun jeta un coup d'œil vers le chambellan, eut un geste vague de la main et un sourire contraint.

— J'entends que l'on s'adresse à moi selon mon rang, dit-il en écartant les servantes. Sire, ou Votre Majesté. Ne l'oublie plus.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté.

L'homme garda pour lui la remarque qui lui venait aux lèvres, « Vous n'avez pas encore été sacré »... Mieux que quiconque, il savait qu'il n'y avait pas de place à la cour pour un chambellan impertinent, et que la fidélité à un roi mort était un luxe extrêmement coûteux, bien au-dessus de ses moyens. Selon les règles de l'étiquette, il s'inclina à deux reprises avant de quitter la pièce et un moment plus tard le seigneur Léo de Grand, fils aîné du duc de Carmelide, fit son entrée dans la chambre.

— Sire...

Pellehun observa son expression avant de lui rendre son salut. Aucune trace d'ironie. Le chambellan avait compris la leçon et transmis les consignes.

— Je suis heureux de te revoir, dit-il. J'espère que tu n'es pas venu rechercher quelque faveur, comme tous ces imbéciles...

— À vrai dire, Majesté, jusqu'à ce matin j'ignorais la mort du roi. Permettez-moi de vous faire part de toute mon affliction et de...

— Oui, oui... Eh bien ?

— Sire, comme vous le savez le feu roi votre père m'avait confié le service du seigneur Morvryn lors de son séjour à Loth.

— Morvryn est mort.

— C'est ce que je croyais, Sire. Mais un chevaucheur m'a remis cette lettre, voilà deux jours de cela...

Léo de Grand présenta un parchemin plié et le lui tendit, mais le jeune roi lui fit signe de continuer.

— Elle est de la main de Morvryn, sans doute possible... Il me demande d'informer le roi Ker – apparemment les elfes, comme moi-même il y a peu, ignorent encore la mort de votre père – de vous informer du retour de la princesse Lliane en la forêt d'Eliande. C'est d'elle, écrit-il, que dépend désormais l'entrée en guerre des elfes à nos côtés. Le seigneur Morvryn, quant à lui, semble vouloir se retirer du monde...

Léo de Grand s'interrompit et baissa humblement les yeux, attendant la réaction du roi. Celui-ci l'observa en silence, puis il sourit et leur servit à boire à tous les deux.

— Viens t'asseoir, dit-il en le saisissant familièrement par l'épaule. Tout de même... N'est-ce pas étrange ?

— Quoi donc, Sire ?

— Eh bien, Lliane ! On la croyait morte, et voilà qu'elle revient, de sorte qu'elle et moi devenons souverains de nos peuples au même moment... Je suis sûr qu'il y a là un signe.

De nouveau il fit silence, trempa à peine ses lèvres dans son gobelet et resta le geste suspendu, perdu dans ses pensées.

— J'ai besoin de toi, dit-il enfin. Es-tu prêt à risquer ta vie pour ton roi ?

— Ce sera un honneur.

— Bien... Je vais te confier un message pour la reine Lliane. Prends quelques hommes, pas trop, et autant de chevaux qu'il faudra, mais galope jusqu'à la forêt et tache de la trouver. Je veux savoir ce qu'elle compte faire.

Le sourire de Léo de Grand se figea, mais il hocha la tête puis se leva en même temps que Pellehun, tandis que celui-ci saisissait un stylet et une tablette de cire vierge, sur laquelle il traça rapidement une courte missive. « Risquer sa vie », avait-il dit. C'était bien de cela qu'il s'agissait. Aucun homme, jamais, n'était sorti vivant de la grande forêt...

— Si elle ne sait pas lire, montre-lui le sceau, reprit Pellehun en refermant le volet de bois protégeant la tablette. Dis-lui que notre armée va faire mouvement d'ici la prochaine lune et que nous requerrons son aide, ainsi que le seigneur Morvryn l'avait promis. Puis fais-moi savoir sa réponse. Que personne d'autre que nous n'apprenne l'existence de cette ambassade.

— Ce sera fait.

Le chevalier s'inclina, fit demi-tour et sortit. Pellehun n'eut pas le temps de songer davantage à ce

qu'il venait de faire. La porte ne s'était pas même refermée que le chapelain Bedwin fit irruption dans la chambre, plus rougeaud que jamais.

— Te voilà, toi ! s'écria Pellehun avant même que le prêtre ait achevé son salut. J'en arrivais à me demander où tu étais passé, depuis deux jours !

— Votre Majesté, j'attendais devant votre porte depuis prime. Je n'ai même pas donné l'office...

— Tu m'en vois désolé. Eh bien, qu'avais-tu de si urgent à me dire ?

Le ton de Pellehun avait changé. Plus encore que d'habitude, il s'adressait au chapelain comme à un domestique, mais l'ecclésiastique s'efforça de passer outre. Dès cet instant, il eut le pressentiment de ce qu'allaient être les années à venir. Un long combat, fait de courtes victoires et d'incessantes rebuffades. Les premiers mots du jeune roi avaient suffi à énoncer ses conditions : avec lui, l'Église pourrait composer, mais au prix d'une infinie patience...

— Sire, monseigneur Dubricius se tient à votre disposition pour la cérémonie du sacre.

— Le sacre ! La Pierre m'a reconnu, ne l'a-t-on pas dit ? Alors ! Ne suis-je pas déjà roi ?

— Non.

Cette fois, Bedwin soutint son regard, résolu à ne point transiger jusqu'à ce qu'il cède, d'une façon ou d'une autre. Pellehun détourna les yeux, et ce fut la première des courtes victoires que le moine avait espérées.

— Nous convoquerons toute la noblesse du royaume en cour solennelle, devant les murs de la ville. Et vous recevrez devant tous la bénédiction de monseigneur l'évêque. Vous vous engagerez à défendre Notre Seigneur Jésus-Christ et à ne point recevoir en votre conseil des chevaliers ou barons qui ne soient baptisés...

— Oui, on verra.

— Sire...

Bedwin s'était rapproché, si près que Pellehun reçut comme un choc le regard acéré du chapelain, d'ordinaire effacé sous sa bonhomie rougeaude.

— La mort du roi est un accident, tous peuvent en attester. Mais on murmure jusque sous vos fenêtres quant à celle du sénéchal Burcan. Et peu de gens encore savent que le seigneur de Gaunes, ainsi que le bourreau, les gardes, le tabellion et cette fille, Ethaine, ont également été expédiés. Ce sont des rumeurs qu'il faut faire taire définitivement, faute de quoi vous-même, majesté, vous n'y résisteriez pas.

— Est-ce une menace ?

— Non Sire... Personne ne peut menacer un roi.

LE SACRE

Gwagedd Annhw avait changé. Quelques semaines avaient suffi pour que le peuple des marais apprenne la valeur de l'or et que l'ordre ancien vacille. Le petit groupe d'elfes gris rassemblés autour de Gael était devenu une troupe qui ne cessait de croître. Aux premiers venus il avait offert des armes, ainsi que le pouvoir de commander en son nom. Aux autres, il ne proposait plus que la gloire, ou le rêve d'une vie meilleure. Et cela suffisait pour qu'accourent de toutes les terres émergées de jeunes elfes prêts à toutes les audaces, pourvu qu'ils puissent échapper à leur terne existence. Les marécages déserts avaient pris vie, parcourus désormais par des bandes en maraude qui chaque jour s'aventuraient plus loin, vers la terre ferme des hommes ou les eaux grises menant aux landes désolées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé. Certains ne revenaient pas, mais nul n'y prenait garde, tant le prestige des récits et des butins l'emportait sur la raison. Pauvre butin, en vérité. Dans la pénombre d'une grotte dont il avait fait son refuge, Gael examinait les prises du jour. Des armes, pour l'essentiel, un fauchard gobelin, un bouclier, quelques tonneaux de vin, trois moutons, à peine assez de monnaie pour garnir une bourse. Qu'importe. La seule richesse de Gwagedd Annhw était ces êtres amassés devant son refuge, cette multitude docile et avide qui s'enhardissait peu à peu de sa propre puissance, comme si chacun d'eux n'avait attendu que lui pour qu'il les guide et dessille leurs yeux.

Nul ne savait combien d'elfes gris vivaient dans les marais. Gael lui-même n'en avait escompté qu'une centaine, tout au plus, mais ils étaient déjà deux cents et plus à l'avoir rejoint, et chaque jour il en surgissait de nouveaux depuis ce néant liquide. Ce n'étaient plus seulement des guerriers ou des chasseurs, mais des elfes de tous les âges et de tous les sexes qui, selon la coutume de ce peuple taiseux, venaient sans un mot dresser leur hutte d'osier et de roseaux autour de sa caverne, puis se présentaient un matin auprès des autres, attendant qu'on les lance vers quelque aventure lointaine. Un homme, ou même un orc n'y aurait rien vu d'autre que des broussailles, mais c'était un véritable village qui se bâtissait peu à peu, plus grand et plus peuplé que tout ce qui avait jamais été érigé jusqu'alors par le peuple des eaux dormantes. Et Gael, bien plus naturellement qu'il ne l'aurait cru, était devenu leur seigneur.

À l'époque où il vivait encore parmi eux, les journées de chasse étaient rares, précédées d'interminables palabres et pauvrement menées. Les clans se réunissaient aux premières feuilles mortes, et lorsqu'on était assez nombreux les pisteurs partaient relever les traces de gibier, sangliers, cerfs, loutres et renards. Les plus jeunes tendaient des filets pour capturer des poissons, des canards et toutes sortes d'oiseaux. De quoi passer les mois d'hiver... Ces temps-là aussi semblaient lointains, à présent. Le clan de Gael était désormais assez nombreux et assez hardi pour chasser chaque jour, jusque dans les bois au-delà des eaux. Chasser ou piller, ce qui ne faisait pas grande différence. Quoi qu'il en soit, la nourriture était désormais en permanence aussi abondante qu'un jour de fête.

Ces premiers succès, cette ivresse ne pouvaient durer éternellement, Gael en était conscient. Les rapines, les raids sans lendemain ne suffiraient plus longtemps à rassasier l'appétit d'action de cette armée sans but. Pour la première fois de son existence, le nouveau seigneur de cette troupe sans nom se sentait seul. Ethaine lui manquait. La Guilde lui manquait. Obéir à des ordres, ou y désobéir, est

bien plus facile que d'en donner. Mais pour ne pas avoir voulu tuer Morvryn, l'elfe s'était de lui-même banni de la société des voleurs et des assassins. Peut-être même que sa tête y était mise à prix. Pour autant, que ferait Gorlois s'il revenait lui offrir une armée entière, prête à fondre sur l'ennemi qu'on lui désignerait ?

Gael rejeta d'un geste brusque l'épée à lame noire qu'il avait ramassée parmi ses maigres trésors. L'odeur du sang et des entrailles s'était répandue jusqu'au fond de la grotte et l'écœurait. Voilà une chose qu'il avait oubliée, au fil des années. Manger cru, avec pour toute chaleur celle du sang frais, bu à même la blessure. Plus encore que parmi les elfes de la forêt, le feu terrifiait ses compagnons, et il n'avait jusqu'à présent osé en allumer un pour rôtir quelque quartier de viande. Plus tard, peut-être, pourrait-il leur apprendre les rudiments d'une cuisine acceptable. En attendant, il lui restait assez de pain et de viande séchée – sans parler des baies ramassées en abondance – pour ne pas devoir se joindre à leurs ripailles sanglantes. C'était un spectacle à vrai dire assez dégoûtant de les voir dépecer une proie avec une avidité de bête fauve, à pleines dents, à pleines mains. Soudainement, l'elfe gris eut besoin d'air frais et de lumière. Il ramassa son arc et ses flèches puis sortit hors de son refuge à grandes enjambées. Il savait que les autres le suivraient, sans qu'un mot soit échangé, sans un ordre, sans même un signe, et qu'ils partiraient ainsi pour des heures ou des jours, aveuglément.

Sitôt dehors pourtant, Gael eut l'intuition que quelque chose avait changé. Son clan était là, disséminé par groupes silencieux. Tous le regardaient mais aucun ne se leva pour le rejoindre. Ils semblaient dans l'expectative, ce qui l'intrigua jusqu'à ce qu'il aperçoive un groupe à l'écart, immobile en travers d'un chemin. Rien ne les distinguait des autres, ni leurs mises ternes sous leurs longues capes moirées, ni les arcs courts qu'ils portaient en travers du torse. Deux, d'entre eux s'appuyaient sur de longs bâtons grossièrement taillés, un troisième était armé d'une longue dague d'argent, assez rare parmi les elfes gris. À mieux le regarder, Gael le trouva différent, celui-là, par sa taille, tout d'abord. L'elfe se tenait voûté, si bien qu'on se faisait difficilement une idée de sa stature, mais il devait être grand, sans aucun doute, les membres longs, le visage sec, d'une pâleur bleutée que renforçait encore la couleur de ses cheveux, non pas d'un noir de jais comme la plupart d'entre eux, mais presque grise et tissée de fils d'argent. Ce devait être un chef de clan, à en juger par cette dague autant que par le respect craintif que lui manifestait l'assistance. Gael le salua d'un signe de tête, puis s'avança lentement vers lui, sans déférence excessive, mais sans insolence.

— Sois le bienvenu, dit-il en s'arrêtant à deux pas du groupe.

— C'est toi, Gael ?

— C'est moi.

— Tu ne me reconnais pas... C'est normal. À vrai dire, moi-même je ne t'aurais pas remis. Je suis Rassul, fils d'Ebias, chef du Clan des Brumes...

Gael sourit, mais ce nom ne lui évoquait rien. Peut-être s'étaient-ils connus lors d'un rassemblement, peut-être étaient-ils ennemis.

— On dit que l'or et le sang coulent de tes doigts, reprit l'autre. J'étais venu voir ce prodige, je suis déçu.

— L'or coule pour mes amis, et c'est le sang de mes adversaires qui tombe de mes mains. Qu'es-tu venu chercher, Rassul ?

— Ni l'un ni l'autre.

Le seigneur sourit et sembla se détendre un peu. Il jeta un coup d'œil autour de lui et, de nouveau, les elfes sur lesquels se posait son regard ployaient la tête, comme s'ils étaient pris en faute.

— Veux-tu boire, ou manger ? reprit Gael. Viens t’asseoir, nous serons mieux pour parler...

Rassul acquiesça d’un signe de tête et le suivit vers une large pierre plate où ils prirent place, tandis que son escorte se dispersait.

— C’est étrange, dit l’elfe aux cheveux d’argent en s’asseyant. Tu as réussi en quelques jours ce que je m’évertue vainement à faire depuis des années.

Gael leva les sourcils d’un air perplexe, à quoi Rassul répondit en désignant d’un geste tous ceux qui les observaient en silence.

— Une armée, capable de se battre ensemble, quels que soient les clans... On dit que vous avez tué des orcs par centaines.

— Je vois que notre peuple aime toujours autant les histoires, fit Gael avec un hoquet amusé. Quelques dizaines, tout au plus.

— Quoi qu’il en soit, on n’en voit plus guère. Tu les as tenus à distance... Au moins jusqu’à ce qu’ils reviennent en force.

— Alors nous en tuerons des centaines.

L’elfe du clan des brumes hocha la tête en souriant, puis accepta le gobelet qu’on leur apportait et le vida à longs traits avant de poursuivre.

— On dit aussi que ta bande s’est attaquée aux pêcheries des hommes...

— C’est ça qui te déplaît ?... C’est pour ça que tu es venu ?

Rassul reposa son verre et le dévisagea un moment sans répondre. Puis il ramassa une brindille à leurs pieds et se mit à tracer un dessin dans le sol meuble. Gael crut d’abord qu’il ne s’agissait que d’un geste d’impatience, avant de réaliser que le seigneur elfe esquissait une carte sommaire, figurant les bois d’Eliande, les montagnes naines et, au centre, le pays des marais, s’allongeant comme un goulet jusqu’aux Terres Noires.

— Tu viens de Ha-Bag, m’a-t-on dit. Alors tu sais que les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé ont attaqué un bourg fortifié du royaume de Logres et qu’ils ont également envahi la forêt d’Eliande.

— Ils ont été repoussés.

— Précisément. En ce moment même, poursuivait-il en désignant les montagnes figurées sur sa carte, ils donnent l’assaut aux portes d’Agor Dôl, dans la Montagne Rouge.

Qu’ils crèvent... Qu’ils crèvent tous, les barbus comme les monstres...

La remarque amusa Rassul, qui partit d’un rire sonore. Chacun en fut surpris, mais son hilarité fut de courte durée.

— Que les Mères t’entendent, mon frère... Qu’ils crèvent tous. Pourtant, si les nains de ce chien de Troïn abandonnent la Porte, s’ils se replient sous la Montagne Noire, alors toute la plaine s’ouvrira à l’Innommable.

Eh bien ?

— Eh bien nous mourrons... Regarde. Si la Montagne Rouge tombe, les montres se répandront jusqu’à nous, jusqu’à la forêt, et nous serons isolés, encerclés de toutes parts... Combien de temps encore pourrons-nous tenir avant qu’ils décident de nous submerger ?

— Laisse-moi deviner... Tu veux que nous envahissions les Terres Noires ? Je crains que tu nous surestimes...

— Oh non... D’ailleurs je n’ai pas d’ordre à te donner. Et puis tu n’y obéirais pas, de toute façon.

Gael se leva brusquement, s’écarta de quelques pas puis se retourna vers son compagnon et lui fit

signe de l'attendre. Il avait besoin d'être seul un moment et de réfléchir à ce que Rassul venait de dire. Certes, ce dernier n'avait encore rien demandé, mais leur conversation prenait un tour familier pour l'ancien voleur de Ha-Bag. C'était un plan que le seigneur des Brumes était en train d'exposer. Une vision supérieure, dépassant largement les coups de mains limités dans lesquels Gael avait jusqu'alors jeté ses troupes. N'était-ce pas justement ce qu'il attendait ? Obéir, enfin... Mais quelle sorte d'être était-il pour n'attendre que cela ? Un subalterne, tout juste bon à ployer l'échine en grommelant, ou à ne vivre que de pillages, jusqu'à ce qu'on le tue.

— Eh bien ! cria-t-il en se retournant. Qu'est-ce que tu proposes ?

Rassul se leva et vint le rejoindre sans hâte, puis il le saisit amicalement par l'épaule et l'entraîna vers le sentier.

— Je suis comme toi, Gael... Nous sommes tous comme toi. Seuls les enfants et les vieillards peuvent se satisfaire de la vie dans les marais. Les uns parce qu'ils ignorent que le monde peut être différent, les autres parce qu'ils s'accrochent à ce qu'il leur reste. Toi, tu as eu le courage de partir, et celui plus grand encore de revenir. Et regarde, tous ceux qui t'ont rejoint rêvent d'exister, ou du moins de faire savoir qu'ils existent... C'est déjà une victoire.

— Quand on parle de victoire, c'est qu'on parle de guerre...

— C'est vrai. Mais la guerre est déjà là, tout autour de nous. Elle se fait sans nous, ni alliés ni ennemis de personne... Je veux qu'elle se fasse ici, Gael. Dans les marais. Là où personne ne nous vaut.

— Continue.

— Je t'ai dit tout à l'heure que les orcs reviendraient... Ils le feront, j'en suis convaincu. Ils reviendront, plus nombreux, plus prudents. Et si nous les tuons il en viendra d'autres, toujours plus nombreux.

— Jusqu'à ce que ce soit eux qui nous tuent.

— Ils nous tueront si nous les affrontons en bataille rangée, mais ce n'est pas ainsi que se bat le peuple des marais. Nous les attirerons vers les fondrières, nous attaquerons leurs campements, nous fuirons quand il le faudra, et les eaux dormantes finiront par les engloutir.

Gael opina en silence. Malgré son regard narquois, les mots de Rassul l'avaient empli d'une exaltation qu'il n'avait plus ressentie depuis longtemps. Le plan de son compagnon avait des relents de maraude et cela lui plaisait. Il sourit et hocha simplement la tête.

— Et toi ? dit-il. Où est-ce que tu seras ?

— Moi je lèverai des troupes, dès que les monstres nous auront envahis. Attire-les loin dans les marécages, et je viendrai sur leurs arrières pour les écraser.

— Et puis il en viendra d'autres.

— Il en viendra d'autres, oui. C'est comme ça qu'on commence une guerre.

Aucune église, dans ou hors des murs du palais, n'aurait pu contenir une telle foule, ni même la seule assemblée des pairs. On avait édifié devant les remparts de Loth une estrade de cent pieds de

[\[20\]](#) long, surplombée d'un large dais tendu à six mâts peints de bandes azur et argent, couleurs du royaume. Au centre se dressait un autel couvert d'un voile immaculé, où trônait une croix d'or massif de quatre coudées de haut, que le soleil couchant faisait étinceler, à en être ébloui. De part et d'autre, les pairs du royaume et les grands vassaux avaient été installés sur deux rangées de stalles. Une lice couverte de velours bleu délimitait, devant l'autel et en plein air, l'espace réservé à tout ce que le

royaume comptait de personnes de qualité, clercs, nobles et chevaliers réunis sans distinction. Au-delà, tout autour, se massait le peuple de Loth ainsi qu'une profusion de gens d'armes venus du campement tout proche et que la garde aurait eu bien de la peine à contenir, si l'envie leur était venue de s'en prendre au roi. L'idée, sans doute, ne les effleurait pas plus que Pellehun lui-même. Seul le capitaine du guet, le visage cramoisi sous sa broigne et son camail de fer, s'en faisait du mauvais sang. La plupart des hommes d'armes réunis là, tout comme les bourgeois de Loth, les femmes et les enfants, avaient accouru dans l'espoir des distributions d'or, de vin et de pain qui concluaient selon la coutume chaque grand événement de la cour de Loth. En attendant, ils se contentaient de savourer le spectacle des étendards claquant au moindre souffle de vent, celui des belles dames aux robes de soie et de brocard, de la mise altière des princes de l'Église et de celle des grands feudataires du royaume. Chacun des ducs avait fait apposer un écu à ses armes sur l'un ou l'autre des mâts soutenant le dais sacramentel. Les comtes et les barons avaient dû se contenter de la lice, mais toutes ces armes honorables formaient un décor majestueux que la foule ne cessait de commenter, chacun s'employant à déchiffrer les blasons et à en reconnaître les possesseurs. Au pied de l'estrade se tenait une armée de moines vêtus de coules grises, immobiles et silencieux entre deux chants, tandis que l'ambon où avait été dressé l'autel était réservé à l'évêque Dubricius et ses prêtres.

Aux chants avaient succédé les prières et à vrai dire chacun commençait à trouver le temps long, à commencer par le roi lui-même. Pellehun était assis dos à la foule, à quelques pas en contrebas de l'autel. La veille, il n'avait prêté qu'une attention distraite à l'exposé du cérémonial et n'avait en tout cas nul souvenir qu'on lui ait parlé d'une messe aussi longue, ni d'autant de latin... Et puis il faisait étouffant sous ce dais que nul souffle de vent ne venait rafraîchir. Le prince en était à se demander ce qu'il adviendrait s'il quittait son siège pour vider une chopine lorsque Dubricius se tourna enfin vers lui, avec un geste discret pour le prier de se lever et de le rejoindre. Pellehun ne se retourna pas vers l'assistance, mais un silence soudain se fit dans son dos, succédant au marmonnement sourd de la foule dissipée. Dubricius, plus grand que jamais avec sa mitre et sa soutane violette, l'attendait devant l'autel, secondé d'un officiant tenant un livre ouvert, tandis que le chapelain Bedwin venait, lui, s'agenouiller derrière le roi, sur la dernière marche menant à l'ambon.

— Pellehun, fils de Ker ! clama l'évêque d'une voix incroyablement puissante et en détachant chacun de ses mots afin que tous l'entendent. Voulez-vous vous tenir à la Sainte Foi et la confirmer par de justes œuvres ?

Avant même qu'il puisse répondre, Bedwin lui souffla la réponse rituelle, « Oui, je le veux », ce qui irrita Pellehun et le rassura tout à la fois.

— Oui, je le veux !

— Voulez-vous être le fidèle tuteur et protecteur de la Sainte Église et de ses serviteurs ?

— Oui, je le veux !

Il se souvenait, à présent, de ce moment. Le rituel des six questions, au terme desquelles, enfin, il serait oint et sacré.

— Voulez-vous administrer justement le royaume qui vous est donné de Dieu et le défendre fortement ?

— Oui, je le veux !

— Voulez-vous conserver les droits et les biens du royaume pour les employer fidèlement à l'utilité publique ?

— Oui, je le veux !

Il ne pouvait être question de répondre autrement, mais Dubricius, devant tout le peuple et la noblesse assemblés s'arroyait tout bonnement le droit de lui offrir ce qu'il possédait déjà. « Le royaume donné de Dieu », vraiment !

— Voulez-vous être équitable juge des pauvres et des riches, fidèle protecteur des veuves et des orphelins ?

— Oui, je le veux !

— Voulez-vous être soumis et adhérent au Très Saint Père en Christ le pape de Rome et à la Sainte Église catholique, apostolique et romaine ?

Cette fois, Pellehun marqua un temps avant de répondre. Un instant à peine, afin d'avoir au moins la piètre satisfaction de voir le regard de l'évêque se brouiller.

— Oui, je le veux !

S'il avait été troublé par cette hésitation feinte, l'évêque ne le montra guère. D'un large geste, il fit signe aux six pairs ecclésiastiques et aux six pairs laïques du royaume de venir se poster autour du roi. À chacun d'eux avait été confié l'un des insignes de la souveraineté, couronne, bannière, éperons, épée, sceptre, main de justice, tandis que les clercs étaient porteurs de symboles religieux, au premier rang desquels l'huile sainte qui devrait servir à l'onction, et l'anneau d'or symbolisant, comme lors d'un mariage, l'union du roi et de l'église.

— Voulez-vous accepter ce prince pour régner sur vous et lui être fidèles ? reprit Dubricius.

— Nous le voulons ! clamèrent à trois reprises les douze pairs ^[21].

Leurs voix unies avaient tonné avec une force qui impressionna toute l'assistance, et jusqu'à Pellehun lui-même. Sur sa gauche se tenaient les religieux, qu'il ne connaissait tout au plus que de vue et qu'il salua collectivement d'un signe de tête. À droite étaient les ducs. Cambenet, Carmelide, Lyonesse, Gomeret, Escavalon, Sorgalles... Certains, comme Léo de Grand de Carmelide, le duc Bellinant de Sorgalles ou le jeune Escan de Cambenet, n'étaient guère plus âgés que lui, mais les autres étaient des compagnons de son père. De vieux guerriers aux visages durs, ridés, graves. Aucun ne souriait, mais les circonstances ne s'y prêtaient pas. Pour la plupart, ce devait être l'une des premières messes à laquelle ils assistaient, et il se demanda en s'inclinant tour à tour devant chacun d'eux si cette pantomime les touchait ou les révoltait. Impossible de savoir. Plus tard, peut-être...

— À genoux, maintenant, Sire, souffla derrière lui Bedwin.

Pellehun s'exécuta et l'évêque se plaça devant lui, tandis que ses clercs faisaient cercle autour d'eux. Leurs regards se croisèrent à l'instant de l'onction, mais les yeux de Dubricius étaient presque clos et révoltés, pareils à ceux d'un possédé. On eût dit qu'il allait vaciller à tout moment, et pourtant de son pouce oint de saint chrême, il traça fermement une croix sur son front, puis d'autres, à cinq reprises, sur ses lèvres, ses épaules et ses mains, tout cela sans véritablement le considérer ni cesser de marmonner en latin des prières qui, en cet instant, sonnaient davantage aux oreilles de Pellehun comme quelque incantation de sorcière. Lorsqu'il eut fini, les moines, au bas de l'estrade, entonnèrent un Te deum éclatant qui couvrit les sourdes dévotions du prélat et de ses aides. Dubricius recula et un vieil homme, portant lui aussi le camail violet et le rochet, le releva pour lui passer l'anneau d'or au doigt.

— Tournez-vous, à présent, Sire, murmura Bedwin. Que le peuple vous voie.

Les prêtres reculèrent, laissant Dubricius seul au côté du prince, et sur un signe du chapelain les grands feudataires vinrent à leur tour mettre un genou en terre devant lui, puis lui remettre l'insigne royal dont ils avaient la charge, les éperons, le sceptre, l'épée, jusqu'au duc de Gomeret, le plus âgé

d'entre eux, à qui avait été confiée la couronne, portée sur un coussin de velours. L'évêque la saisit et la tint au-dessus de la tête de Pellehun, et chacun des six pairs y posa la main.

— *Accipe coronam regni quae lices ab incignis, nostris tamen manibus capito tui imponitur, et quia sanctitatis gloriam...*

Cette fois, Dubricius ne marmonnait plus. Son regard était clair, sa main ferme. Pellehun ne voyait que lui, cerné de toutes parts par ces hommes bardés de fer et portant leurs cottes d'armes chamarrées. Il sentait leur souffle court, l'odeur aigre de leur transpiration sous ce dais étouffant. L'épée dont on l'avait ceint pesait à son côté, le chrême sur son front avait laissé une trace huileuse qui s'était mêlée à sa sueur et coulait sur l'aile de son nez. Le sceptre et la main de justice encombraient ses bras, lui interdisant le moindre mouvement. Encore un instant...

— *Ita ut sicut nos in interioribus pastoresque animarum intelligimur, tu quoque in exterioribus venus Dei cultor strenuusque contra omnes adversitates Ecclesiae Dei defensor...*

Le soleil couchant illuminait l'estrade de ses derniers feux. La foule avait repris son murmure, à peine couvert par le chant des moines.

— ... *Qui vivit et imperat Deus cum Deo patre in unitate Spiritus Sancti. Per omnia saecula saeculorum, amen.*

L'évêque fit un signe de tête, et les mains unies des pairs déposèrent lentement la couronne sur la tête de celui qui était désormais leur roi, non seulement par le droit du sang et le cri du Fal Lia, mais par la grâce de l'Église. Puis d'un seul mouvement ils s'agenouillèrent et un héraut lança les acclamations. Pellehun ferma les yeux, fouetté par cette soudaine vague de cris comme par le souffle d'une tempête. La tête lui tournait, la sueur lui piquait les yeux, ses jambes lui manquaient. Il voulut s'avancer jusqu'à l'extrémité de l'ambon pour s'écarter d'eux, respirer un peu d'air frais, et les cris redoublèrent. Il voulut dégager l'une de ses mains pour s'essuyer la face, mais ses bras étaient engourdis et son geste trop brusque. La main de justice tomba au sol.

Cela ne dura qu'un instant, si bien que peu de gens virent ce qu'il s'était passé, hormis les pairs. Bedwin la ramassa et la tendit au roi qui s'en saisit de nouveau avant de saluer le peuple de Loth.

Léo de Grand de Carmelide échangea un regard en biais avec Escan de Cambenet. Dans le vacarme, Carmelide n'entendit pas les mots que le jeune duc prononçait tout bas, mais il les lut sur ses lèvres : « Mauvais présage. »

LE TEMPS DE LA GUERRE

Au moins, le feu avait pris. Il lui avait fallu un demi-écheveau d'étoupe largement arrosée d'alcool de genièvre pour allumer sa flambée, quelques instants seulement avant que le soleil se couche et qu'il n'y voie plus du tout. Être seul n'était rien. Léo de Grand en avait l'habitude. Il n'était d'ailleurs parti qu'avec deux écuyers, qu'il avait laissés à l'orée de la forêt, en leur confiant la garde de son destrier de bataille. Les pauvres diables étaient bien trop terrifiés à l'idée de pénétrer dans ces bois maudits de Dieu pour lui être d'une quelconque autre utilité. Plus personne, à vrai dire, n'osait s'aventurer au-delà de la lisière depuis qu'un moine et toute sa communauté y avaient disparu quelques mois plus tôt. Tout ce qu'il pouvait escompter d'eux, c'est qu'ils l'attendent sans déguerpir.

Sans plus leur prêter attention, le chevalier s'était enfoncé crânement sous les arbres d'Eliande par un ancien chemin de charbonniers envahi d'orties et d'herbes folles. L'orgueil d'aller là d'où nul ne revenait l'avait tenu en selle jusqu'à la tombée du jour. Mais la nuit, c'était autre chose... Les bois étaient pleins de cris, de murmures, de craquements. On n'y voyait pas plus loin que sa main. Même sa monture – le roncin mal dégrossi de l'un de ses hommes – renâclait à chaque pas, jusqu'à ce qu'il trouve enfin une clairière suffisamment large pour y établir son campement. Tant qu'il s'y était activé, à déharnacher sa monture, la bouchonner, puis à ramasser du bois mort, la précarité de sa situation ne lui était pas apparue. Mais avec l'inaction et l'obscurité, une angoisse insidieuse s'emparait peu à peu de lui.

La flambée, en tout cas, tiendrait les bêtes à distance... Carmelide avait posé son épée à côté de lui et planté sa dague à côté du feu, puis s'était enveloppé dans son manteau en rongeant un pain de viande séchée. Le sommeil fut long à venir, alors que chaque froissement de broussaille le faisait sursauter. Il avait fini pourtant par s'endormir, puisqu'un rayon de soleil frappant son visage à travers les feuillages l'éveilla soudainement. Son premier geste fut de chercher son épée, à son côté. Elle n'y était plus. Ni sa dague. Ni le roncin. Et avec ça aucun bruit, si ce n'est le chant des oiseaux et le froissement des feuilles agitées par la brise. Le chevalier se leva d'un bond, regarda tout autour de lui et ne vit rien, pas même une empreinte à terre, pas même une branche cassée dans les fourrés. À défaut d'armes, il saisit vivement une grosse branche parmi le tas qu'il avait amassé, puis fit face à l'insondable muraille des arbres et des fourrés. Il avait eu peur, peur toute la nuit, mais cette faiblesse se muait à présent en une bouffée de rage, au point de lui faire oublier l'objet de son ambassade.

— Montrez-vous, tas de chiens !

Il perçut un craquement de brindille, derrière lui, et se retourna d'un bloc. Il n'y avait rien, mais les oiseaux s'étaient tus.

— Eh bien, vous avez peur ? Venez vous battre, si vous l'osez !

— Que viens-tu faire ici, soldat ?

Léo de Grand fit de nouveau volte-face. Sans qu'il ait perçu le moindre bruit, un groupe d'elfes se tenait devant lui, immobiles dans leurs longs manteaux de moire, aussi pâles que la nuit, le visage enserré par leurs longs cheveux noirs. Chacun d'eux tenait un arc à la main et une flèche encochée, sauf celui qui avait parlé. L'être s'avança d'un pas jusqu'en pleine lumière, et toute la rage du

chevalier se dissipa aussitôt, devant la beauté saisissante de l'apparition. C'était une elfe au visage lumineux, avec des yeux aussi calmes et profonds que les eaux du lac et dont chaque geste avait la grâce d'une fée.

— Eh bien ? dit-elle. Ne sais-tu que te battre ? Ne sais-tu pas parler ?

— Et toi, rétorqua-t-il en se ressaisissant, est-ce ainsi que tu reçois l'envoyé du roi ? En me volant mon épée et mon cheval ?

— Aucun homme ne peut entrer en armes sous la forêt.

— Nous avons laissé sa dague et son arc au seigneur Morvryn quand il est venu à Loth.

L'elfe le dévisagea un moment en silence, puis elle leva la main à l'intention des autres. Sur cet ordre muet, les archers détendirent la corde de leurs arcs et les abaissèrent, mais ils restèrent en place, sans quitter Léo de Grand des yeux.

— Tes armes et ta monture te seront rendues quand tu partiras, reprit-elle. Tu es venu délivrer un message, disais-tu...

— Un message à l'intention de votre reine et d'elle seulement, précisa le chevalier avec un sourire et un haussement d'épaules pour atténuer ce que ses propos pouvaient avoir d'offensant. C'est le roi Pellehun de Logres qui m'envoie.

Les journées étaient longues, les nuits courtes et la chaleur du soleil pesante, même sous la forêt. Tout le jour durant, Lliane ne cessait de courir les bois, pour recevoir l'hommage de ses elfes liges, visiter les campements des troupes disséminées autour de Cill Dara, écouter des heures durant les prédictions des devins et les chants des ménestrels. Les temps avaient changé depuis la bataille de Calennan. La guerre semblait loin, en ce temps-là, abstraite, presque indigne du peuple des arbres. Chacun des clans n'avait envoyé alors qu'une centaine d'archers à l'appel de la reine Arianwen, de quoi constituer une armée et partir en guerre, mais pas assez pour la gagner. Aujourd'hui, ils étaient des milliers, non seulement d'archers, mais de druides, de bardes, de coureurs et de lanciers, parfois menés par le seigneur de leur clan. Eledriel de Carantaur était venu à la tête d'une armée immense, depuis la Forêt rouge. Dame Silivren menait en personne les Lasbelin du clan de l'automne et le seigneur Nallaerlinn celui des Anorlang, les elfes aux lames dorées. Et chaque jour il en venait encore, d'Ethuil, d'In Derenn, comme si la forêt tout entière se vidait de son âme vive. Au-delà même de la grande forêt, les Daerden du seigneur Calen se rassemblaient eux aussi dans les collines, et des messagers avaient été envoyés requérir l'aide des elfes gris, ceux qui vivaient dans les marais. Nul ne s'attendait réellement à ce que ces derniers répondent. Les coureurs envoyés jusqu'au pays des eaux dormantes n'étaient à vrai dire même pas sûrs de trouver qui que ce soit pour délivrer l'appel de la reine. Mais les elfes des marais étaient susceptibles, et ne pas les avertir eût été une offense.

— Combien de temps encore ? murmura-t-elle à Gwydion alors qu'ils quittaient l'un de ces campements, à la tombée du jour.

— Bientôt. Il faut encore attendre...

— Attendre quoi ?

Le vieux druide hésita à répondre, puis choisit de se taire. Il était trop tôt, encore, pour lui parler de Morvryn et évoquer ce que son père avait entrepris auprès du royaume des hommes. Le temps viendrait bien assez tôt.

— Ce ne sera plus long, dit-il enfin.

— Tu dis toujours ça. Mais vois combien nous sommes ! Dix mille ? Vingt ? As-tu déjà vu autant

d'elfes assemblés ? Combien t'en faut-il encore ?...

— Oh, à moi, aucun... Ils ne viennent pas pour moi, tu sais. Ni pour moi, ni vraiment pour faire la guerre.

— Alors pourquoi ?

— Je croyais que tu l'avais compris, Petit Feuille... Ils viennent pour toi. Pour toi et pour Arianwen... Ta capture et les jours affreux que tu as passés dans les Terres Noires t'ont au moins évité cette honte que nous avons tous ressentie à sa mort.

— Personne, murmura sombrement Lliane, n'est responsable de la mort de ma mère.

— Non. Mais chacun de nous a été confronté au plus impitoyable des juges : soi-même. Où étions-nous, le jour où la reine a été tuée ? Qu'avons-nous fait pour l'aider ?... Rares sont ceux qui ont pu répondre sans honte à de telles questions. Quelques centaines, tout au plus. Ceux qui étaient là-bas, avec elle. Et encore... La plupart s'en veulent de ne pas avoir su la protéger. Grâce à toi, ils retrouvent leur honneur.

— L'honneur ? Hal... On croirait entendre parler un nain. L'honneur est la pire des raisons pour se battre !

Gwydion sourit et la serra longuement contre lui, à la surprise des elfes qui les escortaient. Sans autre mot, ils reprirent leur route et marchèrent en silence, savourant le chant des oiseaux et le flamboiement de la forêt au déclin du soleil. Lliane était trop lasse pour se soucier de leur destination. Depuis son retour, c'est à peine si elle avait dormi deux nuits de suite au même endroit. Au soir, l'un ou l'autre de ses dix elfes liges avait aménagé un camp où tous les autres se retrouvaient, ne serait-ce que pour quelques heures. Cela lui suffisait bien.

Ce soir-là, pourtant, la forêt sembla familière à la jeune reine, et dès qu'elle y prêta quelque attention, elle reconnut aisément les bois qu'elle avait si souvent parcourus aux temps insoucians.

— Nous revenons à Cill Dara ? dit-elle en saisissant le bras de son compagnon.

— Pour une nuit ou deux... J'y ai des choses à prendre. Et toi... Toi tu as besoin de te reposer.

Lliane voulut protester, mais des gens accouraient à leur rencontre, qu'elle ne pouvait négliger de saluer et d'écouter. Elle s'aperçut plus tard, alors que la nuit était déjà avancée, que Gwydion s'était éloigné, peut-être pour regagner sa hutte et ramasser ses affaires, ainsi qu'il l'avait annoncé. Llandon et les autres, Till, Kevin, Olwenn, tout le groupe de ses fidèles, s'étaient installés auprès d'elle, dans la clairière du grand chêne, que baignait la douce lueur de la lune. La Mère était pleine, si ronde et si proche que chacun pouvait la voir sourire en veillant sur eux. Gwirth, la cuisinière daerden qui avait offert ses services à la reine une nuit à Calennan, leur avait préparé de la bière, des petits pâtés de feuille et du vin de mûre. Hamlin jouait de sa harpe, Olwenn chantait. C'était un moment parfait, auquel ne manquait que la blonde Blodeuwez, la compagne d'enfance de Lliane.

Elle vint un peu plus tard, tenant dans chaque main des enfants patauds trébuchant encore à chaque pas, et s'assit devant son amie avec un sourire amusé. L'un des deux petits elfes se laissa tomber sur son séant, l'autre courut se jeter dans les bras de Lliane, avec un rire de bonheur. La surprise était telle que l'émotion submergea la jeune reine. Les jumeaux, ses frères... Comment avait-elle pu les oublier ? Leur naissance prodigieuse, alors que la venue d'un enfant unique était déjà un événement parmi le peuple des arbres, semblait remonter à une éternité. Cela ne faisait pourtant qu'un an... Selon la coutume, Arianwen et Morvryn avaient confié les nouveaux-nés au clan, afin que chaque elfe devienne leur père et leur mère, que chacun en fasse ses propres enfants. Contrairement aux bébés humains, inaptes à subvenir à leurs besoins avant plusieurs années, les elfes sont capables de marcher

dès les premiers jours de leur existence, tout comme les petits de toutes les bêtes de la forêt. Jusqu'à leur dixième année, âge auquel ils sont considérés comme adultes, on ne leur donne pas de nom, ou plutôt chacun les nomme à son idée, selon son cœur. Les jumeaux semblaient si fragiles qu'un souffle de vent aurait pu les briser, et pourtant Lliane les trouva pleins d'assurance, deux diables prêts à toutes les audaces... Elle embrassa le nez de celui qui s'était niché dans ses bras, et celui-ci agrippa l'une de ses tresses qu'il se mit à mordiller. Aussitôt, son frère quitta Blodeuwez pour les rejoindre et tenter lui aussi d'attraper une natte.

— Ne les laisse pas faire, ils t'arracheraient tous les cheveux !

Lliane rit et se dégagea doucement, puis les serra tous deux contre elle. En relevant les yeux, elle croisa le regard de Llandon, dont le sourire attendri la fit rougir (ce qui, chez les elfes, donne plutôt un bleu foncé). Elle était sa promise. Un jour, peut-être offriraient-ils eux aussi un enfant au clan. C'était une pensée aussi abrupte qu'étrange. Une pensée pour les temps de paix, certes pas pour une veillée d'armes...

— Toi, je t'appellerai Mordeur, dit-elle en reportant son attention sur les petits. Et toi...

— Ils ont déjà des noms, intervint Blodeuwez. Le sourire de Lliane se figea et elle dévisagea son amie d'enfance sans comprendre.

— Le roi... Je veux dire, le seigneur Morvryn y a pourvu, avant son départ.

La jeune reine hocha la tête et reposa les enfants à terre, puis elle prit une longue inspiration afin de dissiper un peu la bouffée de chagrin qui l'avait soudainement étreinte. À son retour, Gwydion lui avait longuement expliqué pourquoi son père était parti afin de la laisser régner... Il n'avait pas dit que Morvryn ne reviendrait jamais. Pour quelle autre raison aurait-il tenu à nommer les jumeaux si jeunes, contre toute convenance ?

— Eh bien ? dit-elle en s'efforçant de faire de nouveau bonne figure. Comment s'appellent-ils ?

— Je suis désolée... Pardonne-moi.

Lliane secoua la tête. Un groupe en armes approchait, à l'orée de la clairière. Llandon et Till s'étaient déjà levés, l'arc à la main.

— Dis-moi vite...

— Celui-ci se nomme Blorian. Et celui-là, avec son long nez, c'est Dorian...

— Blorian et Dorian... C'est bien. Emmène-les. Je crois qu'on vient pour moi.

Blodeuwez chercha ses mots pour tenter d'écarter le voile qui venait d'assombrir ce moment de quiétude, mais Lliane s'était levée sans plus lui prêter attention. Une dizaine de chasseurs, menés par une elfe du clan des Anorlang, venait à sa rencontre, entourant de près un personnage vêtu d'une cotte de mailles descendant jusqu'aux mollets et recouverte d'une cotte d'armes noire. Un chevalier... Jeune, de petite taille mais d'une vigueur troublante, si différent des êtres de la forêt. Blodeuwez s'écarta lentement avec les jumeaux et s'arrêta à faible distance, afin de pouvoir l'observer. En la voyant s'éloigner, l'homme lui jeta un coup d'œil intrigué, ignorant qu'il put exister des elfes blonds. Il sembla même à Blodeuwez qu'il lui avait souri. L'instant suivant, la voix puissante du chevalier résonnait dans la clairière du vieux chêne.

— Dame Lliane, fille d'Arianwen, reine des Hauts-Elfes et des peuples sous la forêt d'Eliande, je vous porte le salut et l'amitié de mon roi, Pellehun de Logres, fils de Ker !

Droite comme un hêtre, Lliane le salua d'un signe de tête, entourée de ses elfes liges.

— Ker n'est plus roi ?

— Notre sire est mort, ma dame. Et le premier souci du prince Pellehun, avant même la cérémonie

du sacre, a été de m'envoyer vers vous pour vous délivrer ce message...

Léo de Grand passa une main sous sa cotte d'armes et en sortit une tablette de bois cachetée, qu'il lui présenta en s'inclinant. Sur un simple regard de la jeune reine, Hamlin s'avança, saisit le message et en ôta le sceau.

— « À la reine Lliane, souveraine des elfes d'Eliande, lut-il à haute voix. Le destin a voulu que nous accédions tous deux au trône dans de terribles circonstances. Nos pères avaient scellé l'union des elfes et des hommes du lac. Cette union, je la respecterai en leur nom. Notre armée va faire mouvement pour affronter notre ennemi commun. Joins-toi à moi et la victoire nous est acquise. Le seigneur Léo de Grand de Carmelide me fera savoir ta réponse. Qu'une nouvelle ère s'ouvre entre nos deux nations... Pellehun, roi du pays de Logres. »

Hamlin referma la tablette d'un coup sec, qui résonna dans la clairière silencieuse. Lliane, comme eux tous, avait écouté le message sans ciller, mais le chagrin qui l'avait étreint quelques instants plus tôt s'était ravivé à cette nouvelle évocation de son père. Pellehun n'aurait pas pu trouver de mots plus justes s'il avait été devant elle en ce moment même et s'il avait lu dans ses pensées...

— Je te remercie, Léo de Grand de Carmelide, dit-elle en s'inclinant devant lui. Porte à ton roi mon salut et dis-lui que je partage ses vues en tout point...

Le chevalier eut un sourire de triomphe et, d'un coup de menton railleur, sembla prendre à témoin l'elfe qui l'avait conduit jusque devant la reine.

— Dis-lui aussi que je suis porteuse d'un message du roi Troïn, seigneur des nains sous la Montagne Noire.

Léo de Grand avait suffisamment l'habitude de la cour pour maîtriser ses réactions, mais l'inimitié profonde des elfes et des nains était devenue proverbiale, et à cette annonce il ne parvint pas vraiment à dissimuler sa surprise.

— C'est une longue histoire, dit Lliane en souriant pour la première fois depuis le début de leur entretien. Troïn livre bataille, en ce moment même, devant la porte d'Agor Dôl, et il requiert notre aide... Retourne à Loth. Demande au seigneur Pellehun de marcher vers le nord, jusqu'aux pieds des Montagnes Rouges. C'est là que nous vous attendrons.

— Ce sera fait, ma reine... Sitôt qu'on m'aura rendu mon cheval.

Lliane jeta un coup d'œil amusé vers l'elfe des Anorlang. Elle devait avoir à peu près son âge, belle, le visage grave. Étrangement, elle semblait impressionnée de se trouver là. Lliane aurait voulu savoir son nom, rire avec elle des manières de ce rustaud.

— Ma sœur... (Elle suspendit sa phrase, le temps d'un sourire à la jeune elfe)... Ma sœur te le rendra, ainsi que tes armes. Les chevaux ne servent à rien, dans la forêt, et tes armes sont trop lourdes pour nous.

— Ma reine, je ne voulais pas dire que...

— Je sais. Pardonne-moi, je plaisantais... Si les Mères le veulent, nous nous reverrons devant les montagnes naines, chevalier.

— Je l'espère, ma reine.

Léo de Grand s'inclina profondément, puis recula de deux pas et salua de nouveau, conformément à l'étiquette royale de Loth, ce qui fit sourire l'assemblée. Tous le regardèrent s'éloigner, guidé en sens inverse par l'elfe des Anorlang, jusqu'à ce qu'il ait quitté la clairière. Alors seulement ils se détendirent et vinrent s'asseoir auprès de Lliane, qui s'était retirée à l'ombre du chêne. Durant un long moment, la compagnie resta silencieuse, tandis que la jeune reine réfléchissait, les yeux dans le vide.

Puis elle les regarda tour à tour, sans un mot, et les visages se firent graves.

— La journée est déjà avancée, et il reste beaucoup à faire, dit-elle enfin, d'une voix douce. Llandon, Kevin, allez prévenir les chefs de guerre. Que tous soient prêts à partir dès le crépuscule. Nous marcherons de nuit, en restant sous la forêt aussi loin que possible. Dulinn...

La guérisseuse aux cheveux gris redressa le buste, gênée comme souvent par les regards qui convergeaient vers elle. Côté ainsi des Hauts-Elfes (elle était une Anorlang), faire partie de la suite de la reine – même si Lliane n'était qu'une prisonnière, comme elle, lorsqu'elle l'avait connue – lui semblait une imposture, d'autant qu'elle était assez âgée pour passer pour leur mère à tous.

— Va avertir l'aîné de la forêt, je te prie. Qu'il rassemble les druides et les guérisseuses. Puis essaie de trouver dame Maerhannas et Dinris. Dis-leur qu'ils nous manquent et que leur présence à nos côtés serait un réconfort pour tout le peuple d'Eliande...

Dulinn acquiesça d'un hochement de tête, auquel Lliane répondit par un sourire. Puis elle jeta un coup d'œil vers Till le Daerden. Un pisteur, habitué à courir les bois, le plus vif et le plus endurant d'eux tous. Sans doute serait-il capable de courir sans s'arrêter des jours et des nuits durant, jusqu'aux Montagnes Noires. Mais il était irascible, imprévisible et détestait les nains plus qu'aucun d'entre eux. Il fallait pourtant qu'elle envoie une ambassade au roi Troïn, l'avertir des renforts qui marcheraient demain vers ses montagnes et le prier de tenir encore les portes d'Agor Dôl.

— Hamlin, j'ai besoin de ton art, dit-elle en se tournant vers le ménestrel. Mais tes blessures...

Mes blessures savent se taire lorsque je le leur ordonne. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire à l'intention de Dulinn, j'ai été bien soigné.

— Il faudra courir...

Hamlin hocha la tête, regarda Till en souriant, puis hocha la tête d'un air amusé.

— Je comprends, dit-il. Tu veux que j'aille parler à Troïn. Il te faut quelqu'un que le vieux barbu connaisse, sans quoi il ne recevra même pas ton messenger. Et tu veux que Till m'ouvre la route.

— On peut tenir plus longtemps lorsqu'on court l'esprit vide.

— Je sais.

— J'irai avec toi, intervint le Daerden. Mais je ne retourne pas chez les nains... Je t'attendrai dans les rochers.

— Mon ami, dit Hamlin avec un sourire las, je crois que c'est préférable pour tout le monde !

Quelques rires s'élevèrent parmi la petite troupe. Lliane vit les regards qu'ils s'échangeaient, l'inquiétude de ceux qui n'avaient pas encore été nommés.

— Llaw reste avec moi, ainsi qu'Olwenn. Et vous tous, mes amis... Nous nous reverrons devant la Montagne Noire. Que les Mères nous gardent. Allez...

Hamlin et Till furent les premiers à se lever. Les autres les imitèrent avec moins d'empressement. Llaw Llew Gyffes, comme à son habitude, resta à l'écart, tandis qu'Olwenn le barde demeurerait seul au côté de la reine.

— Tu étais avec ma mère, murmura-t-elle avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche. Je veux que tu me dises ce qu'elle aurait fait, à chaque instant, dans chaque circonstance. C'est pour ça que je veux que tu restes auprès de moi.

Le barde retint la réponse de convenance qui lui venait aux lèvres. Tout ce que Lliane avait accompli jusqu'à présent, chacun de ses mots, chacune de ses décisions semblaient irréprochables. Arianwen n'aurait sans doute pas agi autrement, mais la jeune reine n'avait été jusqu'à présent confrontée qu'à des décisions simples, qu'elle avait en outre eu le temps de soupeser. Les vraies

difficultés viendraient dans le vacarme, l'agitation et l'angoisse des combats. Arianwen avait su donner les ordres, en pareil instant, même si elle y avait laissé sa vie. Quant à lui, Olwenn doutait de sa propre capacité à juger de ce qui devrait être décidé au milieu d'une bataille, lui qui ne portait même pas d'arme. La seule chose qu'il pourrait tenter, en restant auprès de Lliane, serait de lui préserver la vie, quel qu'en soit le prix.

— Je t'obéirai, ma reine. Et quand tout sera fini, je complèterai le chant que les bardes de la forêt ont composé sur toi, afin que demeure à jamais le souvenir de tes exploits.

— Quels exploits ?

Ce n'était pas vraiment une question, et Olwenn n'eut pas le loisir d'y répondre. Lliane s'était levée et avait saisi son arc.

Le temps de la guerre était venu.

Les choses se passaient comme le seigneur Rassul l'avait prévu.

Il y avait un monde, cependant, entre un raisonnement énoncé dans la quiétude d'un après-midi de paix, en traçant sur le sol des lignes correspondant au mouvement des troupes – progressions, retraites ou embuscades –, et leur réalité sur le territoire vaseux dans lequel se mouvaient les elfes gris. Comme il l'avait prévu, les monstres étaient revenus plus nombreux à Gwragedd Annhw. Non plus des maraudeurs en guenilles, mais des guerriers Azandûm – les « Sombres demeures », ainsi que se nommait le clan des orcs du marais.

Il n'existait pas de passage à pied sec entre les Terres Gastes et le pauvre royaume des eaux dormantes, tout juste quelques hauts-fonds où les barques s'ensablaient, interdisant pratiquement toute navigation, à moins d'en connaître le relevé précis, ce à quoi bien sûr nul ne s'était employé. D'autant moins qu'il fallait également compter avec les bêtes, sous l'eau. D'invisibles créatures rôdant sous la surface, toutes de dents, d'ailerons et d'écailles, capables de faire verser une barque d'une brusque émergence, puis d'en dévorer tous les occupants, sans qu'aucune flèche ou épieu ne parvienne à les entamer, ni même les tenir à distance.

Les Azandûm, pourtant, avaient traversé. Les guetteurs envoyés par Gael avaient vu de longues cordes tendues en travers des marécages, parfois sur des milles de distance. Des passeurs s'y agrippaient pour tirer à la force des bras des bacs à fond plat, chargés de tout au plus une dizaine de guerriers. Quelques-uns, à bord, poussaient l'embarcation à l'aide de longues perches, les autres agitaient des torches enflammées ou frappaient les eaux troubles pour éloigner les bêtes. Sans doute arrivait-il qu'un bac soit renversé et ses occupants dévorés, mais des centaines d'orcs étaient parvenus à s'amasser sur quelques îlots de terre ferme au-delà du marécage, en territoire elfique.

C'est là qu'avait eu lieu le premier engagement d'importance. De nuit, à la lueur des flambeaux brandis par les monstres. Les elfes de Gael s'étaient portés au plus près, rampant à travers la vase et les roseaux pour surgir subitement, à moins de cent pas, et accabler l'ennemi de volées de flèches. Les orcs ne connaissaient pas les passages immergés sous les flots, ni les fondrières de vase qui vous happaient et vous avalaient tout vif en une lente et ignoble succion, mais ils apprenaient vite, et chaque pouce de terrain gagné au prix du sang permettait au reste de leurs troupes d'avancer. Lors de cette première nuit, Gael et les siens en avaient tué dix et blessé au moins deux fois plus. Il y avait eu un moment, au plus fort du combat, où une poussée supplémentaire aurait suffi à mettre les monstres en déroute. Mais tel n'était pas le plan. Au contraire, en cet instant décisif Gael avait dû donner aux siens l'ordre de fuir, laisser les Azandûm croire à leur victoire, les regarder rassembler leurs forces

puis installer de nouvelles cordes en travers du marais, et se contenter de les harceler de quelques flèches tirées à distance.

Dès le lendemain, un second combat s'était soldé par une retraite identique, alors qu'une fois encore la victoire semblait acquise. Certes, pour chaque elfe tué les monstres perdaient dix ou vingt des leurs sous leurs flèches ou dans les flots insondables du marais, mais de telles considérations ne semblaient ni faire reculer les uns ni reconforter les autres.

Conformément aux prévisions de Rassul, les échauffourées du passé s'étaient transformées en combats de plus en plus acharnés, d'autant plus exaltants pour les monstres que chaque engagement se soldait par une victoire. Les terres abandonnées par les elfes étaient maintenant assez vastes pour qu'ils puissent y installer un camp retranché. Ce n'était pas encore une invasion, mais nul n'avait jamais vu des orcs victorieux battre en retraite, ni même cesser une offensive tant qu'ils n'y étaient pas contraints. Bientôt, ils s'enfonceraient comme un coin toujours plus avant dans les eaux grises, jusqu'à ce que le piège se referme sur eux...

Ce que Rassul n'avait pas prévu, en revanche – ou ce qu'il avait négligé –, c'était l'écœurement des elfes obligés de reculer, la lourdeur des membres après la fièvre des combats, la rancœur insidieuse qui les éloignait peu à peu de Gael lui-même. Durant trois jours et trois nuits, ils avaient attaqué sans vraiment se livrer, puis battu en retraite sans même avoir tiré toutes leurs flèches. À deux reprises, l'assaut des monstres avait été assez furieux pour qu'on se batte à l'arme blanche, pour que des elfes soient tués et à chaque fois, il les avait contraints à se débander honteusement, sans même ramasser leurs morts.

Gael voyait leurs regards, entendait leurs murmures. Il avait essayé de leur parler, d'expliquer la stratégie de Rassul, en vain. Tout ce que font les elfes gris, chasse, guerre ou amour, ils le font dans l'instant, sans penser au lendemain. Leur vie tout entière, comme celle des bêtes, est régie par ce principe. Il faut penser au lendemain pour construire un abri un tant soit peu solide, fonder une famille ou prévoir des réserves de nourriture, ce qui n'existait pas à Gwragedd Annhw, du moins pas jusqu'à ce que Gael y revienne. Il le faut aussi pour attirer l'ennemi dans un piège, quel qu'en soit le coût. Rien d'étonnant à ce que Rassul ait échoué à fédérer leurs clans... À continuer ainsi, le voleur n'en doutait pas, certains rentreraient bientôt chez eux. Ou pire encore, peut-être essaieraient-ils de le tuer pour laver leur honneur bafoué. Peu important les ordres de Rassul, il fallait une victoire. Cesser de reculer. En tuer une quantité, récupérer un butin.

Gael inspecta l'îlot où sa troupe de maraudeurs avait trouvé refuge, presque entièrement dissimulé par une natte de roseaux haute et dense, longée sur tout un bord par une large bande de sable nue comme la main. Puis il s'avança au milieu de ses troupes dispersées, parfaitement fondues dans la brume avec leurs longs manteaux de moire grise, jusqu'à ce qu'il repère un visage connu.

— Isindialo !

L'elfe gris se leva lentement et vint le rejoindre avec une nonchalance affectée.

— Est-ce que tu connais ce coin ? dit Gael en l'entraînant à l'écart.

— Bien sûr.

— Alors prends dix archers, avance au plus près des monstres et débrouille-toi pour qu'ils te donnent la chasse.

— Fuir, encore...

— Oui. Jusqu'ici. Je veux que tu arrives à les faire tourner suffisamment pour qu'ils finissent sur cette bande de sable, là-bas. Nous serons dans les roseaux. Au chant du busard, vous vous jetterez à

terre. Nous tirerons une volée et nous donnerons l'assaut. Toi et les tiens, vous les empêcherez de fuir par l'avant... Cette fois, mon frère, on n'en laisse pas un seul en vie.

Isindialo sourit, ce qui donna à son visage long et maigre un air de cruauté charmée. Un simple hochement de tête entre eux et il s'élança. Quelques instants plus tard, il avait réuni ses archers et, sans plus de bruit qu'un vol de moineaux à travers les osiers, les dix elfes disparurent dans la brume. Il ne fallut guère plus de temps à Gael pour exposer son plan aux autres et donner ses ordres. Ainsi qu'il l'avait espéré, la perspective d'un combat dans lequel, cette fois, il n'y aurait d'autre consigne que celle de vaincre, avait ranimé leur foi et canalisé leur haine. Sans doute étaient-ils un peu plus de cinquante, alignés dans les roseaux, parfaitement immobiles, une flèche encochée, imperceptibles même pour l'œil exercé d'un pisteur. Et ils attendirent, sans un mot, sans un geste, le souffle retenu, indifférents à l'humidité ou au froid, jusqu'à ce que leur parvienne l'écho distant d'un combat. Des cris fusaient, au loin. Parfois le jappement aigu d'un orc touché par une flèche. Puis les ordres gutturaux de leurs chefs. Isindialo avait bien œuvré. La poursuite était lancée...

Accroupi parmi les autres, Gael serrait la poignée de son arc, pinçait la hampe de sa flèche, tous les sens aux aguets. Un frémissement parcourut la ligne des elfes un instant à peine avant qu'il devine les silhouettes d'Isindialo et des siens, alors qu'ils passaient fugacement devant sa cachette. L'elfe eut le temps d'apprécier à sa juste valeur l'allure de ses compagnons. Ils semblaient fuir à toutes jambes le long de ce banc de sable, assez vite pour ne pas être rattrapés, mais suffisamment lentement pour que les orcs ne perdent pas leur piste. Quelques secondes encore, et il perçut comme chacun l'approche de la troupe lancée à leurs trousses, dans un assourdissant vacarme de cris, de bringuebalements métalliques et de pataugements. Il attendit qu'une demi-douzaine d'orcs soit passée devant lui, puis il poussa le cri du busard « wiiiik-wiiiik ! », se leva brusquement et décocha sa flèche, avec un hurlement animal. Un court instant, le claquement des cordes et le sifflement des flèches couvrirent les cris, puis les elfes jaillirent d'entre les roseaux, pour aller s'écraser comme une vague sur la digue des guerriers orcs.

Ils étaient bien plus nombreux que Gael l'avait escompté. La volée de flèches en avait abattu une vingtaine, morts ou blessés, mais il en restait au moins autant à tenir encore debout, certains épargnés par les dards, d'autres titubant. Le voleur de Ha-Bag fut le premier à surgir des roseaux, le premier à courir sus aux monstres et à frapper, d'un coup d'estoc de sa longue dague, dans ce qui lui sembla une masse informe, sombre et luisante, pareille à quelque insecte géant. Son coup rencontra de la chair, qu'il transperça, sans que Gael n'ait clairement aperçu sa victime. Puis il se sentit empoigné, saisi par le bras par un orc hurlant, dont le regard affolé fut la dernière chose qu'il vit avant d'être frappé sur la tempe par une masse cloutée qui lui déchira les chairs. Le coup manquait de force – sans quoi la masse lui eût ouvert la tête – mais l'elfe s'effondra à genoux dans le sable, les yeux voilés et les membres privés de vie. Il n'avait pas mal. Le sang chaud qui lui coulait sur la joue lui procurait même une sensation agréable. Des combats qui faisaient rage autour de lui, il ne percevait qu'un brouhaha assourdi et des visions confuses. Et puis tout revint soudainement, le bruit, la vue. Gael s'avança à croupetons vers le corps sans vie d'un orc lardé de traits, arracha de ses doigts crispés une sorte d'épieu portant un fer à chaque bout et roula sur le sable, hors de la mêlée. Alors qu'il se relevait, il aperçut quelque chose à terre, qu'il prit tout d'abord pour une grosse pierre. C'était la tête d'un elfe, tranchée net au ras du cou, la bouche et les yeux encore ouverts sur un hurlement figé. Cette vision le mit en rage, au point d'oublier toute prudence. Comme un possédé, l'épieu brandi au-dessus de la tête, il se jeta au cœur des combats et abattit le fer sur le premier orc qu'il aperçut, s'aspergeant lui-même

du sang noir du monstre.

Il n'en restait plus guère qu'une poignée, tous aux prises avec deux ou trois elfes ivres de fureur. Ceux qui essayaient de fuir étaient immanquablement percés de flèches. Ceux qui voulurent se rendre furent achevés dans l'instant. Et le silence du marais retomba sur cette ignoble tuerie.

Plus tard, quand une patrouille orque osa s'aventurer jusque-là pour tenter de découvrir ce qu'il était advenu de leurs congénères, ils découvrirent près de cinquante têtes coupées, posées en rang dans le sable qu'elles avaient noirci de leur sang. Tout le reste, les corps, les armes, avait disparu.

SOUS LA MONTAGNE ROUGE

Baldwin s'éveilla peu avant le jour, en sursaut, la main déjà sur le manche de sa hache. Le temps qu'il reprenne ses esprits et que s'effacent les derniers miasmes de ses rêves tourmentés, il se vit plongé aux abîmes, dans l'obscurité et la puanteur du séjour des morts. Le nain se redressa brusquement sur le bat-flanc qui lui servait de couche, paille moisie et draps déchirés, les yeux écarquillés et le cœur battant, puis il reconnut les murs étroits du réduit dont il avait fait sa chambre, et s'affaissa avec un grognement. Triste chambre, bien peu digne du fils de Twor, seigneur de Dal Wid et roi des nains sous la Montagne Rouge. Elle conservait encore un peu de l'arôme des tonneaux de bière qu'on y entreposait autrefois, et c'était bien son seul avantage. Pas de fenêtre, des murs de pierre brute, un sol de terre battue, un lumignon trempant dans une coupe d'huile pour seul éclairage... Baldwin s'assit sur son séant et gratta longuement sa barbe grisonnante, ses cheveux et ses bras. Un mois, au moins, qu'il ne s'était plus lavé. Sa chemise raide de suie, de sueur et de sang lui collait à la peau, ses pieds étaient noirs de crasse et la perspective de devoir se vêtir en guerre, de son haubert de cuir clouté, de ses hauts-de-chausses et de ses bottes, abandonnés en tas dans un recoin de sa cellule, le déprima, avant même qu'il ne songe à la journée qui l'attendait.

Dès qu'il ferait assez clair, le pilonnage recommencerait. Les monstres étaient parvenus à détruire tous les postes avancés et toutes les tours qui protégeaient les abords d'Agor Dôl, ce qui leur avait permis d'amener leurs engins de guerre à distance de tir. Trébuchets, catapultes, mangonneaux... Chacune de ces machines, hors de portée des balistes naines, martelait ses murs à coups de rochers pesant jusqu'à deux cents livres, quand ce n'était pas des jarres de poix enflammée ou quelque autre horreur. Les créneaux de la Grande Porte ne ressemblaient plus à rien, ni le chemin de ronde. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, il ne devait pas rester une pierre intacte. Tout était noirci, gluant, fracassé. Se tenir aux remparts était presque un suicide, quand seules les échauguettes, les meurtrières et les tours saillantes à mâchicoulis contenaient encore les monstres. Bientôt, ces dernières défenses seraient écrasées et plus rien, alors n'endiguerait l'assaut final. Ce n'était qu'une affaire de jours. Aujourd'hui, peut-être, serait le dernier... C'était ce que Baldwin se disait depuis près d'une semaine, et Agor Dôl tenait encore. Il y avait déjà là de quoi écrire de fières pages, quoi qu'il advienne...

Allons, il était temps de se lever et de se vêtir, avant que la danse reprenne. Baldwin enfila ses hauts-de-chausses et ses bottes, puis son pesant haubert, qu'il négligea de lacer. Il boucla son large ceinturon lesté d'un poignard, lissa sa barbe par-dessus son armure de cuir, puis sortit de son réduit. Partout, dans les couloirs de ce qui était autrefois les caves de la forteresse, des blessés étaient allongés, le plus souvent à même le sol. D'autres dormaient jusque sur les marches de pierre menant aux salles de garde, dont chaque pousse, hormis une allée centrale, était encombré d'une foule endormie, ronflante et puante. Au fond, autour de l'âtre, des cuisiniers faisaient chauffer du vin aux épices. D'autres distribuaient déjà du pain et du lard fumé aux premiers éveillés. Au moins y avait-il encore de quoi se restaurer dignement... Le roi se fraya un chemin jusqu'à eux, fit la queue parmi ses soldats exténués sans chercher à se faire reconnaître, et une fois servi, les suivit jusqu'à l'étage supérieur, en plein air, où l'on pouvait manger en sécurité tant que le soleil ne se serait pas levé.

Son bol fumant en mains, Baldwin s’avança prudemment jusqu’à quelques pieds du rempart. Le temps était fini où l’on pouvait s’y pencher pour observer l’ennemi. Quiconque s’approchait des créneaux, aujourd’hui, risquait de se prendre une flèche ou une balle de plomb, depuis les tourelles de bois érigées par les monstres à moins de dix perches ^[22] des murailles. Même à cette distance, même dans la pénombre du petit matin, le spectacle le glaça. L’abrupt défilé menant à la Grande Porte, encadré par des montagnes escarpées, était constellé de milliers de points lumineux. Les feux de camp d’une armée immense, tassée dans cette gorge comme un fleuve devant un barrage prêt à céder. Sur la droite, à flanc de l’à-pic vertigineux qui dominait cette gorge, le roi de Dal Wid distingua le linteau et les jambages d’une embrasure étroitement confondue à la pierre, l’un des chefs-d’œuvre des maîtres maçons des temps anciens. Cette porte, indétectable à moins d’en connaître l’emplacement exact, était l’issue unique d’un large tunnel creusé jusqu’au cœur des monts. Un canal, à vrai dire, menant jusqu’à la digue qui détournait le cœur en fusion du volcan endormi que l’on nommait la Montagne Rouge. Les monstres, bientôt, découvriraient la véritable signification de cette épithète... Quand tout serait fini, quand leurs troupes d’assaut seraient sur le point de submerger Agor Dôl, il lui faudrait formuler l’ordre que tous ses ancêtres, depuis des siècles, avaient redouté de donner. Rompre la digue, ouvrir les portes et inonder les assaillants et les fortifications elles-mêmes sous un fleuve de lave. Personne n’y survivrait, à commencer par les braves qui s’enfonceraient jusqu’au cœur de la montagne pour briser les étais. Mais l’armée des monstres y perdrait des milliers des siens, et cette voie leur serait pour longtemps fermée...

En cet instant, alors qu’un beau soleil illuminait déjà les sommets, Baldwin se fit le serment de mener lui-même le groupe assigné à cette tâche terrible. La mort serait rapide, sans doute, et son corps se confondrait à la pierre de ces montagnes tant aimées, ce qui lui parut, somme toute, une fin honorable... Satisfait par la perspective d’entrer à jamais, par cet exploit, dans les légendes de sa lignée, le nain leva le nez, contempla le bleu du ciel et but une longue lampée de vin chaud. Sa morosité s’était dissipée, il se sentait en paix, presque impatient que le jeu reprenne. Celui-ci débuta à cet instant même, par un grincement lugubre et sourd que chacun des nains d’Agor Dôl avait appris à redouter. Le premier des trébuchets de l’armée des monstres venait d’actionner son bras immense, projetant sa charge de mort sur les fortifications.

La journée avait commencé.

Étendards claquant au vent, gonfanons, enseignes, pennons, flammes des lances... Vu des remparts de Loth, l’ost semblait surmonté d’une nuée de bannières colorées, où dominaient l’azur et argent des armes royales. En tête, deux conrois de chevaliers et d’archers à cheval servaient d’avant-garde, sous les ordres d’Escan de Cambenet. Puis venaient les batailles de cavalerie emmenées par deux lignes de chevaliers portant la grande lance et dont les armures étincelaient au soleil comme une coulée d’argent. En arrière, une masse proprement ahurissante d’archers avançait dans un ordre relatif, encadrée de part et d’autre par de minces colonnes de piétons armés de la pique, de l’épée et de l’écu aux couleurs de Logres. Le jeune roi chevauchait parmi eux – signe de l’importance qu’il accordait à cette foule d’archers – flanqué d’une maigre escorte montée, parmi lesquels Gorlois de Tintagel, Bellinant de Sorgalles et Léo de Grand de Carmelide. Suivaient près d’une centaine de chariots d’intendance, attelés à des bœufs puis, fermant la marche, l’arrière-garde, aux ordres du duc de Lyonesse.

C’était un spectacle fabuleux que la population de Loth, massée le long des créneaux de la ville ou

aux pieds des remparts, n'aurait manqué pour rien au monde. Deux heures pleines s'étaient écoulées depuis le départ de l'avant-garde et il en venait encore. Quel ennemi aurait pu vaincre une telle armée ? Jamais encore les hommes du lac n'avaient fait étalage d'une telle puissance. Jamais encore une telle foule n'était venue assister au départ d'une troupe. Et jamais une entrée en guerre ne s'était faite dans un si joyeux vacarme. Tous ceux qui restaient en arrière, hommes ou femmes, soldats de la garnison, artisans, vieillards et enfants, gesticulaient en haut des fortifications et se brisaient la voix à force de hurler, dans une frénésie absurde qui ne semblait qu'enfler au fil des heures. C'était comme si personne ne réalisait que cette troupe innombrable marchait vers la mort. Ces femmes, ces enfants qui acclamaient un père, un frère ou un mari, quelque part dans ce grouillement de métal, de cuir et de chair, n'imaginaient-ils vraiment pas que ceux-ci puissent être tués ? Bedwin, assourdi et offusqué par cette exubérance, avait formulé cette question à voix assez haute pour que l'évêque Dubricius l'entende. Devant tous ses clercs réunis autour de lui, le prélat l'avait traîné plus bas que terre, d'une seule phrase : « Ces femmes, ces enfants, frère Bedwin, croient en Dieu, voilà tout ! » Depuis, le chapelain se tenait coi, avec tout juste encore assez d'orgueil pour tenir sa place au côté du primat de Logres, sous l'immense croix qui les surplombait, en haut de la barbacane protégeant l'entrée principale de la ville. Comme les autres, clercs ou moines, il consacrait à larges gestes ce flot ininterrompu de soldatesque, en s'efforçant de croire à l'importance de cette ultime bénédiction.

Lorsque les derniers cavaliers de l'arrière-garde furent hors de vue, Dubricius salua ses officiants et, à l'instant de quitter la barbacane, posa de nouveau les yeux sur Bedwin.

— Mon frère, suivez-moi, s'il vous plaît.

Alors que l'évêque avait déjà fait demi-tour et s'éloignait, le chapelain s'exécuta, en feignant de ne pas voir les regards de commisération ou d'ironie des autres religieux. Dubricius était grand, il marchait vite. Le chapelain était plus rouge et plus luisant que jamais lorsqu'il le rejoignit dans ses appartements, dont la porte était gardée par des frères convers à l'allure bien peu chrétienne, portant dague et épée. Ceux-ci refermèrent derrière lui dès qu'il fut entré.

— Monseigneur, commença Bedwin tandis que le prélat allait poser sa grande carcasse sur l'un des bancs de pierre encadrant sa fenêtre, je suis navré que vous ayez pu mal interpréter mes...

— Taisez-vous et venez vous asseoir auprès de moi.

Le chapelain obtempéra et respecta le silence de l'évêque, qui avait fermé les yeux et poussait un long soupir.

— Est-ce qu'il s'est joué de nous ? murmura-t-il enfin, d'une voix si basse que Bedwin se demanda s'il avait bien entendu.

— Avons-nous été trop vite ? reprit Dubricius.

— Je ne comprends pas, monseigneur.

— Vous êtes sans doute l'un des seuls à comprendre, au contraire, alors épargnez-moi votre habituel verbiage. Le roi a pris la décision d'accepter l'alliance avec les elfes, vous ne l'ignorez pas.

— Effectivement, c'est ce qu'il m'a semblé.

— C'est ce qu'il vous a semblé ? Vous êtes le prêtre du château, et à ce titre, mes yeux et mes oreilles auprès du roi ! Est-ce qu'il ne vous a pas semblé qu'il avait reçu le seigneur Léo de Grand de Carmelide pour lui confier un message destiné à la reine des elfes ? Se peut-il que je le sache et que vous l'ignoriez ?

— Je... Je le savais, monseigneur.

— Alors il fallait me le dire, sans délai !

Bedwin baissa la tête devant le regard furieux de l'évêque, mais un sentiment nouveau naissait en lui. La colère des faibles, une subite exaspération d'être traité en laquais, rabroué, admonesté par le roi Ker (Dieu ait son âme), le prince Pellehun ou Dubricius lui-même, tous ces esprits supérieurs dont les cogitations ne menaient qu'à la guerre, encore et toujours !

— Si j'ai pu déplaire à Votre Excellence, j'aurai plaisir à me retirer du monde et à rejoindre l'abbaye de mon ordre.

Malgré la colère qui lui échauffait les sangs, l'évêque perçut la menace dans le ton vibrant du chapelain. Frère Bedwin était moine et non clerc. Il ne dépendait pas de lui mais du père abbé de son monastère, lequel se ferait un plaisir de l'entendre en confession. Et le chapelain savait beaucoup trop de choses pour laver impunément son âme...

— Mon frère, je vous demande pardon, dit-il en s'efforçant de sourire. Votre aide, vous le savez, m'est indispensable. Elle est indispensable à Dieu et à l'établissement de la religion dans ce royaume... Je ne faisais que poser la question : avons-nous été trop vite, avec le roi ?

Les sangs de Bedwin étaient longs à s'échauffer et plus longs encore à se refroidir. Les yeux encore brillants de fureur contenue, il se leva brusquement et s'écarta, comme pour marquer physiquement la distance qu'il entendait désormais imposer entre lui et Dubricius.

— Pellehun est jeune, dit-il après un long silence. Comme n'importe quel chevalier de son âge, il ne rêve que de gloire, de victoire, de triomphes... Bien sûr que tout s'est passé trop vite. Comment voulez-vous qu'il vous obéisse, ou qu'il obéisse à un Dieu auquel il croit si peu, alors qu'il vient tout juste de se défaire de la tutelle d'un père ?... Il est roi. Il commande. Il a tout pouvoir, et une seule obligation, celle de vaincre. Alors entre l'aide de Dieu et celle des elfes, comment voulez-vous qu'il choisisse une alliance immatérielle ?

— Alors il s'est servi de nous...

— Évidemment qu'il s'est servi de vous ! cria-t-il à pleine voix. Vous avez prêché la bonne parole et contribué à réunir cette armée formidable, au nom de Dieu ? Très bien !... Il vous en sait gré, soyez-en certain. Mais vous n'imaginez pas ce qu'ils vont affronter, monseigneur... Les légions de l'Innommable. Des hordes sans fin de monstres élevés pour tuer, pour détruire, vomissant du fer et des flammes, charriant avec eux toutes les terreurs les plus abjectes qui se puissent imaginer...

— Je sais, murmura l'évêque. Je les ai combattus, moi aussi, dans ma jeunesse...

— Alors vous devez vous souvenir de votre peur. Pellehun les a affrontés, à Bassecombe, et il a été vaincu. Il a fui, vous le savez comme moi... Croyez-vous qu'il n'y pense plus ? Croyez-vous qu'il ait pu oublier cette honte ?... Ce qui lui importe, je vous l'ai dit, c'est de vaincre. Le reste est secondaire... Même Dieu.

— N'allez pas trop loin, mon frère... Ce que vous dites est sacrilège.

— Et je suis prêt à expier dans un couvent, pour le reste de mes jours. Mais il n'empêche que c'est la vérité. Et vous le savez.

Dubricius soutint son regard, puis il détourna les yeux et contempla la campagne environnante — ou ce qu'il en voyait à travers le verre épais de sa fenêtre à croisillons d'étain. Durant un long moment, les deux hommes demeurèrent cois, jusqu'à ce que leur irritation se dissipe. La voix du primate du royaume était lasse et faible lorsqu'il reprit la parole.

— Croyez-vous qu'ils vaincront ?

Bedwin ne répondit pas tout de suite. La question de Dubricius lui rappela le sentiment qu'il avait éprouvé, tout à l'heure, sur les remparts. Nombre de ces hommes partant en guerre sous les vivats

marchaient vers leur propre mort...

— Je ne sais pas... Mais le roi ne cherche qu'à remporter une bataille... Or souvenez-vous de ce que vous disiez vous-même, lorsque nous l'avions rencontré secrètement. Aucune bataille ne viendra définitivement à bout de Celui-qui-ne-peut-être-nommé... Les monstres peuvent être vaincus, sans doute, mais ils reviendront. Tant qu'ils n'auront pas été détruits jusqu'au cœur même des Terres Noires, ils reviendront. Ils sont animés par la Lance de Lug, l'arme d'un dieu assoiffé de sang, tout comme les elfes sont animés par le chaudron du Dagda ou les nains par l'épée de Nudd... La seule chose qui puisse asseoir définitivement le royaume de Dieu sur cette terre serait...

Le moine s'interrompit, effrayé lui-même par ce qu'il s'apprêtait à énoncer. Ce fut l'évêque Dubricius qui acheva sa phrase.

— Oui, mon frère... Ce serait de détruire les talismans.

Ce n'avait été qu'une rumeur diffuse, pareille au grondement d'un orage lointain. Mais au fur et à mesure de leur avancée, le bruit se faisait plus fort, plus net, glaçait le cœur des deux elfes et alourdissait leurs membres au point que chaque pas qui les rapprochait d'Agor Dôl puisait désormais non seulement dans leurs dernières forces, mais aussi dans leur réserve de courage. Ce que Till et Hamlin avaient pris tout d'abord pour des coups de tonnerre espacés était les chocs terribles des pierres projetées par les monstres sur les murailles naines, mais cela, ils l'ignoraient. La montagne se découpant dans l'azur les dominait comme un sombre géant impavide, et pourtant ils sentaient parfois le sol trembler sous leurs pieds, et voyaient des cailloux rouler dans la pente, alors que les fortifications naines étaient encore à plusieurs heures de marche. L'un comme l'autre ne connaissait de la guerre que le sifflement des flèches et le choc des lames. Les effroyables machineries des monstres leur étaient tout aussi inconcevables que l'épaisseur des murs de la Grande Porte et les deux compagnons, en grimpant les contreforts de la Montagne Rouge dans ce vacarme irréel, ne pouvaient qu'imaginer quelque combat de créatures titanesques comme en recèlent les contes. La plus élémentaire raison aurait commandé de fuir à toutes jambes pendant qu'ils le pouvaient encore, et sans doute auraient-ils cédé à la panique, l'un comme l'autre, s'ils avaient été seuls.

— Arrêtons-nous ici, dit Till, en jetant sa musette à terre.

Hamlin ne répondit pas, mais se laissa tomber comme une masse. Ces journées passées à courir sans discontinuer, à travers bois, collines et rocaillies, l'avaient abruti de fatigue. Le ménestrel était au-delà de l'épuisement, incapable de prononcer le moindre mot, incapable même de formuler la moindre pensée. Son esprit était vide, ses jambes raides comme des troncs d'arbre, pas une parcelle de son corps qui ne soit tétanisée, pas un geste qui ne soit douleur.

— Je ne pense pas que les trolls montent jusqu'ici, poursuivit le pisteur, d'une voix qui lui semblait distante, à peine audible dans le tumulte des combats.

Il parla encore, mais Hamlin ne l'entendait plus. Le ménestrel s'était assoupi, anéanti, brisé. Quand Till le réveilla, il eut l'impression d'avoir à peine fermé les yeux, et pourtant le jour déclinait déjà. Sans doute avait-il dormi cinq ou six heures... Peut-être n'était-ce que parce que ses oreilles s'y étaient habituées, mais il lui sembla que les grondements de la montagne étaient moins menaçants.

— Il faut y aller, reprit Till, agenouillé à son côté. Tu vas manger, d'abord, et boire. Ça te redonnera des forces...

Hamlin se redressa, accepta quelques pâtés de feuilles aussi durs que du bois, mais qui fondaient en bouche comme de la neige, en libérant tous les arômes de la forêt. Noisettes, mûres, myrtilles...

Chaque bouchée lui donnait l'impression que son sang recommençait à couler dans ses veines.

— C'est encore loin ? dit-il avant d'en engloutir un deuxième.

— Cinq milles, je dirais... Mais à partir de maintenant, tu marches seul, en avant. Je te suivrai à distance, pendant un moment, au cas où des trolls rôderaient encore dans les parages. Mais dès qu'on apercevra les murs d'Agor Dôl, sache que je m'arrêterai.

— Tu l'avais dit... J'espère seulement que tu m'attendras.

— Évidemment !

Hamlin ignore l'expression offusquée de son ami. Les Daerden se vexent facilement, c'est bien connu, et le ménestrel n'avait jamais rencontré d'elfe vert aussi susceptible que Till. Ni sans doute de meilleur compagnon.

Il lui sourit, lui donna une claque sur l'épaule et se mit en marche, seul, vers le sommet. Dès la première heure, tout revint. Le bruit de la bataille, la peur, la raideur de ses jambes épuisées, l'impression qu'à chaque pas l'air lui manquait et qu'il allait s'évanouir. De nouveau, il sentit la terre vibrer sous ses pieds et vit l'eau d'une flaque se rider sous l'effet de l'un de ces coups lointains, d'une puissance dépassant son entendement. Presque malgré lui, il se retourna et chercha Till des yeux, mais le Daerden avait disparu. Sans doute devait-il se cacher de roche en roche afin de le protéger sans être vu. Hamlin eut tout juste le temps de hausser les épaules en maugréant contre cet excès de prudence, lorsque ses oreilles effilées perçurent le tintamarre d'une troupe approchant. Des nains, sans aucun doute. Eux seuls pouvaient faire autant de bruit en se mouvant. Le ménestrel grimpa sur un rocher d'où il les aperçut. Cinq nains vêtus en guerre, portant des haches ou des marteaux d'armes, et qui passaient sans l'avoir vu, à moins d'un jet de pierre.

— Holà !

Les nains se retournèrent d'un seul bloc et brandirent leurs armes.

— Nobles guerriers de la Montagne Rouge, je suis Hamlin, envoyé de la reine d'Eliande ! Je suis porteur d'un message pour le roi Troïn !

Les nains se hâtèrent dans sa direction, et bientôt encerclèrent de tous côtés la pierre sur laquelle il s'était juché, en soupesant leurs haches avec l'air de vouloir littéralement le couper en rondelles. Durant un court moment, Hamlin se demanda s'ils parviendraient à l'atteindre ou à se hisser jusqu'à lui, dans le cas où les choses tourneraient mal.

— Descend de là, elfe ! brailla celui qui devait être leur chef.

— Je vais descendre, mais m'avez-vous bien entendu ? J'apporte un message de la plus haute importance pour le roi Troïn !

— Troïn est parti.

— Alors c'est au sire Baldwin que je devrai parler. Ou au seigneur Vali. Il me connaît !... Voyez, je suis seul. J'ai posé mon arc. Je viens en paix.

Durant un instant, le nain le toisa sans un mot, les mains crispées sur le manche d'une hache presque aussi grande que lui. À ses côtés, le reste de la patrouille lui faisait l'effet d'une meute de loups, et lui-même d'une biche acculée.

— Tu connais le seigneur Vali ?

— J'ai eu l'honneur de lui parler plusieurs fois, à Höttamstorg, avant que ma reine, Lliane fille d'Arianwen, soit reçue par le roi Troïn.

Peut-être n'était-ce qu'une impression fausse, mais Hamlin eut le sentiment que le seul énoncé du nom de la reine avait refroidi leur humeur belliqueuse. Son interlocuteur eut une sorte de mouvement

de menton qui pouvait passer pour une approbation. Sans en attendre davantage, l'elfe ramassa son arc et sauta prestement du rocher.

— Allons ! dit-il d'une voix aussi enjouée que possible. Je vous suis !

D'un geste agacé, le nain l'empoigna par le bras et le poussa en avant. Aussitôt, Hamlin fut entouré de toutes parts, si étroitement que c'est à peine s'il pouvait voir où il marchait, pour éviter de trébucher. L'incident avait dénoué un peu de l'angoisse qui l'étreignait, mais à mesure qu'ils avançaient et que le grondement de la bataille se faisait plus précis, le ménestrel se sentit de nouveau faible et lâche, sur le point de flancher, indigne en tout point de la mission qui lui avait été confiée. Durant plus d'une heure, ils cheminèrent sans un mot, à une allure soutenue. Puis l'attitude des nains changea et leur train se fit plus prudent. Lorsqu'il s'en rendit compte, Hamlin prit le temps de regarder tout autour de lui. Il ne distingua tout d'abord qu'une épaisse fumée noire semblant provenir de la montagne elle-même, avant d'apercevoir, étroitement confondue à la montagne, la ligne des fortifications. À une demi-lieue de la Grande Porte, ils dépassèrent des premiers cadavres d'orcs gisant entre les pierres, puis de plus en plus alors qu'ils se rapprochaient des remparts. Sans doute une tentative pour prendre Agor Dôl à revers, ce qui expliquait ces patrouilles en aval des murailles.

Durant le temps de sa captivité, Hamlin avait toujours trouvé laid et triste l'univers minéral de ces sommets, mais ce qu'il découvrait à présent était proprement horrifiant. L'écho des combats résonnait à ses oreilles et faisait trembler le sol. Ce n'étaient plus quelques cailloux qui roulaient dans la pente, mais des moellons entiers, et des cascades de feu, et des éclats de roche. Où que portait le regard, tout était noirci. Ça et là, des flaques de naphte enflammé brûlaient encore en dégageant des volutes de fumée. Et les nains avançaient en ligne droite dans cet enfer, sans dévier d'un pouce, s'amusant sans doute de la frayeur de leur prisonnier. Quelques centaines de pas plus loin, Hamlin dut se boucher les oreilles, tant le vacarme de la bataille devenait assourdissant. Puis soudain tout s'interrompit brusquement, alors qu'on le poussait dans une galerie souterraine dont, à aucun moment, il n'avait aperçu l'entrée. L'elfe s'accommoda vite de l'obscurité du tunnel, où toute une foule en armes se croisait en une bousculade insensée. Malmené comme un fétu jeté dans un torrent, il se sentit soudainement poussé sur un banc de pierre, dans ce qui lui apparut n'être guère plus qu'un renfoncement dans le mur.

— Reste là. Je vais chercher le seigneur Vali, et gare à toi si tu m'as menti... Vous autres, restez avec lui !

Hamlin n'eut pas le temps de répondre. Le nain était déjà reparti, confondu à des flots de guerriers tout aussi barbus, caparaçonnés et renfrognés que lui. L'elfe ferma les yeux et s'adossa au mur. Il aurait voulu s'endormir, échapper pour quelques instants à cette agitation, mais les nains ne cessaient de s'apostropher en hurlant, ou de le bousculer plus ou moins intentionnellement. Et puis enfin son guide réapparut, le souleva par un bras (avec un peu plus d'égards, lui sembla-t-il), et l'entraîna de nouveau dans le dédale des galeries creusées sous la montagne. Cela ne dura pas. Rapidement, ils empruntèrent un escalier grimpant abruptement en colimaçon et débouchèrent sur une vaste salle, elle aussi peuplée d'une foule de guerriers et dont le plafond, soutenu par une forêt de colonnes sculptées, se fondait dans l'obscurité, loin au-dessus de leurs têtes. À l'autre bout, le nain frappa du poing à une porte basse et lui fit signe d'entrer.

Hamlin se courba pour franchir l'huis et aussitôt eut une grimace de dégoût. L'odeur douceuse du sang se mêlait à celle, plus violente, de la sueur et des viscères. Du sang, il y en avait plein le sable répandu à terre, plein les longues tables autour desquelles officiaient des nains des deux sexes, jusque

sur les murs, le long desquels gisaient des blessés étendus sur des civières. Un guerrier dont il n'apercevait que les jambes agitées de tremblements était couché sur la première table, entouré de sorciers, de guérisseurs ou plutôt de bouchers, à en juger par ses hurlements de douleur. Il détourna le regard, mais celui-ci tomba sur un bras coupé, abandonné sur le sol.

— Tu as demandé à me voir...

Hamlin se couvrit le nez et avança vers celui qui venait de parler, en prenant garde à ne pas poser le pied sur quelque autre membre mutilé. Vali était étendu sur une autre table, le visage en sueur. Ce ne fut qu'en s'approchant davantage que le ménestrel découvrit l'affreuse brûlure qui avait transformé son bras gauche et son côté en une masse indistincte, noire et sanguinolente.

— De la poix enflammée, dit le seigneur des Collines d'ambre en suivant son regard. Ça brûle même après que les flammes soient éteintes... Approche, que je te voie... Oui, je te reconnais. Tu étais avec la princesse Lliane.

— Je peux peut-être...

Gauchement, Hamlin commença à fouiller sa besace, à la recherche de quelque baume qui pourrait apaiser ses souffrances, mais le seigneur nain l'arrêta d'un geste de sa main valide.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, mon ami. Ils vont devoir me couper ce bras et après je ne pense pas être en état de t'écouter. Alors fais vite, il y en a d'autres qui attendent...

— Seigneur, la princesse Lliane est devenue reine sous la forêt d'Eliande. Et le roi des hommes de Loth a accepté de se ranger à nos côtés contre les monstres.

— Ha !... Je n'aurais pas cru cela possible. Elle a donc tenu parole...

— Une armée immense s'est mise en marche. D'ici deux lunes, au plus, les hommes du lac et les elfes d'Eliande viendront à votre secours.

— Deux lunes ! s'exclama derrière lui une voix rocailleuse.

Hamlin se retourna brusquement et s'inclina aussitôt, en reconnaissant Baldwin, roi sous la Montagne Rouge, qui jusque-là s'était tenu à l'écart. Au même instant, le blessé de l'autre table arrêta brusquement de hurler. Peut-être s'était-il évanoui. Peut-être était-il mort... Dans le silence retrouvé, l'elfe perçut de nouveau la rumeur des combats, quelque part au-dessus de leurs têtes.

— Deux lunes, grommela le vieux Baldwin en s'approchant. Autant dire une éternité... Les portes ont commencé à se fendre, aujourd'hui. S'ils concentrent leurs tirs, elle cèdera, d'ici demain. C'est fini...

— Demain, dites-vous ? murmura Hamlin. Mais si les monstres envahissent les plaines avant que les deux armées se rejoignent, alors...

— Cela n'arrivera pas, trancha le roi sous la Montagne Rouge. Quoi qu'il arrive, l'armée de Celui-qui-ne-peut-être-nommé ne franchira pas Agor Dôl . J'en ai fait le serment et je le tiendrai.

— Mais... Je ne comprends pas...

— Ce n'est pas grave... Tu vas partir, l'elfe. Tu iras toi-même prévenir Troïn. Les gardes du seigneur Vali t'escorteront jusque-là.

Baldwin se tourna vers le brûlé sur sa table, lui sourit et posa sa grosse main sur son épaule.

— Il ne pourra pas t'accompagner, sans doute, avec un bras en moins. Les gens de la Montagne Noire sont plutôt douille, c'est bien connu...

C'était une pauvre plaisanterie, mais Vali eut la force d'en rire.

— Va porter ton message au roi Troïn, à Ghâzar-Run, reprit Baldwin. Son armée se joindra aux vôtres et quant à nous... Eh bien ceux qui auront survécu auront à cœur de venger les morts d'Agor

Le temps des victoires était passé. Rassul l'avait prédit, sans doute, mais il n'avait pas parlé des hurlements atroces des suppliciés, de l'agonie des blessés, de la terreur qui s'emparait de l'âme et faisait trembler les bras, des nuits entières à se terrer dans les eaux boueuses en espérant ne pas être découvert. Des centaines d'elfes gris étaient morts, et plus encore s'étaient enfuis, désertant l'armée de Gael. Ils n'étaient plus qu'une poignée autour de lui, mais le mal était fait. Les guerriers Azandûm vivant aux abords de ce qu'ils nommaient les Terres Grises avaient reçu des renforts, toute une meute d'êtres sombres, gigantesques, tels qu'on n'en avait encore jamais vu dans les marais. Gael avait déjà rencontré de tels monstres, rôdant parfois dans les bas-fonds d'Ha-Bag. Des gobelins... Leurs armures résistaient aux flèches légères des elfes gris, le poison ne les tuait qu'avec une lenteur désespérante et chacun de leurs coups, assénés avec une force invraisemblable, fracassait les dagues et les boucliers des elfes, quand par malheur ils en venaient au corps à corps.

Désormais, même ceux qui étaient restés à l'écart des combats devaient se sauver. Les Azandûm envahissaient chaque recoin de Gwagedd Annhw, lançaient des ponts jusque sur les plus petits îlots et massacraient impitoyablement tous ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains, quels que soient leur âge ou leur sexe. Les vaincre de nouveau, ou même les arrêter, devint rapidement impensable. Le peuple des marais n'avait plus d'autre choix que de fuir ou périr.

Le jour où il devint évident que les combats tournaient en faveur des monstres, le seigneur Rassul fut parmi les premiers à quitter les eaux grises pour aborder la terre ferme. Mais alors que la plupart des réfugiés s'enfonçaient aussitôt dans les bois, le chef du clan des brumes rassembla ses compagnons autour de lui.

— Nous n'allons pas plus loin, dit-il avec un sourire apaisant. Retenez tous ceux qui viendront, à partir de maintenant, et qu'on élève une ligne de défense. Dressez un remblai, plantez des pieux sous l'eau, creusez des trous et recouvrez-les de branchages, tout ce que vous voudrez... Nous arrêterons les monstres ici, avec l'aide de Gael et des siens.

— Seigneur, s'exclama l'un des siens, Gael doit être mort, ou en fuite, tout comme nous ! Crois-tu qu'il puisse y changer quoi que ce soit ?

Rassul sourit à celui qui venait de parler. Aucun autre qu'Assan, sans doute, n'aurait osé le contredire, mais les liens qui unissaient les deux elfes étaient de ceux qui permettaient un franc-parler.

— Gael n'est pas mort, crois-moi. Il viendra, et il faudra que nous soyons prêts...

Rassul s'interrompit pour regarder autour de lui. De la brume s'accrochait aux buissons et aux roseaux qui envahissaient les berges boueuses, aussi loin que portaient les yeux. Des centaines d'archers pourraient s'y cacher, ainsi que dans les branches des aulnes, ou sous le feuillage tombant des saules. À un demi-mille en arrière, deux fleuves traversaient la plaine pour venir se fondre dans les eaux dormantes. À leur confluent, une longue bande de terre ferme constituerait au besoin un dernier refuge. L'endroit était bon, avec suffisamment de vase, de bancs de sable et de hauts-fonds pour que les Azandûm s'y enlissent.

— Mais tu as raison, reprit-il. Gael et ses archers ne suffiront pas à arrêter les monstres, ici pas plus que dans les marais. Alors, Assan, je vais te confier une mission. Choisis deux compagnons et pars à la recherche de la reine Lliane, fille d'Arianwen. Dis-lui ce qui va se passer ici et implore-la de venir à notre secours.

— Choisis-en un autre, murmura Assan en se rapprochant de lui. Je reste avec toi.

— Non. Lliane te reconnaîtra, elle sait que tu m'es cher. Elle croira ce que tu dis.

— N'importe, je n'aurai pas le temps ! insista Assan. Même en courant sans cesse, il me faudra des jours pour atteindre Cill Dara, et des jours encore pour que la reine rassemble une armée et qu'elle la mène jusqu'ici. Vous ne tiendrez pas !

— La reine n'est plus en Eliande. À la dernière lune, elle nous a fait l'honneur de nous envoyer des messagers pour requérir notre aide. Tu ne t'en souviens pas ?... Elle est en route, avec l'armée la plus vaste qui ne soit jamais sortie des forêts. Et elle se rend aux abords des Montagnes Rouges. En courant sans cesse, comme tu dis, tu l'auras rejointe d'ici demain.

Assan dévisagea son compagnon en silence. Dans le jour tombant, Rassul était aussi pâle qu'un spectre avec ses cheveux aux reflets d'argent et sa peau diaphane. Seuls ses yeux, sombres et durs en cet instant, brillaient de vie. Assan s'approcha encore, afin qu'eux seuls entendent ce qu'il allait dire.

— Tu l'avais prévu, n'est-ce pas ? Tu as lancé Gael comme un appât pour attirer les Azandûm. Et maintenant tu comptes sur l'armée d'Eliande pour nous en débarrasser...

Rassul s'écarta d'un pas, sourit et posa la main sur l'épaule de son elfe lige.

— Pars, maintenant. Si tu veux me revoir en vie, pars tout de suite...

LA CHUTE D'AGOR DÔL

Au deuxième jour de route, les clameurs de Loth étaient loin. Il ne restait plus que le bourdonnement des mouches, le pas lent des hommes et le renâchement des chevaux. L'armée de Logres avançait à l'allure des chariots attelés, sous un soleil écrasant, enfouie sous la poussière soulevée par des milliers de pieds traînants.

Pellehun avait ôté son casque, ses gants et son camail de fer dès les premières lieues. Plus tard, il avait entrepris de desserrer légèrement sa cotte d'armes et son haubert de cuir rembourré, mais il n'était pas possible de se débrailler davantage devant la troupe. Tout comme lui, chacun parmi cette foule guerrière en mouvement, transpirait à grosses gouttes, le visage cramoisi et la bouche sèche, sans autre perspective qu'une louche d'eau à la halte, toutes les trois heures. L'humeur des hommes s'était asséchée, elle aussi, au fil des heures. Dès la première journée, il avait perçu des murmures, croisé des regards. Quelle idée, aussi, de partir en guerre si tard dans la saison ! La guerre se faisait en mars, avant les grandes chaleurs. Tout le monde savait ça...

Pellehun avait quitté la compagnie des archers à pied pour trouver un peu d'air frais à cent pas de ce grouillement humain, loin de la sueur, des grommellements et de la poussière. Entouré de son escorte, le jeune roi avançait l'esprit vide, bercé par le craquement régulier du cuir de sa selle. Il faisait trop chaud pour réfléchir, et d'ailleurs tout avait été déjà mûrement décidé. Deux jours plus tôt, Carmelide était revenu de la forêt, porteur d'un message de la reine Lliane dépassant toutes ses espérances. Non seulement la fille de Morvryn confirmait l'engagement pris entre leurs deux pères, mais en outre lui dévoilait-elle la perspective d'une alliance triple, non seulement avec ses archers d'Eliande mais également avec les royaumes nains de la montagne. Une excellente nouvelle, de taille à conforter un peu plus leurs chances de victoire. Et puis, à y réfléchir, l'elfe lui offrait un atout plus précieux encore : un plan de campagne. Il ne s'agissait plus seulement de se porter au plus près des Terres Noires et d'attendre l'affrontement, mais au contraire d'aller chercher l'ennemi à Agor Dôl, là où il se trouvait, probablement affaibli déjà par la résistance des nains, et le charger hardiment, de lance et de cheval !

Le roi n'avait révélé son alliance avec les elfes et leur ordre de marche des jours à suivre qu'au soir du premier jour, et uniquement au conseil restreint de ses chefs de guerre : le jeune Léo de Grand de Carmelide, auquel il avait confié le commandement des archers, les ducs Escan de Cambenet, Melodias de Lyonesse et Belinant de Sorgalles – seuls pairs du royaume assez jeunes pour participer à la chevauchée –, et le seigneur Aymon, le vieux maréchal de camp de son père, un homme sûr auquel avait été confiée la tâche ingrate de pourvoir à tous les besoins de l'armée en campagne. Les autres, depuis les grands bannerets jusqu'au dernier des piétons, n'avaient pas besoin d'en savoir plus. Le secret n'avait bien sûr duré qu'une nuit à peine. Ce matin, la troupe était pleine de murmures d'une tout autre nature. Et pour ceux qui douteraient encore, la vue des montagnes à l'horizon, d'ici quelques heures, achèverait de confirmer les rumeurs.

À haute tierce, la troisième heure du jour ^[23], le vent se leva, chassant la chaleur, les mouches et la poussière, et charriant même quelques gouttes d'une pluie bienvenue. L'ost s'était engagé dans un

pays vallonné, où la vue ne portait pas plus loin que la colline suivante. Sorgalles, commandant les batailles de cavalerie, avait posté des escadrons en flanc-garde, assez loin de la troupe pour donner à celle-ci le temps de se ranger en bon ordre, en cas d'embuscade. Chevauchant à l'écart, le duc observait Pellehun, qui conversait à voix basse avec ce Gorlois de Tintagel dont on murmurait déjà qu'il serait le nouveau sénéchal. Un homme taciturne, de médiocre condition et qui ne lui plaisait guère. Beaucoup de choses se racontaient, dans le camp, au sujet du baron Gorlois et des services rendus au jeune roi. Des choses déplaisantes, sans doute bien au-delà de la réalité, mais qui donnaient envie de ne pas trop se mêler de leurs affaires.

Soudain, la sonnerie d'un cor arracha le jeune duc à ses cogitations. Il releva les yeux, la main déjà sur l'épée, et aperçut un cavalier à un demi-mille, levant trois fois sa lance à bout de bras.

— Sire !

Pellehun et son escorte se rapprochèrent aussitôt de l'armée, tandis que le duc Escan, à la tête de l'un des conrois de chevaliers formant son avant-garde, se portait au grand galop vers l'éclaireur. Le temps qu'il y parvienne, la troupe avait fait halte. Chacun retenait son souffle en les suivant des yeux. Puis le duc Escan fit faire volte-face à sa monture et leva à son tour sa lance à trois reprises. L'appel au roi.

Des ordres fusèrent aussitôt, tout au long de la colonne, dans une apparente confusion qui ne dura qu'un instant. Au centre, la piétaille des piquiers et des piétons se forma en une masse compacte. De part et d'autre, les archers s'étaient alignés en deux longues colonnes faisant face l'une à l'est et l'autre à l'ouest, puis avaient tendu leurs arcs et planté leurs flèches en terre. Aux deux extrémités de ce dispositif, les conrois de cavalerie s'étaient resserrés, la lance haute et le bouclier au bras. Il y avait encore du mouvement, des cris et de l'agitation autour des chariots, mais l'ost, pour l'essentiel, s'était formé en batailles avec une efficacité telle que Pellehun, fugacement, regretta que son père ne puisse admirer le spectacle. D'un coup de talons, il poussa sa monture au galop et rejoignit Cambenet.

— Eh bien ?

— Là-bas, sire, répondit le duc en tendant sa lance vers une colline voisine.

Tout d'abord, Pellehun ne vit rien. Si, un mouvement, au loin. Des silhouettes formant une ligne éparsse sur la hauteur. Une centaine, apparemment. Ils ne bougeaient pas, mais ne fuyaient pas non plus, alors qu'ils avaient dû voir l'armée ou au moins le nuage de poussière qu'elle soulevait.

— Vous croyez que ce sont des elfes ? murmura le roi.

— La forêt n'est qu'à un ou deux jours de marche. C'est probable...

Pellehun se tourna vers le duc, le visage luisant de sueur et les lèvres serrées. Il fit avancer son cheval de quelques pas, se dressa sur ses étriers et mit une main en visière pour mieux les observer.

— À peine plus de cent ! Par Dieu, est-ce là tout ?

Une irrépressible bouffée de rage l'envahit, qu'il ne parvint à contenir qu'en serrant les poings sur les rênes de son destrier. Lliane s'était moquée de lui. Cent elfes. Était-ce avec cela qu'elle comptait gagner une guerre ?

— Qu'on aille chercher le duc Léo de Grand ! rugit-il par-dessus son épaule.

Alors qu'il s'apprêtait à tourner bride, une sonnerie de cor lointaine parvint jusqu'à eux. Le temps qu'ils reportent leur attention sur la colline, une autre lui répondit, puis une autre, puis des dizaines de coups de trompe s'emmêlant, résonnant ensemble comme les barrissements de quelque troupeau gigantesque, tout au long de leur flanc gauche. Aussitôt, sur près d'une lieue de long, les collines se couvrirent d'une marée silencieuse, sans autre bruit qu'un froissement soyeux, pareil au vent dans les

hautes herbes. Des elfes par milliers, courant aussi vite qu'un cheval au galop, surgissaient des vallons et se répandaient sur la pente comme une inondation. Puis soudain, sans un ordre, sans un cri, sans même une nouvelle sonnerie de cor, cette foule muette s'arrêta subitement, à une portée de flèche du roi et de son escorte.

Par un mouvement réflexe, Pellehun se tourna vers sa propre armée, et la vue de ce long serpent de fer, luisant sous le soleil, l'affermir quelque peu. Dix mille hommes, dont plus de la moitié d'archers... Deux mille chevaliers. C'était plus qu'on n'en avait jamais vu, de mémoire d'homme. Une armée de légende, capable de tout affronter et de tout vaincre... Mais les elfes semblaient être deux fois plus nombreux.

Tandis que Léo de Grand rejoignait l'escorte royale, ils virent un groupe se détacher de cette foule innombrable et s'avancer à sa rencontre, à pied, sans hâte.

— C'est la reine Lliane, annonça le jeune duc, derrière lui. Il vaut mieux mettre pied à terre.

Le roi descendit de cheval, aussitôt imité par les nobles de son escorte.

— Carmelide m'accompagne, dit-il d'une voix ferme. Les autres restent ici.

Les salles d'armes étaient désertes, tout comme les dortoirs, les cuisines, l'armurerie et les caves. Et dans ce catafalque lugubre qu'était devenue la forteresse des nains, le fracas de la bataille faisait trembler le sol à chaque coup de bélier, à chaque impact de pierrier. Tous ceux qui avaient pu fuir étaient partis, les autres, même mutilés, brûlés, ne tenant plus sur leurs pieds, s'étaient hissés jusqu'aux remparts pour mourir les armes à la main. C'était fini. Agor Dôl ne résistait plus que par l'épaisseur et la taille de ses murs, défendus par une garnison plus morte que vive. Suivi par deux membres de la garde royale, Baldwin marchait lentement, la gorge serrée, alourdi par le poids du marteau d'armes qu'il portait sur l'épaule, les yeux fixés, derrière ses sourcils épais, vers la poignée de nains qui l'attendaient au fond de la pièce, devant une large cheminée où brûlait une bonne flambée. Derrière eux, un pan d'une large tenture avait déjà été arraché, révélant une porte basse dont le roi serrait en ce moment même la clé dans sa large main. La dernière fois qu'il l'avait ouverte, c'était avec son père, quelques mois avant que le vieux Twor n'abdique en sa faveur.

Triste souvenir...

Alors qu'ils rectifiaient la position en le voyant s'avancer vers eux, Baldwin aurait voulu trouver quelque phrase bravache, une tournure habile toute de morgue, d'ironie et de détachement, à l'instant de mener ces derniers braves vers une mort aussi glorieuse qu'effroyable, des mots dignes de figurer dans la saga des nains sous la Montagne Rouge, dignes de clore leur histoire... Mais les mots ne venaient pas et puis, de toute façon, personne ne survivrait pour les rapporter, alors...

Lorsqu'il fut assez près, le roi sous la Montagne s'aperçut que l'un des guerriers qui l'attendaient était resté assis, et cette entorse à l'étiquette l'offusqua. Il accéléra le pas et ouvrait déjà la bouche pour tancer l'outrecuidant, lorsqu'il reconnut Vali. Le seigneur des Collines d'ambre, le flanc étroitement bandé, cachait sous un long manteau ce qu'il restait de son bras mutilé. Son visage lui-même portait les traces de l'affreuse brûlure qui avait bien failli l'emporter, quelques jours plus tôt. Il se leva, pourtant, aidé par l'un des nains posté près de lui, alors que le roi s'immobilisait devant eux. Ils étaient dix, bien plus qu'il n'en fallait, bien plus qu'il n'avait ordonné. De cela aussi Baldwin se sentit courroucé.

— Que faites-vous là, mon ami ? dit-il avec autant d'aménité que possible. Ce n'est pas votre place !

— Sire, répondit Vali avec une inclinaison de la tête, le roi Troïn m’a ordonné de rester à votre côté et de vous protéger jusqu’à mon dernier souffle, ou jusqu’à ce qu’il me délie de ce serment. C’est ce que je fais...

Baldwin sourit et regarda la petite troupe avec amusement, comme pour les prendre à témoin.

— Là où nous allons, seigneur Vali, je doute que vous puissiez me protéger !

— Vous avez raison, Majesté. C’est pourquoi vous n’irez pas.

— Quoi ?

Baldwin se laissa surprendre. Il n’eut que le temps d’apercevoir, sur l’une des cottes d’armes des nains qui se saisissaient de lui, les runes de Tlagaliggin, la Montagne Noire. Vali n’avait pas renvoyé toute son escorte. À mieux les regarder, la plupart des guerriers qui l’entouraient étaient malgré tout de la Montagne Rouge. Seuls trois d’entre eux, outre leur chef, appartenaient à la maison de Troïn.

— Traîtres ! hurla-t-il en essayant d’échapper à leur poigne. Comment osez-vous porter la main sur votre roi !

— Personne ne vous trahit ! lança Vali d’une voix assez forte pour couvrir ses vociférations. Au contraire, Votre Majesté. Nous n’avons d’autre but que de préserver votre vie !

Baldwin n’écoutait pas. De toutes ses forces, il ruait et tentait de libérer ses bras si bien que, sur un acquiescement discret de son maître, l’un des nains de la Montagne Noire se glissa derrière lui et asséna des deux poings un coup sur la nuque qui l’étendit net. Lorsqu’il tomba à terre, la main de Baldwin s’ouvrit et la clé tinta sur les dalles. D’un signe, Vali ordonna à l’un de ses gardes de la ramasser. Puis, quand il l’eut saisie, il désigna le roi d’un mouvement de menton.

— Ramenez-le à Dal Wid, auprès des siens, avec tous les égards possibles.

Les trois nains de la Montagne Noire s’exécutèrent, sous le regard sombre de ceux d’Agor Dôl . Désobéir au roi pour lui sauver la vie était une chose noble, assurément, mais ce coup porté par derrière leur déplaisait.

— Seigneur, venez avec nous, murmura l’un des gardes en s’approchant de Vali, alors que les deux autres traînaient le souverain inanimé hors de la salle.

— À quoi bon ?... Pour mourir en route, en tombant de ma monture ? Ce ne serait pas très honorable... Non, je vais accompagner ces braves et rompre la digue. Racontez notre histoire, quand vous serez à Höttamstorg. (Sa voix s’enfla, pour que chacun des guerriers présents n’en perde pas une parole). Racontez comment le seigneur des Collines d’ambre et cinq héros de la Montagne Rouge ont enseveli une armée de monstres sous un fleuve de lave ! Et, mon ami, souviens-toi de leur nom, afin qu’ils soient écrits : Ingi, Vindalf et Thorin, les frères, Onar le Roux et Bombor !

Le garde s’inclina profondément devant chacun d’eux et s’élança sans se retourner sur les traces de ses compagnons. Les autres les regardèrent en silence, jusqu’à ce qu’ils aient disparu dans les entrailles de la forteresse.

— Chacun de ceux qui se sont battus ici sont des héros, murmura Vali. Mais au moins nos noms resteront. À partir de maintenant, plus personne ne pourra dire ce qu’auront été nos derniers instants. La bravoure des uns, la peur ou la lâcheté des...

— Je n’ai pas peur ! s’écria l’un d’eux d’un ton offusqué.

— Vraiment ? Tant mieux pour toi, Onar.

D’un geste négligent, Vali lui lança la clé de Baldwin, de sa main valide.

— À toi l’honneur, en ce cas...

Tandis qu’Onar actionnait la serrure et s’arc-boutait pour tirer la porte, les autres ramassèrent

leurs haches et marteaux d'armes entassés contre le mur, plongèrent leurs torches dans le feu, puis s'engouffrèrent dans les ténèbres. Quand vint le tour de Vali, l'un des frères – Thorin ou Vindalf, trop semblables avec leurs barbes hirsutes pour qu'il parvienne à les différencier – le soutint par le bras avant de s'enfoncer à son côté sur les premières marches d'un escalier creusé comme une vrille dans les entrailles mêmes de la montagne. Aussitôt, une odeur de salpêtre et de pourriture leur pinça le nez. Les parois de pierre brute, à la lueur de leurs flambeaux, luisaient d'humidité. Et puis, plus ils descendaient, plus l'air s'asséchait, jusqu'à devenir étouffant, jusqu'à ce que l'écho de la bataille disparaisse tout à fait. Quand Vali rejoignit ses compagnons, le visage gris et trempé de sueur, il les trouva regroupés en bas des marches, éclairant un boyau étroit et plan, si bas qu'un homme aurait dû s'agenouiller pour l'emprunter et dans lequel eux-mêmes ne pouvaient avancer qu'en courbant le dos. Onar le Roux n'attendit pas qu'un nouvel ordre l'envoie en avant. Il s'y engouffra, suivi des autres, dans un silence épais que seuls troublaient leurs grognements. Ici, plus la moindre humidité. Les murs étaient chauds, l'air lourd. Enfin, ils débouchèrent dans une salle étroite et haute, dans une telle touffeur qu'ils ruisselaient dans leurs armures de guerre. Aussi loin qu'éclairaient leurs torches, ils distinguaient un mur fait d'énormes moellons, reposant à six coudées du sol sur un échafaudage complexe mêlant des piliers de pierre à une charpente de bois fixée par de gros coins faisant saillie. Cinq en tout, un pour chacun...

Vali s'avança en traînant la jambe vers l'extrémité de la salle, jusqu'à ce qu'il perçoive, tout au fond, un rai de lumière, qui forma peu à peu les contours d'une porte aux dimensions formidables. À chaque pas, la rumeur de la bataille, au-dehors, se faisait plus distincte. Bientôt, sa torche éclaira un treuil, la chaîne et tout le mécanisme d'une herse de fer, retenant ici encore de gigantesques moellons de pierre sèche. Le nain étudia un moment le dispositif, avec un sourire de contentement. En hissant la herse, les rochers libérés s'ébouleraient sur l'armée des monstres, en contrebas, en révélant la porte gigantesque à flanc de montagne. Heureux ceux qui périraient sous cette avalanche. Lorsque les cinq nains auraient frappé les coins retenant la charpente, des flots de lave engloutiraient l'armée des monstres et ce qu'il restait de la Grande Porte. Mais encore fallait-il manœuvrer le treuil. Et avec un seul bras...

— Holà ! De l'aide !

Lorsque les nains le rejoignirent, la lumière conjuguée de leurs flambeaux illumina la herse de fer, large de vingt pieds et au moins aussi haute. Ils découvrirent également, au pied du cabestan, des poutres de bois qu'ils enfoncèrent dans de profondes encoches avant de s'y atteler, deux sur chaque madrier.

— Allez-y...

Les nains commencèrent à pousser et la chaîne se tendit en libérant un nuage de poussière. Puis le cabestan se mit à tourner avec d'affreux grincements, aussitôt couverts par le grondement de la herse et des rochers soudainement dérangés dans leur long sommeil. Par un ingénieux système, la chaîne ne faisait pas que relever la herse : elle avait été glissée entre chaque bloc, si bien qu'en se tendant elle déséquilibrait l'ensemble et en accélérait la chute. Il ne fallut guère attendre : dans une pluie de gravats, le grondement se transforma brusquement en un fracas de fin du monde, alors même qu'une bouffée d'air frais venu du dehors fouettait leurs visages enfiévrés. La porte secrète s'effondrait, les rochers libérés s'écrasaient sur la masse compacte de l'armée des orcs et des gobelins massés dans la gorge, vingt pieds plus bas. Leurs hurlements de terreur et d'agonie parvinrent jusqu'à Vali et ses compagnons, qui achevèrent de relever la herse, puis se regroupèrent au bord du précipice pour

observer leur œuvre. Presque aussitôt, des flèches et des pierres cinglèrent les abords de la porte dévoilée, mais le petit groupe s'était déjà replié à l'abri, animé désormais d'une sorte d'exaltation frénétique. Sans même que leur chef leur en donne l'ordre, chacun d'eux s'était précipité vers l'un des cinq coins de bois retenant la digue, et commençait à taper dessus à coup de marteau d'armes ou du plat de leur hache, avec des han ! de bûcherons et des cris de joie à chaque vacillement de l'échafaudage.

Vali était resté en arrière. Hors de portée des flèches gobelines, il s'assit à terre, le dos contre la paroi brute du boyau, épuisé, à bout de forces. Le martèlement acharné des cinq braves lui remit en mémoire des souvenirs joyeux de son enfance, quand il passait des heures à traîner sur les chantiers, parmi les charpentiers et les maçons. C'était son rêve, alors. Devenir l'un d'eux, apprendre les secrets de la pierre et du bois, manier le ciseau et le burin... Un craquement sonore l'arracha brutalement à ses songes, suivi dans l'instant même par une déflagration effroyable, dont le souffle brûlant le bascula à terre. Vali n'eut que le temps de relever les yeux. La charpente, les colonnes, le boyau, ses compagnons, tout cela avait disparu. Il ne restait qu'un mur de lave orange vif qui se ruait vers lui avec d'affreux chuintements, à la vitesse d'un torrent.

La déflagration jeta Till au sol et lui vrilla les oreilles. La terre elle-même avait tremblé. Des cailloux roulaient encore sur la pente, de la fumée noire et rampante exsudait de chaque anfractuosité, comme si la montagne tout entière était sur le point d'exploser. Le Daerden se releva en tremblant, le ventre noué et les yeux écarquillés. Là-haut, du côté d'Agor Dôl , à plus de deux mille pas, un rougeoiement formidable illuminait le ciel, jusqu'alors obscurci par la fumée des combats, et une vague de chaleur insupportable se répandait jusqu'à lui, charriant une odeur âcre. Tout son être lui commandait de fuir, mais Till avait conscience que s'il n'essayait pas de voir ce qui pouvait provoquer une telle horreur, il s'en voudrait pour le reste de sa vie. Les jambes flageolantes, s'agrippant aux rochers ou aux racines, l'elfe grimpa lentement les contreforts de la Montagne Rouge, les yeux fixés sur cette ligne de crête embrasée. Chaque bouffée d'air était une brûlure suffocante, sa peau cuisait, ses vêtements commençaient à roussir. Où qu'il porte les yeux, les rares pousses d'herbe se racornissaient ou partaient en fumée, l'écorce des arbustes se craquelait. Devant lui, le ciel tout entier, à présent, était rouge feu. On eut dit un coucher de soleil en pleine journée, à ceci près que la beauté de cet embrasement emplissait le cœur d'effroi et qu'au lieu de la paix du crépuscule, l'air vibrait de toutes sortes de bruits affreux. Il continua, pourtant, jusqu'à ce qu'il parvienne à un éperon rocheux assez élevé pour qu'il puisse, de son sommet, apercevoir les fortifications de la Grande Porte.

Lorsqu'il s'y fut hissé, Till se protégea le visage et tomba à genoux, épouvanté par le spectacle qu'il découvrait. La passe d'Agor Dôl n'était plus. Un magma noir, parsemé de striures aveuglantes crachant des flammes et des jets de fumée, avait empli la gorge et submergé les remparts. Ça et là, on en distinguait quelques vestiges, une tourelle ou un pan de mur encore épargnés par cette boue en fusion, mais tout le reste avait disparu et cette horreur progressait toujours, avec une lenteur affreuse, boutant le feu à tout ce qui pouvait brûler, y compris les cadavres, effondrant les bâtisses, recouvrant tout comme une vomissure.

Une telle monstruosité dépassait l'entendement de l'elfe, qui commença à reculer, plus chancelant que jamais. Quelle qu'en soit la cause, diablerie des monstres, magie des nains ou colère des dieux, plus personne ne passerait par la Grande Porte, au moins pour des semaines, le temps que ce brasier minéral s'éteigne. Et personne, assurément, ne pouvait y avoir survécu.

AU CONSEIL DES ROIS

La nuit était tombée, baignée de la lueur terne de la pleine lune. À cent pas de distance, l'armée des elfes et celle des hommes se faisaient face, étirées sur des milles. D'un côté un ruban indistinct d'ombres grises, confondues aux ténèbres. De l'autre des centaines de feux de camp, dont les flammes vacillantes illuminaient tout l'acier des armures et des lames. Et les uns comme les autres, effrayés par tant de lumière ou tant d'obscurité, restaient éloignés, vigilants, guettant chez cet allié si peu familier le moindre signe de trahison.

Rares furent ceux qui dormirent, cette nuit-là. D'autant que le rougeoiement du ciel, en un point de l'horizon, ajoutait encore à leur appréhension. Les soldats du roi tout comme les guerriers d'Eliande contemplaient en silence l'étrange spectacle de ce flamboiement lointain, avec les mêmes pensées lugubres. C'était là qu'ils allaient. Vers ce feu couvant dans les montagnes, à au moins deux jours de marche...

Durant la journée, des valets de la maison royale avaient dressé une tente à égale distance entre les deux armées, ainsi qu'il avait été convenu entre Lliane et le roi de Logres. À la dernière heure du jour, avaient-ils décidé, hommes et elfes se réuniraient pour arrêter un plan de campagne commun, évoquer leurs actions respectives lors de la bataille à venir, attribuer les commandements, et toutes autres choses indispensables à la conduite d'une telle multitude.

L'heure était venue. Lliane, à l'instant de pénétrer sous cette tente, suivie de ses proches et de ses chefs de guerre, ne put elle aussi s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil à l'horizon embrasé. Depuis qu'elle avait, comme eux tous, découvert ce spectacle angoissant, elle ne cessait de songer à Till et Hamlin, qu'elle avait envoyés dans ces montagnes, à la rencontre du roi Troïn. Les Mères veuillent qu'elle ne les ait pas envoyés à la mort...

— Lliane, fille d'Arianwen, reine des Hauts-Elfes, sous la forêt d'Eliande ! s'exclama un héraut d'armes lorsqu'elle apparut sous l'abri de toile.

Le tref royal était vaste, éclairé comme en plein jour par un nombre impressionnant de lampes à huile. Des tapis avaient été jetés sur le sol, et dans le fond des servantes s'activaient autour d'une table chargée de victuailles et de pichets d'étain.

— Ma dame, ce jour est à marquer dans les annales ! lança Pellehun en lui ouvrant les bras.

Malgré un mouvement de recul de la reine, il l'embrassa sur les deux joues, puis lui tint la main pour mieux la contempler.

— Malgré ces tristes circonstances, je bénis le ciel d'avoir permis cet instant... Je me suis souvent interrogé sur l'étrange enchevêtrement de nos destinées, savez-vous ? Il aura fallu que vous perdiez votre mère et que le roi Ker succombe à un accident de cheval pour que nos deux peuples se rejoignent enfin, ainsi qu'ils l'avaient l'un et l'autre désiré... N'y avez-vous jamais pensé ?

Avant que Lliane ait pu répondre, Olwenn le barde s'avança, puis s'inclina en souriant devant le roi des hommes.

— Majesté, permettez-moi de faire écho à votre héraut et de vous présenter le conseil de la reine.

Pellehun acquiesça puis, tenant toujours la dextre de Lliane, l'entraîna jusqu'au fond de la tente

pour la faire asseoir à son côté, sur l'un des deux fauteuils disposés sur une petite estrade centrale, recouverte d'une étoffe bleue. De part et d'autre, deux rangées de cinq sièges plus modestes avaient été installées. Alignés derrière le rang de droite, tous vêtus de leurs armures de fer recouvertes de cottes d'armes à leurs couleurs, les grands feudataires du roi mirent un genou en terre à leur passage. Des hommes graves, l'air terriblement âgés pour la plupart. Parmi eux, Lliane ne reconnut que Léo de Grand, auquel elle adressa un sourire que le jeune duc n'osa lui retourner. Après qu'ils eurent pris place, Olwenn s'avança dans l'allée formée entre les sièges, salua de nouveau les souverains et vint se poster auprès de la reine. Cinq sièges seulement, alors qu'une bonne dizaine d'elfes l'avaient accompagnée... Le peuple des arbres n'accorde que peu d'importance aux règles de préséance, mais il les embrassa tous d'un regard, le temps de réfléchir à ceux qu'il allait désigner, tout en implorant les Mères que les autres ne lui tiennent pas rancune d'être restés dans l'ombre.

— Votre Majesté, messires, voici Gwydion, aîné de la forêt d'Eliande...

Il n'y eut pas un murmure parmi les hommes, tout juste quelques regards en coin. La robe rouge, l'âge et les longs cheveux blancs de l'elfe qui s'avancait le désignaient indubitablement comme un druide, et chacun d'eux, en cet instant, fut soulagé et gêné tout à la fois qu'aucun prêtre n'assiste à cette entrevue.

— Dame Silivren, reine du clan de l'Automne, poursuivit le barde.

Les hommes suivirent avec plus de plaisir le passage de l'elfe aux cheveux blancs, d'une grâce qui les toucha au cœur. Puis, à sa suite, Eledriel des Carantaur, Nallaerlinn des Anorlang et le seigneur Calen, héraut des elfes verts peuplant les collines, vinrent se poster derrière les sièges, face aux chefs de guerre de Loth. Le reste de la troupe qui escortait la reine – parmi lesquels Dînris, dame Maerhannas, Llandon, Kevin et les autres membres du conseil – se plaça en arrière, tandis que le héraut du roi, à son tour, introduisait les ducs et barons de la truste royale. Enfin, sur un signe de Pellehun, tous prirent place.

— Je suis certain, ma dame, que ce rougeoiement à l'horizon ne vous a pas échappé, commença ce dernier. D'après la direction, nous pensons qu'il s'agit d'Agor Dôl. Qu'en pensez-vous ?

— Cela ne peut faire de doute... La question est de savoir si la Porte tient encore.

— Si vous me permettez, intervint le duc Escan, la Montagne Rouge est à plus de dix lieues ^[24]. S'il s'agit d'un incendie, il doit être une taille effroyable.

— Si bien que vous pensez que les nains ont été vaincus, compléta le roi.

— Vaincus ou sur le point de l'être, probablement... Même en partant à l'aube et à marches forcées, nous ne pourrions y être avant la tombée du jour. Et ce serait une folie que de continuer durant la nuit.

— À moins de lancer une reconnaissance de cavalerie, hasarda Carmelide après s'être raclé la gorge.

— Non. La cavalerie reste avec l'armée. Si Agor Dôl est tombé, les monstres se sont peut-être déjà répandus dans la plaine. Il ne faut pas risquer de se laisser surprendre.

— Dix lieues, ce n'est rien !

Chacun se tourna vers l'elfe qui venait de parler. Debout derrière les dignitaires, il était jeune, le visage encadré par de longs cheveux noirs, vêtu d'une simple tunique de moire.

— Pardonnez-moi, messires (puis, se tournant vers le roi), mon nom est Llandon. J'étais là lorsque votre père a reçu le seigneur Morvryn dans son palais.

— Oui, murmura Pellehun avec un sourire. Je me souviens de toi...

— Dix lieues, ce n'est rien, reprit Llandon. Nous ne craignons pas les ténèbres et nous pouvons courir aussi vite que vos chevaux. En partant cette nuit, nous pouvons y être demain, avant midi.

Il y eut quelques murmures amusés parmi les ducs et barons. La jeunesse de ce garçon, sans doute, pouvait excuser une telle forfanterie. Mais dix lieues, vraiment, en courant ? Voyant leur amusement, Llandon pâlit et serra les poings. Lliane perçut le déplacement de Dinris qui se rapprochait de lui et saisissait doucement son bras, alors qu'elle reprenait la parole, d'une voix ferme.

— Maître Llandon a raison, dit-elle. L'armée d'Eliande peut y arriver bien avant la fin du jour.

La jeune elfe marqua un temps d'arrêt, le temps que s'effacent les sourires hautains des barons.

— Toutefois ce serait courir le risque de devoir affronter seuls l'armée des monstres, s'ils ont franchi la Porte ainsi que vous le disiez.

Elle se tourna vers Gwydion, assis sur le siège le plus proche. L'aîné de la forêt hocha la tête lentement.

— Je suis de l'avis de la reine, dit-il. Diviser nos forces serait une erreur. Cependant, nous pouvons envoyer une reconnaissance...

— Ce serait... très précieux, dit Pellehun.

— Maître Llandon, reprit Lliane, en souriant pour la première fois depuis son entrée sous la tente, pouvez-vous mener cent archers jusqu'aux abords d'Agor Dôl, puis nous envoyer un message pour nous informer de son état ?

— Ce serait un honneur, ma reine.

— Et comment l'enverra-t-il, ce message ? intervint Escan de Cambenet d'un ton où perçait l'ironie. L'un de vos elfes fera le chemin inverse en courant ?

— Tout comme vous, messire, nous savons dresser les faucons, répondit Gwydion avec un sourire poli. Mais nous ne les utilisons pas seulement pour la chasse.

— Eh bien, voilà qui clôt la question, s'exclama Pellehun, que l'embarras du jeune duc semblait amuser. Avec votre permission, ma reine, maître Llandon sera notre éclaireur.

Lliane inclina la tête, puis fit un signe d'acquiescement en direction de Llandon, qui se retira aussitôt, sans un regard pour le roi ni aucun des hommes de l'assistance. Les conciliabules avaient repris avant qu'il ait quitté la tente. Au matin, ils duraient toujours.

Un silence de tombe. Noir, lourd, étouffant. Lorsque Maheolas franchit le seuil de la salle du conseil, il eut l'impression de plonger dans un néant sans fond, en même temps qu'une bouffée d'un air sec et âcre fouettait son visage. Il fut un temps où ces ténèbres et cette odeur de plomb fondu l'auraient épouvanté. Un temps où il aurait fallu le pousser en avant comme un enfant tremblant, où ses jambes auraient refusé de le porter, où l'angoisse l'aurait fait défaillir.

Ce temps n'était plus. Maheolas, le novice, le presque moine rejeté de tous, malingre, terrifié, ballotté depuis si longtemps d'une geôle à une autre sans jamais trouver la paix, cet être-là n'était plus. L'enfant avait grandi, les épreuves l'avaient endurci, son corps s'était modelé, asséché au fil du temps. L'âme des Terres Noires s'était peu à peu insinuée jusqu'au plus profond de lui, ainsi qu'elle le faisait pour tout être et toutes choses, ainsi qu'elle avait façonné les orcs, gobelins, kobolds et tous les monstres qui hantaient ses landes désolées. Tous ceux qui rejoignaient, volontairement ou non, les légions de Celui-qui-ne-peut-être-nommé subissaient la même métamorphose, elfes ou hommes, jusqu'à devenir semblables aux monstres tant redoutés. Mais aucun d'eux n'avait changé à ce point. Maheolas n'était pas seulement une nouvelle recrue de l'Innommable. Il était devenu son fils adoptif,

le Porteur de la Lance. Nul n'aurait pu brandir le talisman d'un dieu sans en être profondément affecté. De nombreux porteurs, avant lui, y avaient laissé leur vie, desséchés par l'effroyable puissance émanant de la hampe même de l'arme sacrée. Mais pour une raison que Maheolas ignorait, la force du talisman de Lug l'avait au contraire habité. Il en ressentait la chaleur, les vibrations, la moindre volonté. Car Lug vivait dans la lance, il en avait acquis la certitude, tout comme il s'était incarné dans le Maître.

L'arme rougeoyait dans ses mains alors qu'il s'avavançait lentement sur les dalles de pierre. Et les chefs de guerre assemblés – près d'une centaine, orcs ou gobelins, plongés dans les ténèbres au pied des larges gradins menant au trône – s'écartaient sur son passage en baissant la tête et en détournant les yeux. Lorsque enfin ils osèrent les relever, le Seigneur des Terres Noires avait pris place, et le Porteur de la Lance se tenait à son côté. Alors, ce dernier frappa le sol dallé du bout ferré de son arme, d'un coup unique qui résonna longtemps dans la salle.

— Au nom de Lug Samildanach, dieu des dieux, que le conseil commence !

Les rangs se resserrèrent devant le trône, qu'encadraient deux larges braseros emplis de charbons ardents. C'était là le seul éclairage de la pièce. Les guerriers assemblés, dans cette pénombre de braise, semblaient se fondre en une masse indistincte de cuirasses luisantes. Du Maître lui-même, ils ne voyaient qu'une silhouette sombre, enveloppée d'un manteau qui ne laissait apercevoir que l'éclat de ses yeux.

— Que les commandeurs de l'assaut sur Agor Dôl s'avancent, murmura le seigneur des Terres Noires d'une voix de cendres.

Trois créatures bardées de cuir et de fer se frayèrent un passage à travers l'assistance, et vinrent s'agenouiller sur la première marche.

— Nommez-vous ! jappa Maheolas sans même les regarder.

— Maître, je suis Abzag, commandeur des Buzunrakhâs !

Le premier à avoir parlé était un orc à la peau grise, fripé comme une vieille pomme et guère plus haut qu'un nain, dont une large cape couvrait à demi le corps difforme.

— Je te reconnais, mon ami, murmura le Maître, avec une lente inclinaison de la tête.

— Sigin, commandeur des Ulganudu !

Celui-là était grand, massif comme un ours, avec une mâchoire et des yeux jaunes, profondément enfoncés. Les Ulganudu, « ceux qui donnent la mort », étaient l'une des troupes d'assaut des Terres Noires. Des gobelins caparaçonnés de fer, dont l'aspect suffisait le plus souvent à mettre l'ennemi en déroute. Le maître se pencha pour l'examiner. Malgré l'obscurité et le manteau dont il s'était lui aussi recouvert, le gobelin ne pouvait dissimuler ses blessures. De son bras gauche, il ne restait qu'un moignon, sous sa manche vide. Et son cou portait les traces d'une terrible brûlure, qu'une armure neuve ne parvenait pas à cacher tout à fait.

— Tu as été blessé au combat... C'est bien. Il faut qu'un général souffre autant que ses guerriers lorsqu'il subit une défaite.

Une vague de panique décomposa le visage grimaçant du commandeur, mais Celui-qui-ne-peut-être-nommé s'était déjà tourné vers le troisième, un gobelin lui aussi, mais vêtu d'un simple haubert de cuir et ne portant pas d'autre arme qu'un large coutelas à la ceinture.

— Seigneur, je suis...

— Je sais qui tu es, Durubgund, maître des pierres... Tes machines de guerre devaient briser les murs d'Agor Dôl .

— Seigneur, la forteresse était presque détruite. Je ne pouvais pas prévoir que les nains...

— Les nains ont tenu durant des lunes et des lunes. Et leurs murs sont toujours debout, sous une couche de lave brûlante qui les rend infranchissables pour un temps infini.

Le Maître s'interrompit, tandis que l'officier se recroquevillait en gémissant. Les deux autres, imperceptiblement, s'écartèrent de lui.

— Il va falloir que tu donnes ta vie, ainsi que tant des nôtres l'ont donnée par ta faute...

Durubgund releva la tête et affronta le regard du Maître. Puis il dégaina son coutelas, sans hésitation, mais avec une lenteur affectée, comme si le Maître pouvait éprouver quelque sentiment que ce soit à le regarder se donner la mort. Ce fut cette vanité, à l'instant suprême, qui le priva d'une fin rapide. Alors qu'il aurait eu le temps de se trancher la gorge, le gobelin en était encore à poser sa lame contre son cou lorsque des mains l'empoignèrent solidement, par les bras et les jambes. C'était un commandeur, même s'il ne s'occupait que des machines de guerre. Il eut le courage de ne pas se débattre ni implorer la clémence alors qu'on le jetait dans les braises, au milieu de l'un des immenses braseros encadrant le trône. Mais il ne put s'empêcher de hurler lorsque les flammes le dévorèrent vif. Peu d'entre eux y seraient parvenus. L'odeur de sa chair grillée emplit la salle alors que ses cris diminuaient.

— Ainsi que je l'ai dit, murmura le Seigneur Noir de sa voix sifflante, il est juste qu'un général connaisse ce que ses troupes ont enduré... Vous, rentrez dans le rang. Vous avez servi honorablement.

Abzag l'orc et Sigin le gobelin s'exécutèrent dans l'instant, sans parvenir tout à fait à masquer leur soulagement.

— À présent, que le conseil commence, poursuivit le Maître. Puisque la voie d'Agor Dôl nous est interdite, que suggérez-vous ?

— Seigneur, nous pouvons toujours passer par les montagnes ! lança Abzag, le commandeur des Buzunrakhâs. Sans nos machines de guerre, sans doute... Mais les nains de la Montagne Rouge ont subi des pertes considérables. Ils ne pourront s'opposer à nous !

— À quoi bon !

Le gobelin qui venait de s'exprimer avança d'un pas et salua le Maître avec une déférence teintée d'une tranquille assurance. Un bourdonnement de murmures s'éleva devant cette impudence, auquel Maheolas mit fin d'un coup sur les dalles. Parmi tous les chefs de guerre rassemblés sous ses yeux, le nouveau venu était l'un des seuls qu'il connaissait, l'un des rares aussi à être assez bien en cour pour avoir l'honneur de converser en privé avec le Seigneur des Terres Noires. Alors qu'il avançait, chacun reconnut Khûk, commandeur des Omkünz, la seule unité des Terres Noires qui fût constituée d'elfes et d'hommes, au côté des orcs et gobelins formant la piétaille commune de ses armées.

— Sans doute pourrons-nous aisément vaincre ce qu'il reste des nains de la Montagne Rouge, terrés dans leur cité de Dal Wid, mais Troïn a conservé l'essentiel de ses forces dans la Montagne Noire, et il s'attend à notre attaque. Ce sera long et cela ne résoudra pas la question la plus pressante : il faudra des semaines pour aménager une voie permettant de faire passer nos chariots et nos machines de guerre. Or, sans trébuchets et sans béliers, nous ne pourrons prendre les forteresses de Logres.

— Khûk a raison, souffla le Maître. Il faut donc passer ailleurs.

— Seigneur, puis-je parler ?

Tous se retournèrent vers un gobelin d'un rang subalterne, relégué au fond de la salle. Et de nouveau des murmures, méprisants et amusés cette fois, s'élevèrent dans la pénombre.

— Qui es-tu ? lança Maheolas d'une voix forte. Avance et présente-toi au Maître !

Le gobelin traversa la foule de ses supérieurs, sans qu'aucun d'entre eux ne puisse dire qui il était. Un simple officier, paré de vêtements ternes, avec une armure cloutée comme on n'en voyait plus depuis des années dans les armées des Terres Gastes. Sans doute quelque commandant d'avant-poste...

— Mon nom est Fautsakah, Seigneur. J'ai été envoyé par mon chef, le puissant Uznabad, chef des Azandûm. Notre village se trouve dans les Marches du sud, au bord des Terres Grises...

Cette fois, quelques-uns se permirent de rire ou de commenter à voix haute les paroles de ce lourdaud. « Puissant », vraiment ! Un chef de village !

— Je connais les Azandûm, intervint Celui-qui-ne-peut-être-nommé, faisant ainsi taire le brouhaha. Qu'as-tu à nous dire ?

— Seigneur, nous avons été attaqués dans les marais de Gwragedd Annhw par des groupes d'elfes gris, mais Uznabad a ordonné une expédition punitive qui a les chassés jusqu'aux rives des hommes. Ils ont tout abandonné, Seigneur... Nous avons tendu des ponts, pas assez nombreux sans doute pour faire passer une armée, et moins encore des machines de guerre, mais la voie est ouverte et les ponts peuvent être renforcés...

Un long silence succéda à cette annonce. Les marais... Nul encore ne les avait franchis et les Terres Gastes regorgeaient d'histoires effrayantes sur les elfes gris qui les hantaient. Des fantômes, disait-on. L'âme des elfes tués au combat, rôdant dans cette fange pestilentielle où les herbes et les sables mouvants vous happaient sans merci, où des bêtes rôdant sous l'eau vous dévoraient vif. Un désert de vase fétide, qui constituait depuis toujours une frontière naturelle qu'aucune armée, croyait-on, ne pourrait traverser. Pour autant, il était impensable que ce gobelin ait osé mentir. Si les Azandûm avaient réellement réussi cet exploit, aucun des chefs assemblés dans la salle du conseil ne doutait pouvoir en faire autant.

— Alors c'est dit !

Le Maître leva la main et tous, à ce signal, mirent un genou en terre et s'inclinèrent.

— Au nom de Lug, que l'armée du sud se rassemble et se porte à dix lieues des marais. Les Omkünz iront en avant, au plus vite. Khûk prendra le commandement. Que ses troupes traversent les marais et établissent des défenses de l'autre côté. S'il lui semble possible de faire passer l'armée tout entière, qu'il nous envoie des messagers et fasse bâtir des ponts assez solides et larges pour les chariots. Les autres armées ne bougeront pas, pour l'instant. Abzag !

Le commandeur des Buzunrakhâs releva la tête et se hissa prestement jusqu'à la première marche, où il s'agenouilla de nouveau.

— Reconstitue ton armée en prélevant un ou deux milliers de combattants sur les autres unités du Nord. Ainsi que tu l'as proposé, tu anéantiras ce qu'il reste des nains de la Montagne Rouge. Si tu le peux, ouvre une voie. Sigin commandera les réserves. Vous connaissez les montagnes et vous vous êtes bien battus. Si on peut passer par là, prévenez-moi. Mais si les nains de Troïn vous attaquent en masse, vous devrez battre en retraite jusqu'aux Marches et les arrêter là, sur vos vies.

De nouveau, un silence épais comme un brouillard envahit la salle du conseil. Nul n'osait relever la tête. Et quand Maheolas frappa le sol de la hampe de la Lance, le Maître avait disparu.

L'armée des hommes s'était éveillée avant l'aube. Aux premiers rayons du soleil, les batailles avaient été formées en ordre de marche. Une formation étrange, en vérité, telle qu'aucun être n'en avait encore jamais vu à la surface de la terre. Près d'un millier d'elfes du clan des Carantaur, menés

par le seigneur Eledriel, servaient désormais d'avant-garde, à deux bonnes lieues en avant, suivis à distance par les deux cents chevaliers d'Escan de Cambenet, puis des cavaliers de Bellinant de Sorgalles. D'autres elfes et chevaliers servaient également de flanc-garde à une masse proprement ahurissante de fantassins et d'archers humains ou elfiques qui, au fil des heures, se côtoyaient avec moins d'appréhension. Plus étrange encore était de voir la reine Lliane et sa suite marcher au côté de Pellehun et de son conseil, juchés, eux, sur leurs destriers. Le roi leur avait bien proposé des montures, mais la plupart des elfes ne savaient pas monter et éprouvaient même une certaine crainte vis-à-vis des chevaux. Il faudrait encore de longues années avant que le peuple des arbres apprenne leur langage et découvre l'ivresse d'une galopade à travers les plaines. Pellehun avait alors mis pied à terre, imité par ses barons, et tenté de suivre les longues foulées des elfes, mais avec tout le fer qu'ils portaient sur le corps, il n'avait pas fallu une lieue pour que les hommes soient hors d'haleine et à bout de forces. Depuis, ils cheminaient ainsi, les uns en selle et les autres à pied, sans cesser tout au long du jour de palabrer afin d'échafauder une tactique commune. De loin en loin, des messagers s'élançaient vers quelque contingent, d'un bout à l'autre de leur longue cohorte, et l'on assistait dans les minutes qui suivaient au déplacement d'un conroi de chevalerie ou d'une bataille de fantassins. À chaque halte, les chefs de guerre rejoignaient leur troupe, parlant beaucoup, se reposant peu, jusqu'à ce que le moindre piquier ait compris ce qu'on attendrait de lui. L'armée tout entière était prise d'une sorte d'impatience fébrile où dominait sans doute le souci de tenir son rang et de ne pas déchoir, et dans cette fièvre se dissipèrent la fatigue, la soif, l'appréhension des jours passés.

Au crépuscule ils marchaient encore, dans une plaine rase, pierreuse, où l'œil portait à l'infini, jusqu'à la masse sombre des montagnes, dont les sommets se découpaient dans le couchant. Eledriel avançait parmi les siens en conversant avec ses elfes liges, lorsqu'une onde de murmures parvint jusqu'à lui. Les Carantaur s'étaient arrêtés. Les premiers rangs avaient dégagé leurs arcs et encoché, les yeux fixés sur un petit groupe qui courait vers eux, à une demi-lieue encore de distance. Le seigneur de la Forêt rouge se hâta en avant et les distingua à son tour. Ils n'étaient que trois et allaient vite. Trop grands pour être des orcs ou des nains. Trop minces pour des gobelins. Trop rapides pour des hommes. Ce ne pouvait être que des elfes...

D'un geste, il ordonna à ses archers d'abaisser leurs arcs, puis il attendit, jusqu'à ce que les trois coureurs les aient rejoints. C'étaient bien des elfes, mais leurs vêtements, leur démarche et le teint même de leurs longs visages émaciés n'étaient pas de la forêt. Ceux-là venaient des marais...

— Par les Mères, je suis heureux de vous voir ! s'exclama celui qui allait en tête. Mon nom et Assan, elfe lige du seigneur Rassul, maître du Clan des Brumes. J'ai un message pour la reine Lliane.

VERS LES MARAIS

L'eau avait pris une teinte brunâtre, par le sang versé. Par endroits, les cadavres d'orcs et de gobelins étaient si nombreux qu'on aurait pu traverser les marais à pied sec. Aux abords de la dernière ligne de défense des elfes gris, il y en avait tant qu'ils formaient des îlots, et que, toute la nuit durant, les bêtes fauves avaient accouru pour se repaître de leur viande. À chaque instant, on voyait un corps disparaître dans un jaillissement d'écume, happé par l'une des bêtes immondes vivant sous l'eau. Des crabes, des renards et des corbeaux déchiquetaient ceux qui étaient tombés sur la terre ferme mais le pire de tout était les moustiques. Des insectes par milliers, parfois gros comme le pouce ou le poing, s'étaient agglutinés sur le charnier et ces nuages bourdonnants, plus encore que les flèches des elfes, maintenaient à distance les bataillons Azandûm. Les elfes de Gwagedd Annhw, depuis des siècles, avaient appris à s'en protéger, par un mélange d'herbes et de boue dont ils se couvraient chaque pouce de la peau. Mais les malheureux qui tentaient de passer à travers ce tourbillon insaisissable subissaient des piqûres par dizaines et ceux qui parvenaient à s'en extirper mourraient de fièvres froides dans les heures qui suivaient, au terme d'atroces convulsions. Mêmes leurs loups n'y survivaient pas. Malgré les fouets et les exécutions pour l'exemple, les orcs refusaient désormais d'avancer.

Ce n'était qu'un répit de courte durée, Rassul le savait bien. Les monstres trouveraient bien un moyen de chasser les moustiques, par le feu ou quelque vapeur empoisonnée, et les elfes des marais n'étaient plus assez nombreux pour contenir une nouvelle attaque. La seule question était de savoir quand... Combien de temps encore avant que les monstres reviennent ? Suffisamment pour qu'Assan puisse convaincre la reine Lliane de venir à leur secours, si toutefois il y parvenait ? Fuir, dès à présent, s'enfoncer dans les bois, serait sans doute le seul moyen de sauver sa vie, et celle de tous ceux qui l'avaient rejoint sur cette dernière digue. Mais alors les Azandûm verraient s'ouvrir devant eux une voie béante vers la forêt ou les plaines, par un chemin où nul ne les attendait, et cela, Rassul ne se le pardonnerait pas. Si au moins il était certain que les monstres épargnent le pays d'Eliande... Ils pouvaient ravager la terre des hommes autant qu'il leur plairait, nul ne lui en ferait le reproche, à commencer par sa propre conscience. Mais s'ils choisissaient d'attaquer de nouveau les bois...

— À quoi penses-tu ?

Rassul sursauta. Il était rare qu'on le surprenne, et pourtant Gael s'était glissé jusqu'à lui dans le plus parfait silence.

— À rien, dit-il avec un sourire forcé. Au temps qu'il nous reste à vivre, à la meilleure façon d'en profiter.

— Comme chacun de nous, sans doute, soupira Gael en s'asseyant à son côté. Pour ma part, je me dis que rester ici en attendant d'être tué n'est pas ce qu'il y a de plus réjouissant.

Rassul écarta le buste pour dévisager son compagnon d'un air réprobateur, oubliant les pensées pourtant identiques qu'il ruminait depuis des heures.

— Si tu veux fuir, nul ne te retient, Gael.

Le voleur de Ha-Bag eut un rire silencieux, puis secoua la tête, ce qui lui arracha aussitôt une grimace de douleur. Malgré les soins des guérisseuses, le coup de masse cloutée qui l'avait assommé

et déchiré ses chairs se rappelait à ses souvenirs au moindre mouvement brusque.

— Si j'avais voulu fuir, seigneur Rassul, je ne vous en aurais pas demandé la permission. Je pensais plutôt à revenir dans les marais, là où ils ne nous attendent pas... Recommencer à les harceler, brûler leurs ponts, leurs barques, leurs réserves...

Gael remarqua le sursaut du seigneur des Brumes.

— Les brûler, oui, insista-t-il... Les orcs ont tout ce qu'il faut pour ça. Du naphte, de l'étoupe, de l'huile... Il suffit de le leur voler.

— De le leur voler et de s'en servir, murmura Rassul. Allumer des feux... Je sais que tu en es capable. Et je ne doute pas que tu réussiras. Jusqu'à ce que tu te fasses tuer, bien sûr... Mais si tu brûles leurs ponts, ils ne pourront plus fuir. Ils n'auront pas d'autre solution que de nous attaquer, et nous y resterons tous.

— Comme tu le disais toi-même, c'est une façon comme une autre de profiter du temps qu'il nous reste à vivre...

Les cent archers de Llandon s'étaient couchés dans une ravine, les pieds dans un ruisseau venant des montagnes. L'eau en était tiède, noire de cendres. Imbuvable, malgré la soif qui les taraudait. La plupart s'étaient endormis dès qu'ils s'étaient allongés dans l'herbe, les jambes coupées par l'allure soutenue depuis la veille. Le jeune elfe ne s'était pas vanté. Ils avaient parcouru les dix lieues en une nuit et quelques heures, bien avant le milieu du jour. Aucun d'eux n'en avait parlé, mais la chaleur de l'air chargé d'escarbilles, l'odeur âcre de la pierre en fusion et le spectacle de ces monts déformés, engloutis sous un magma fumant avait rendu les derniers milles plus pénibles encore, et tout au long des dernières heures chacun d'eux avait prié les Mères pour qu'enfin Llandon donne l'ordre de s'arrêter. À présent, ceux qui étaient encore conscients priaient pour qu'ils s'en aillent au plus vite. Tourner le dos à ce cauchemar et repartir vers la reine, fût-ce au prix d'une nouvelle course à travers champs.

Llandon ne s'était pas endormi. Durant tout le trajet, il s'était laissé guider, l'esprit vide, accroché aux autres et courant sans même s'en rendre compte, ainsi que le faisaient les elfes depuis l'aube des temps pour parcourir des distances considérables à une vitesse prodigieuse. Toutes les trois heures, ceux qui menaient la harde – car les elfes avaient appris cela des cerfs – laissaient leur place à d'autres, afin de reprendre des forces sans avoir l'esprit perturbé par l'étude du terrain ou la direction à prendre. Et comme de coutume leur chef, courant au milieu, avait été préservé de cette tâche, afin qu'il puisse rester lucide une fois arrivé à destination. Son corps, bien sûr, était endolori, épuisé, ses jambes raides et lourdes comme des troncs d'arbre, mais son âme n'avait pas besoin de repos. Il jeta un coup d'œil en contrebas, vers la ravine où sa troupe s'était dissimulée. Le fauconnier, comme les autres, s'était endormi après que son oiseau, un gerfaut blanc au vol aussi rapide que le vent, eut pris son envol. Les fauconniers connaissaient le langage des oiseaux, et à ceux-là le gerfaut dirait ce qu'il avait vu, mais il portait en outre à la patte un bref message pour la reine. En langue ancienne, afin que nul homme ne puisse le lire.

Byrga gedreosan, geson ne firas getenge.

Les yeux fixés sur le paysage désert qui s'étendait aux pieds des Montagnes Rouges, une plaine vallonnée à l'herbe rase, piquetée de bosquets de genévriers et d'affleurements rocheux, l'elfe ne cessait de repenser à ce qu'il avait écrit. « La forteresse est tombée, aucun être vivant en vue... » Il n'y avait rien d'autre à dire, sans doute, si ce n'est décrire l'horreur de ce magma encore rougeoyant,

parsemé de fumerolles, ce qui était parfaitement inutile. Llandon ne pouvait détacher ses yeux de cette abomination, rendue plus effroyable encore par le silence qui régnait et l'absence de toute vie. « Aucun être vivant », avait-il écrit. La réalité allait au-delà des mots. Pas même un oiseau dans le ciel, pas un animal dans la plaine, pas un poisson dans le ruisseau. Quelle sorte de bataille pouvait causer un tel anéantissement ?

Lliane avait ordonné qu'il l'attende. Sans doute renverrait-elle le gerfaut, porteur de nouvelles instructions, mais le jeune elfe avait déjà pris sa décision. Laisser ses archers prendre du repos jusqu'à la tombée de la nuit, puis avancer sous le couvert de l'obscurité. Grimper jusqu'aux montagnes, afin de voir par lui-même ce qu'il restait d'Agor Dôl ...

À la nuit donc, les archers sortirent de la ravine, aussi silencieusement que des ombres, et presque invisibles dans leurs longues capes. Ils progressaient d'un pas rapide, espacés sur une longueur de cent toises, et ne s'arrêtèrent que lorsque les buissons de genévrier devinrent si épais et les blocs de roches si massifs qu'ils ne pouvaient plus rester en ligne. D'un geste, Llandon leur fit signe de se tapir à terre et il continua seul, avec l'idée de grimper jusqu'à la crête qui les dominait. Durant un moment, il se fraya un passage dans les ténèbres, s'arrêtant souvent pour tendre l'oreille et regarder autour de lui. La crête était plus éloignée qu'il l'avait cru. Il n'en distinguait que la ligne escarpée, tranchant sur le ciel d'un rouge profond. Et alors qu'il reprenait son souffle en tâchant de s'orienter, un rire moqueur le fit sursauter.

— Aussi discret qu'un nain ! murmura une voix dans le noir. Je vous entends depuis une demi-lieue...

La voix était familière, et plus encore ces accents de sarcasme.

— Till ! Est-ce toi ?

Le Daerden se leva brusquement, à deux pas en arrière. Llandon l'avait dépassé sans l'apercevoir ce qui, pour un chasseur, avait quelque chose de vexant. Mais chacun sait que les elfes des collines savent se cacher mieux que personne...

— Vous ne devez pas être plus de cent, souffla Till en s'accroupissant. La reine est derrière toi ?

— À deux jours de marche, répondit Llandon. Elle nous a envoyés en éclaireurs. Cette... Cette monstruosité se voit à des lieues. Qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

— Une guerre, je suppose... Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour secourir les barbus d'Agor Dôl

.

Llandon hocha la tête sans répondre. Till avait raison. La bataille pour la Porte était terminée, quel qu'en soit le vainqueur. Mais au moins les monstres de Celui-qui-ne-peut-être-nommé ne l'avaient pas franchie. L'armée des elfes et des hommes marchait pour rien. L'affrontement décisif n'aurait pas lieu, en tout cas pas ici, pas maintenant... Il ne savait pas vraiment s'il devait s'en réjouir ou en éprouver de l'amertume.

Alors qu'il ouvrait la bouche pour questionner son compagnon, celui-ci lui intima le silence d'un geste vif. Il y avait quelque chose. Au-delà des craquements et des chuintements de la lave en train de se solidifier, Till avait perçu, pour la seconde fois depuis quelques minutes, une sorte de martèlement sourd. Le Daerden s'agenouilla, colla son oreille au sol et resta ainsi durant un long moment. Llandon, quant à lui, retint sa respiration et ferma les yeux pour mieux entendre. Oui, il discernait un bruit cadencé, lointain, qui par instants disparaissait totalement, puis revenait par vagues.

— On dirait...

— C'est une armée en marche, coupa Till. Plusieurs milliers de guerriers, avec des chariots ferrés

et des chevaux.

— Les hommes ont des chevaux.

— Les nains aussi... Il vaut mieux ne pas rester là.

Le temps que les deux elfes rejoignent les archers tapis en contrebas, le martèlement des pas était devenu assez distinct pour que toute la troupe de Llandon s'en soit alarmée. Il leur semblait même voir miroiter, loin vers le levant, des lueurs de torches.

Llandon et Till étaient restés debout, le premier surplombant son compagnon de la tête et des épaules, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus avoir de doutes. C'était bien une armée qui s'avavançait depuis l'est à flanc de montagne, éclairée par une longue théorie de flambeaux.

— Tu crois que ce sont des monstres ? hasarda le jeune elfe.

— C'est possible, mais ils vont vers la Porte depuis le levant, et les monstres se dirigeraient dans l'autre sens ou descendraient vers la plaine... Je crois plutôt que ce sont des nains. Peut-être ce qu'il reste de l'armée de Baldwin. Mais vu le nombre, je pense que ce sont des nains de la Montagne Noire, ceux de Troïn, qui viennent reprendre la passe...

Llandon acquiesça en silence. Till, comme la reine, avait été emprisonné dans les geôles de Ghâzar-Run, la capitale des nains sous la Montagne. Le Daerden connaissait assurément mieux cette contrée que lui-même, à qui cet univers minéral était parfaitement étranger.

— Ils doivent être à deux ou trois heures de marche, reprit-il. Peut-être plus, vu la lenteur des nains... Le jour ne sera pas encore levé quand ils arriveront ici. S'ils nous voient ici, ils vont croire à une attaque. Il vaut mieux se retirer.

— Vas-y, toi. Je vais les attendre. Ils ne se méfieront pas d'un Daerden isolé et puis Troïn m'a déjà vu, même s'il ne se souvient sans doute pas de moi.

Assan semblait avoir les pires difficultés à marcher parmi les autres. Non qu'il ait été blessé ou que sa course depuis Gwragedd Annhw l'ait épuisé, mais bien au contraire parce que l'allure de la gigantesque armée des elfes et des hommes lui semblait insupportablement lente. Cheminant au côté de dame Maerhannas, Lliane l'observait, en ne prêtant qu'une oreille distraite au babil de son aînée. Depuis le début du jour, l'elfe lige de Rassul ne cessait de courir d'un bout à l'autre de la colonne, depuis l'avant-garde des Carantaur jusqu'aux lourds chariots de vivres et d'armes qui traînaient près d'une lieue en arrière. On eût dit un jeune chien, et cette agitation, qui avait fait sourire tant les elfes que les hommes, finissait par tous les agacer. Plus encore que ses mots, l'angoisse d'Assan prouvait cependant qu'il n'avait pas exagéré et que le pays des eaux dormantes subissait réellement une attaque en règle... C'est vrai qu'ils se déplaçaient avec une lourdeur agaçante, d'autant plus que Pellehun avait été long à convaincre. Le message envoyé par Llandon n'avait pas été une grande surprise. Chacun, depuis la veille, pouvait voir l'embrasement du ciel au-dessus des montagnes, et même s'il leur était difficile à tous de concevoir l'ampleur du cataclysme qui interdisait – provisoirement du moins – le passage d'Agor Dôl, il leur suffisait de lever les yeux vers l'horizon pour se convaincre de la véracité de ses dires. Ce qui avait été plus difficile à admettre, pour les barons de Logres, c'était la coïncidence de l'irruption de cet elfe gris, pratiquement au même instant, requérant qu'on change derechef des plans de bataille si longuement élaborés. Il fallait croire que le Seigneur Noir disposait d'assez de forces pour attaquer simultanément en deux endroits, ou alors que l'attaque d'Agor Dôl n'était qu'une diversion. Mais une diversion d'une telle ampleur qu'elle avait anéanti les nains sous la Montagne Rouge...

— Tu ne m’écoutes pas, dit Maerhannas en la tirant par la manche.

— Pardonne-moi. Je regardais Assan, je me mettais à sa place... Nous allons si lentement...

— Nous allons au pas des hommes. Peut-être même plus vite qu’à leur habitude. L’alliance a été longue et difficile. Elle est l’œuvre de ton père et la tienne... Ne gâche pas tout.

— Non, bien sûr.

— Partir en avant ne ferait que diviser nos forces et attirer sur nous seuls l’assaut des monstres.

— Je sais...

Maerhannas eut un soupir amusé. Elle avait été régente du royaume d’Eliande depuis la mort d’Arianwen jusqu’au retour de Lliane. Elle savait ce que la fonction que cette dernière occupait désormais pouvait avoir de pesant. Mais elle avait été jeune, aussi, et savait également que les conseils d’une elfe plus âgée ressemblaient vite à du radotage.

— Pardonne-moi, dit-elle d’un ton plus enjoué. Je sais que je parle trop. Dînris ne cesse de me le dire... Veux-tu que je t’apprenne quelques tours amusants ?

Lliane s’apprêtait déjà à la détromper et à la remercier au contraire de ses conseils, mais elle retint ses paroles au bord de ses lèvres. Maerhannas était ce que les hommes appellent une illusionniste, une magicienne, mais la plupart de ses tours étaient tout sauf amusants. La langue ancienne et la science des gestes pouvaient suffire à s’emparer de l’âme de tout être vivant, à le mettre en fuite, le rendre fou ou même le tuer.

— J’en serais honorée, dit-elle.

— Donne-moi ta boucle d’oreille.

Lliane détacha l’un des pendentifs d’argent fixés sous sa longue chevelure et la déposa dans la dextre tendue de sa compagne. Celle-ci referma le poing sur le bijou et, au même instant, claqua des doigts de sa main libre. Quand elle rouvrit le poing, la boucle avait disparu. Le temps que Lliane baisse les yeux vers la paume de Maerhannas, celle-ci lui effleura la joue pour déplacer l’une de ses mèches tressées, puis affecta un air de reproche.

— Je t’avais demandé une boucle d’oreille. Pourquoi l’as-tu gardée ?

Lliane porta la main à son lobe. Le bijou y était de nouveau.

— Magie ! fit Maerhannas avec un air de triomphe.

La jeune elfe hocha la tête en souriant. Ce n’était qu’un tour pour les enfants. Elle avait espéré davantage...

— Apprends déjà celui-là. Après, je t’en montrerai d’autres.

Lliane sourit poliment et les deux elfes n’échangèrent plus que des banalités avant que les devoirs de sa tâche n’appellent la reine ailleurs. Pour autant, le tour de Maerhannas lui restait en tête. Le claquement de doigts, notamment, qui détournait l’attention au moment de la supercherie. Se pouvait-il que la régente ait tenté de lui faire à nouveau passer un message ? Ce serait bien dans sa manière. Et durant tout le reste du jour, l’idée lui trotta dans la tête. Quel claquement de doigts pourrait attirer l’attention des monstres, afin de les prendre au dépourvu ?

VEILLÉE D'ARMES

Des gobelins armés de grands arcs s'étaient répandus sur les pentes rocheuses, fourmillant comme des insectes, sur plus d'une lieue de largeur. Pour contourner le magma bouillant qui fermait désormais la passe d'Agor Dôl, ils avaient dû se hisser sur les parois abruptes du défilé, grimper jusqu'en haut de la crête, puis la longer sur plus d'un mille. La chaleur avait rendu la roche friable, une fumée âcre brûlait les poumons et obscurcissait la vue. Des dizaines d'entre eux s'étaient abîmés dans l'effroyable creuset. Quant à ceux qui avaient eu le malheur de trop s'approcher de la lave, leurs vêtements, leurs cheveux et leur chair avaient pris feu. Mais d'autres étaient passés, et derrière eux une myriade d'orcs aménageait déjà une voie en taillant la roche à coups de pics et en tendant des cordes qui serviraient de garde-fou. À leur arrivée, les Buzunrakhâs du seigneur Abzag avaient réussi à provoquer un éboulement qui protégeait leur flanc, comme une digue, à l'autre bout du défilé. La chaleur y était étouffante et l'air vicié de vapeurs acides, mais Abzag n'avait aucunement l'intention de s'arrêter à ces détails, pas plus qu'au sort des maladroits qui chutaient en franchissant cet enfer. Les gobelins étaient passés. Rien d'autre ne comptait. Et s'il fallait que des centaines d'esclaves, d'ouvriers et de soldats meurent pour tailler un chemin, qu'importe ! Passer, coûte que coûte. Franchir enfin ces montagnes maudites. Être le premier à ouvrir une route et laver le déshonneur de la défaite. Prouver au Maître que les Buzunrakhâs, les « orcs noirs », étaient l'élite de son armée...

Le commandeur orc s'était juché en haut de l'une des rares tours d'assaut qui n'avait pas flambé dans la fournaise et, depuis ce poste d'observation, il pouvait tout à la fois surveiller la progression des travaux et distinguer parfois, à travers la fumée, la progression de ses éclaireurs, de l'autre côté du champ de lave. Et puis soudain il ne vit plus rien. Le vent s'était levé, roulant des bourrasques de fumée noire, chargées d'étincelles et d'une suie incandescente. Il reporta son attention sur le détachement étiré tout au long de la voie et poussa un cri de rage. Les ouvriers s'étaient arrêtés. Il croyait même discerner une bousculade, en tête de colonne. Une nouvelle saute de vent charria jusqu'à lui un nuage obscur, qui lui fouetta le visage d'une vague brûlante et l'obligea, lui et tous ceux qui se tenaient à ses côtés sur la plate-forme à se jeter au sol. Quand ils purent se relever, il n'y avait plus de doute. Les orcs refluaient dans un désordre complet. À chaque instant, des grappes entières basculaient dans la boue en fusion et une clameur sourde résonnait en écho entre les étroites parois du défilé. Abzag s'avança lentement jusqu'à la rambarde, le cœur glacé, les yeux écarquillés. Il ne pouvait y avoir de doute. Les nains... Les nains attaquaient.

Hamlin s'était arrêté à l'abri d'un rocher, incapable de faire un pas de plus. La pierre était tiède, graisseuse d'une suie qui noircissait sa tunique et ses mains, mais au moins ici pouvait-il reprendre son souffle sans risquer une flèche gobeline. L'assaut des nains l'avait surpris – moins que les éclaireurs d'Abzag, sans doute – tant il n'aurait pu imaginer les voir s'élancer au combat avec une telle rapidité. Depuis des semaines qu'il vivait au côté du peuple des montagnes, rien, jamais, n'était allé vite. Ni leurs déplacements, ni leurs décisions... Il s'était morfondu durant d'interminables banquets et de fastidieuses palabres avant que Troïn se décide enfin à déplacer son armée. Puis il avait

dû supporter une marche d'approche d'une lenteur impensable, si pesante qu'elle en faisait trembler la terre. Au moins l'elfe avait-il eu le temps de guérir tout à fait, entre les mains expertes de leurs guérisseurs... Au deuxième jour, les armées de la Montagne Noire avaient atteint Dal Wid, la capitale des nains sous la Montagne Rouge et fait leur jonction avec les survivants d'Agor Dôl . Là, de nouveau, Troïn et ses officiers avaient passé des heures à tenir conseil, boire et manger, tandis que Baldwin leur contait les dernières heures de la Porte et le sacrifice du seigneur Vali. Le ménestrel avait passé là des heures étranges, au côté des bardes de Troïn. Tout ce que racontait Baldwin était noté et aussitôt mis en vers, si bien qu'à peine le récit terminé (et il avait duré une chandelle), l'aède du roi s'était avancé au centre des tables. Tout comme les elfes, les nains se plaisaient à composer de longues odes glorifiant les exploits de leurs maisons, mais ce qu'ils nommaient « chant » n'avait qu'un lointain rapport avec les mélopées elfiques, aériennes et ponctuées d'accords de harpe. Les bardes nains faisaient usage de cors et de tambours, avec parfois une sorte de rage assourdissante imitant – ainsi qu'Hamlin avait fini par s'en rendre compte – les fracas des combats. Et, s'agissant là de l'éruption de lave qui avait submergé Agor Dôl , le chant était particulièrement bruyant...

L'elfe avait fini par s'habituer à cette lenteur et à ce vacarme constant, si bien que le silence soudain de l'armée à l'approche de la Porte l'avait stupéfié. Les bataillons caparaçonnés de fer et de cuir s'étaient immobilisés sans même qu'il eût entendu claquer un ordre, dans un silence si parfait qu'on entendait le vent des montagnes siffler entre les roches et les genévriers. L'avant-garde venait de signaler les éclaireurs gobelins. Juché sur un poney, au sein de l'escorte des deux rois, Hamlin vit des signaleurs brandir des bannières de couleur, selon un code qui lui parut d'une extrême précision. Aussitôt, un détachement d'une bonne centaine de nains rompit les rangs et se rua à travers les rochers et les massifs d'épineux avec une vitesse, une assurance et une discrétion dont il ne les aurait jamais cru capables. Pour autant qu'il puisse voir, les guerriers de la Montagne Noire grimpèrent la pente droit devant eux, puis se rabattirent brusquement sur les gobelins aventurés en aval de la Porte. Les cris des monstres furent le premier bruit de la bataille. Dans l'instant, les rois et leur escorte talonnèrent leurs montures et lancèrent une charge frontale, massive. Hamlin tenta de les suivre, mais il tenait juste assez en selle pour avancer au pas. Il sauta à terre et courut à leur suite tout en saisissant son arc et en encochant une flèche.

Cette flèche, il ne l'avait pas tirée. Les nains avaient été trop vite. Alors qu'il devait s'assurer à chaque pas afin d'éviter de glisser sur une pierre ou de se tordre la cheville, eux bondissaient de roche en roche, jaillissaient sur leurs ennemis la hache haute, à deux, trois simultanément, les taillaient littéralement en pièces et repartaient aussitôt, dans une sorte d'ivresse guerrière irrépressible.

Lorsqu'il quitta le couvert de son rocher, la première chose que vit le ménestrel d'Eliande fut le cadavre de l'un de ces braves, le corps traversé par une longue flèche noire. Le gobelin qui l'avait tirée gisait à dix pieds de là, la jambe et la tête tranchée, dans une mare de sang. Au loin, à déjà près d'un demi-mille, il vit les bataillons nains gravir la montagne et se perdre dans l'épaisse fumée qui recouvrait encore les vestiges d'Agor Dôl . Alors il s'assit, rangea sa flèche dans son carquois et attendit que la bataille s'achève.

À la tombée du jour, les nains commencèrent à se replier. Des blessés, tout d'abord. Ceux qui pouvaient marcher et ceux, plus grièvement touchés, qu'on transportait sur des civières de fortune ou sur le dos d'un compagnon. Puis vinrent des escouades en bon ordre, parmi lesquelles Hamlin aperçut les deux rois, montés sur leurs poneys. N'osant les rejoindre, le ménestrel arrêta un guerrier blessé qui

passait près de lui.

— Vous les avez vaincus ? Que s'est-il passé ?

— Lâche-moi, l'elfe ! grogna l'autre en se dégageant. Hamlin n'insista pas, mais le blessé s'arrêta deux pas plus loin et se retourna vers lui avec un sourire hautain.

— Bien sûr qu'on les a battus ! Il y en avait plein la vallée, il n'y avait qu'à leur faire tomber des rochers dessus ! Mais on n'y voit plus rien, là-haut... On finira demain. Et toi ? On ne t'a pas vu ! Les elfes ont peur des montagnes ?

— Je n'ai pas pu vous suivre. Je n'ai pas l'habitude des rochers...

— Ha ! Eh bien au moins tu parles franchement.

— Tu es blessé, dit Hamlin en désignant le bras du guerrier, dont le haubert avait été largement fendu et démaillé, depuis l'épaule jusqu'au poignet. Je vais t'aider...

— Je n'ai pas besoin de toi, l'elfe. Mais tu peux me suivre, si tu as peur de te perdre.

— Je te remercie.

Sans plus échanger un mot, l'elfe et le nain descendirent un long moment, jusqu'à un monticule en contrebas vers lequel refluaient les blessés. Tout autour, des bataillons s'étaient rangés pour la nuit, et à chaque fois qu'ils les dépassaient, Hamlin s'apercevait que des amas de roches, des bosquets de sureaux ou de pins, guère différents du reste du paysage à première vue, étaient en fait des positions aménagées, capables de briser toute attaque. Quant au surplomb vers lequel ils se dirigeaient, il découvrit qu'il abritait une grotte, dont les abords étaient habilement dissimulés sous des fourrés, et dans laquelle s'enfouaient les estropiés. Ici, les pins et les mélèzes étaient plus nombreux, jusqu'à former de petits bois. Le ménestrel prit congé de son guide (qui ne lui répondit que par un grognement), peu enclin à passer la nuit dans une grotte enfumée avec des centaines de nains plus ou moins meurtris, dans la lueur des torches, les gémissements des blessés et l'odeur du sang.

Le temps qu'il atteigne le couvert des arbres, l'obscurité était presque totale. Il y faisait frais, enfin, après la touffeur de la montagne enfumée, et l'air embaumait la résine. Hamlin s'enfonça encore un peu dans le bois, puis il s'installa contre un tronc d'arbre abattu et commença à fouiller sa besace pour y trouver de quoi dîner. Il avait à peine mordu dans une bouchée d'un pain d'orties qu'un sifflement familier le fit sursauter. Retenant son souffle, il tendit l'oreille un moment, puis il émit à son tour le même sifflement. L'instant suivant, des silhouettes émergeaient des fourrés, qu'il identifia rapidement.

— Till ! Et tu es avec Llandon !

— Ajoute une centaine d'archers d'Eliande et le compte y sera...

Llandon sortit de l'ombre avec un large sourire et, à la manière des elfes, effleura la joue de son ami. Till, quant à lui, saisit plus familièrement le ménestrel par les deux bras.

— Je t'avais dit que je t'attendrais ! Qu'est-ce qui t'a retenu aussi longtemps ?

— Quelques milliers de nains, dit Hamlin en souriant. Puis il se tourna vers Llandon :

— Tu as parlé d'une centaine d'archers. Où sont les autres ?

— La reine nous a envoyés en avant. Mais ne t'inquiète pas : à dix lieues en arrière, la plaine est couverte des nôtres et de l'armée des hommes, marchant côte à côte. C'est un drôle de spectacle, crois-moi.

— Ils viennent ici ?

— Plus maintenant. J'ai envoyé un message à Lliane pour lui dire ce que nous avons vu, et je viens de recevoir sa réponse. Les monstres ont traversé Gwragedd Annhw. Sans doute ont-ils changé leurs

plans en voyant que la Porte était désormais infranchissable. Ou alors ils avaient prévu deux attaques depuis le début... En tout cas, Lliane et Pellehun ont pris la direction des Eaux dormantes, et elle me demande de les y rejoindre. Et ici, qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas trop... Les nains ont repoussé une escouade de gobelins, à un demi-mille d'ici et apparemment ils les ont pourchassés jusque dans les montagnes...

L'elfe eut une moue indécise et un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas ce qu'ils comptent faire. J'ai l'impression qu'ils veulent les suivre jusque dans les Terres Noires.

— Mais comment pourraient-ils passer, avec cette lave ? Et tes gobelins, comment ont-ils fait ?

— Ce ne sont pas *mes* gobelins.

Llandon sourit et inclina la tête.

— Je te l'accorde... Mais tout de même. Les murs d'Agor Dôl sont enfouis sous des toises de lave brûlante. Peut-être que les monstres étaient là avant, mais les nains, comment font-ils pour la contourner ?

— Je n'en sais rien. On n'a qu'à aller le leur demander...

Llandon eut un hoquet amusé, puis il réalisa qu'Hamlin ne plaisantait pas. Et c'est ainsi qu'à l'aube les trois compagnons, marchant en tête d'une cohorte de cent archers elfiques portant l'arc en sautoir et la dague au fourreau en signe de paix, s'avancèrent dans le campement de l'armée naine, au moment où les bataillons se reformaient pour la journée. Il y eut bien parmi cette foule en armes quelques regards haineux, parfois même des insultes ou des menaces, mais les officiers et les sergents d'armes firent taire les plus agressifs. La plupart des nains semblaient d'ailleurs davantage surpris que révoltés par l'incursion des elfes. Ce qu'on disait sous la Montagne était donc vrai. Les elfes étaient devenus des alliés...

Hamlin, qui ouvrait la marche, n'eut pas à chercher longtemps les quartiers royaux. Prévenu par la rumeur, le roi Troïn s'avancait à leur rencontre, accompagné de Baldwin et d'une suite modeste. Pas plus d'une cinquantaine de gardes et de dignitaires.

— Maître Hamlin ! s'exclama-t-il d'une voix à faire tomber les feuilles. Où les as-tu trouvés, ceux-là ?

Llandon fit signe aux archers de s'arrêter et, suivi de Till et du ménestrel, poursuivit vers la suite royale. À dix pas, les trois elfes mirent un genou en terre et s'inclinèrent.

— Sire, je vous apporte le salut de la reine Lliane et du roi Pellehun de Logres ! dit Llandon, avec un mouvement pour se relever qu'Hamlin retint en lui saisissant le bras.

La règle de base du protocole en usage dans les cours naines était de ne jamais regarder un dignitaire de haut, ce qui obligeait les hommes et les elfes à rester à genoux lors d'une ambassade, à moins que leur interlocuteur n'ait pris place sur un siège suffisamment élevé. Une autre, que Llandon ignorait également, était qu'un roi ne s'adressait jamais publiquement à un quémandeur, à moins qu'il fût également de sang royal. Troïn ne lui répondit donc que par un bref mouvement de menton, ce qui était déjà beaucoup, envers un elfe vêtu comme un coureur des bois et qui, de surcroît, ne lui avait pas été présenté. Baldwin, en revanche, s'avança vers Hamlin et posa sa large main sur l'épaule du ménestrel.

— Alors tu disais vrai, en fin de compte... Mais est-ce là tout le renfort que tu nous amènes ?

— Seigneur, non. Ma reine et le roi Pellehun mènent la plus grande armée qu'on ait jamais vue. Des dizaines de milliers d'elfes et d'hommes venant à votre secours.

— Comme tu vois, c'est trop tard.

— Oui, je l'ai vu... Et j'ai su le sacrifice que vous avez consenti, la bravoure de vos nains et l'audace du seigneur Vali. Que son nom reste à jamais honoré de tous pour cet exploit, mais aussi pour avoir osé vous désobéir et ainsi préserver votre vie.

Il y eut des murmures d'approbation parmi la suite des nains. Llandon, toujours à genoux, baissa la tête pour dissimuler un sourire. Hamlin, décidément, avait mis à profit son séjour sous la montagne... Baldwin lui aussi souriait, avec dans les yeux une lueur amusée que seul le ménestrel perçut et qui prouvait que le roi de la Montagne Rouge n'était pas dupe de ses politesses.

— Maître Llandon, poursuivit-il en désignant son compagnon, a été envoyé en éclaireur par notre reine. Il l'a déjà informée de votre victoire et du fait que les monstres ne pourraient plus franchir la Porte. Mais les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé attaquent en ce moment même les marais de Gwragedd Annhw. Nos forces et celles des hommes se sont portées à leur rencontre et demandent votre aide...

— Comment ?

Troïn était sorti de sa réserve protocolaire, le visage cramoisi d'indignation.

— Notre aide, alors que nous venons seuls de contenir l'attaque des monstres, au prix d'une tuerie insensée et de la perte de la Porte ?

— Monseigneur, avec tout le respect que je vous dois, cette bataille est terminée et une autre commence.

— Vraiment ? Et que s'est-il passé hier, alors ? Les gobelins dans les montagnes ! Tu étais là ! Tu l'as vu !

— J'étais là, monseigneur, et j'ai vu vos armées remporter une nouvelle victoire. Mais il semble que les monstres ne puissent plus attaquer en force et qu'il sera désormais possible de les contenir avec de moindres effectifs...

— Par le sang !

Durant un court instant Hamlin, tout comme Till, Llandon et chacun des archers d'Eliande, eut l'impression que Troïn allait lui fendre le crâne sur place, d'un coup de hache. Mais le roi de la Montagne Noire fit demi-tour et repartit à grand pas, suivi de son escorte. Baldwin seul resta, ainsi que ses gardes.

— Il semble que tu aies beaucoup appris, mais pas suffisamment, dit-il en se tournant de nouveau vers le ménestrel. Allez, relevez-vous...

Les trois elfes obtempérèrent, mais sur un signe d'Hamlin ils reculèrent aussitôt d'un pas, afin que la pente compense un peu leur taille.

— Les marais, tu dis... Oui, c'est logique. Et tu dis aussi que nous avons remporté une victoire ? Ça ne m'en a pas eu l'air, sur le moment. Mais ça doit être vrai, puisqu'en fin de compte nous les avons repoussés. Cela dit, Troïn a raison. Cette victoire, nous l'avons payée d'un prix exorbitant. *Nous*. Les nains de la Montagne Rouge... Et quant à lui, Troïn... Eh bien il n'était pas là. Son prestige est en jeu, comprends-tu ?

— Il lui faut une bataille, acheva Hamlin.

— Et le triomphe final contre les envahisseurs.

— Alors vous ne viendrez pas ?

— Ça...

Baldwin leva les yeux au ciel et poussa un long soupir.

— Comme je l’ai dit, il lui faut un triomphe... Ici, ailleurs. Nous verrons...

Les ponts n’étaient que pitoyables caillebotis de planches disjointes et de rondins à demi immergés sous la boue, les embarcations, de vulgaires barques de pêche et les défenses avancées guère plus que des levées de terre couronnées d’épieux grossièrement taillés, mais Fautsakah, l’envoyé du chef des Sombres demeures, n’avait pas menti. Les Azandûm avaient bel et bien franchi les marais et repoussé les elfes gris au-delà de cet infect borbier qu’ils nommaient Gwragedd Annhw. Khûk avait traversé en personne les marécages à la tête de trois mille de ses Omkünz, près de deux jours d’un périple écœurant dans ce pays de moustiques et de fange, jusqu’au plus près des défenses elfiques, à la lisière des bois, tant la chose lui paraissait invraisemblable. Depuis des siècles, la géographie des Terres Noires considérait ces marches comme une frontière infranchissable, tant dans un sens que de l’autre, et voilà qu’une bande de gueux à peine dignes de lui servir d’esclaves y étaient parvenus. Un exploit de légende... D’un brutal revers de la main, le commandeur des Omkünz envoya rouler au loin l’orc agenouillé à ses pieds pour nettoyer ses bottes maculées, et il s’avança vers le parapet. Autour de lui, sa garde se déploya aussitôt, arrachant de la glaise quiconque ne s’écartait pas assez rapidement sur son passage. Les Azandûm se comportaient face à lui comme des chiens, les uns frappés de stupeur, les autres couinant ou secoués de tremblements tant l’apparition du commandeur les terrorisait. Peut-être même étaient-ils plus effrayés encore par l’allure des Omkünz. Certes, il y avait des gobelins parmi ces guerriers, et des orcs. Mais aussi des hommes et des elfes, vêtus des mêmes armures noires, portant les mêmes armes. Leurs visages étaient gris, leurs yeux sombres, chacun de leurs gestes empreints de la brutalité commune aux troupes d’élite de l’Innommable. Il y avait là quelque chose d’inconcevable pour des orcs inférieurs, perdus aux confins du royaume. Même leur chef, le seigneur Uznabad, s’en tenait prudemment éloigné. L’échine courbée, les yeux rampants, il se tenait sur les talons de Khûk avec l’empressement servile qui était de mise en présence d’un officier supérieur. Pourtant, lorsqu’il le vit gravir le talus et se hisser presque à découvert, le seigneur des Azandûm osa l’interpeller pour l’avertir du danger.

— *Fauthug zai ilid, Khûk Shakh !*

Dans le même instant, un trait elfique vint frapper l’immense silhouette du commandeur, avec un bruit mat. Khûk vacilla, et deux autres flèches le frappèrent avant que ses Omkünz s’interposent et reçoivent à sa place les tirs des elfes, tapis on ne sait où, dans quelque buisson ou dans les branches des arbres. L’un des gardes, un homme, roula jusqu’en bas du talus, la gorge traversée de part en part. Mais Khûk redescendit sans aide et l’effroi des Azandûm se mua en une ferveur presque religieuse à le voir arracher les traits fichés dans son armure comme s’il ne s’agissait que de brindilles accrochées à ses vêtements. Le commandeur ne leur accorda aucune attention. Tout juste daigna-t-il sourire à leur chef avant de tourner les talons.

Le Maître serait content. Avant trois jours, ses guerriers auraient débarrassé les Terres Grises de la racaille elfique qui y rôdait encore, et ses ingénieurs seraient à pied d’œuvre pour établir des ponts dignes de ce nom, tandis qu’on amasserait sur les rives des barges à fond plat capables de transporter les machines de guerre. Les Omkünz, d’ores et déjà, pourraient utiliser les passerelles des orcs pour se masser jusqu’aux avant-postes. Et ce ne seraient pas quelques flèches qui parviendraient à les arrêter.

UN CLAQUEMENT DE DOIGTS

Cinq elfes gris. C'est tout ce qu'il lui restait. Les autres étaient morts ou avaient fui. Une sage décision. Fuir, préserver sa vie était le choix le plus sensé, mais Gael se sentait trop las pour avoir cet ultime courage, quand il semblait tellement plus facile de se laisser mourir. Seul leur restait, à lui et à ses derniers compagnons, le choix du lieu et du moment... Demeurer là, dans l'oseraie qui leur servait de refuge, à tremper dans une boue infestée de vermine jusqu'à ce que l'une des bêtes qui rôdent sous l'eau vienne les emporter durant leur sommeil. Ou sortir à découvert et finir hachés sous les cimenterres de ces guerriers immenses, vêtus de noir de la tête aux pieds, qui ne cessaient depuis des jours de se répandre sur chaque pouce de terrain sec. Dans un cas comme dans l'autre, une mort infâme et inutile. C'était ce qu'il avait voulu, pourtant... Qu'était-il venu chercher d'autre que la mort, en retournant à Gwagedd Annhw ? Sans doute aurait-il dû s'enfuir, lui aussi, tant que c'était possible, rentrer à Ha-Bag ou ailleurs, refaire sa vie, une fois de plus. Peut-être reprendre du service auprès de Gorlois... Mais cette vie-là, Ethaine, les bas-fonds, la Guilde, les vols, les meurtres, les tavernes, lui semblait tellement lointaine. Même en cet instant, il n'en gardait qu'un souvenir brouillé, désagréable, presque honteux, et il y avait quelque chose de réconfortant, malgré ses blessures, la fange, les moustiques et le froid, à réaliser qu'il ne regrettait rien. Au moins ne s'était-il pas ennuyé. Harceler les orcs, les percer de flèches, incendier leurs ponts, empoisonner leur nourriture et s'échapper comme des fantômes, c'était une vie qui lui convenait, même s'il avait toujours su qu'un jour ou l'autre lui et les siens finiraient par être acculés et contraints de se battre pour leur vie. Ce moment était venu, après des jours d'attaques et de fuites qui avaient usé sa troupe jusqu'à cette dernière extrémité. Cinq elfes gris. Plus de flèches. Des bâtons et des dagues, alors qu'une immense armée était en train de s'assembler sous leurs yeux et qu'ils ne pouvaient rien faire, à part se cacher ou mourir.

Gael s'arracha à la vase dans un bruit de succion parfaitement écœurant, arracha l'emplâtre de feuilles qui enserrait sa tempe meurtrie et toisa ses compagnons. Et eux, qu'avaient-ils espéré, en le suivant ? La gloire ? L'aventure ? Ils ressemblaient bien plus à des loutres qu'à des guerriers, avec leurs manteaux de moire dégoulinant de boue et leurs cheveux ruisselants. De fiers compagnons, vraiment, pour affronter le néant !

— Pourquoi ces longues figures ! lança-t-il d'une voix forte qui les fit tous sursauter. Vous ne saviez pas qu'on finirait tous par y rester ?

— Tais-toi ! souffla l'un d'eux. Ils vont t'entendre !

— Et après ? Tu ne trouves pas que le moment est bien choisi ? Tu préfères croupir encore un peu dans cette bauge ? Comme tu voudras !

— Mais vas-tu te taire !

Gael éclata de rire et se redressa brusquement, en écartant les bras.

— Écoutez-moi, tous ! hurla-t-il à pleins poumons. Orcs, loups, gobelins, kobolds, monstres imbéciles ! Je suis Gael, seigneur des marais, roi des vers et des moustiques ! Venez me chercher ! Je suis...

Un coup de bâton en travers de la nuque l’interrompit brutalement. Il s’affala dans les osiers et la dernière chose qu’il vit avant de perdre connaissance fut les jambes de ses compagnons qui s’enfuyaient.

Les elfes arrivèrent pendant la nuit au confluent des rivières, aussi silencieusement qu’un souffle de vent. Puis vinrent les hommes, aux premières heures du jour, dans le grondement de leurs chevaux et le vacarme propre à chacun de leurs déplacements. De l’autre côté de l’eau, les guetteurs orcs, terrifiés par le spectacle de cette multitude caparaçonnée de fer, détalèrent à toutes jambes pour donner l’alarme. Ce n’étaient plus quelques centaines d’elfes gris qui tenaient les berges à une portée de flèche devant eux, mais des bataillons alignés et immobiles, de la cavalerie, des lignes entières d’archers ! Le commandeur Khûk avait quitté les avant-postes depuis la veille et revenait vers les Terres Noires pour y organiser l’offensive lorsque ces messages d’alerte lui parvinrent. Démesurés, improbables, insensés ! Des milliers d’hommes et d’elfes côte à côte, prêts à donner l’assaut ? Ridicule ! Jamais on n’avait vu les royaumes de Logres et d’Eliande s’unir au combat. Le premier messenger fut tué pour avoir osé proférer de telles sottises. Le suivant fut écouté. Au troisième, le commandeur et son escorte firent demi-tour et revinrent à marche forcée vers les positions de pointe, tandis qu’un groupe de guerriers Omkünz poursuivait sa route à la rencontre de l’armée du Sud et que d’autres, enfin, se chargeaient de rallier les unités disséminées dans les marais.

Les Omkünz avaient été entraînés à courir des heures durant et à n’avoir peur de rien. Pas même des bêtes qui rôdaient sous l’eau, des serpents ou des nuages de moustiques si épais, parfois, qu’on y perdait tout repère. Ce qu’ils avaient parcouru en plus d’une journée, la veille, en s’ouvrant prudemment un passage à l’aide de torches et de piques, ils le firent en quelques heures en sens inverse, ne reprenant leur souffle que le temps de la traversée des bras d’eau, à bord de bacs ou de barges à fond plat. Et malheur à ceux qui ne suivaient pas.

Il faisait déjà presque nuit lorsque Khûk retrouva l’avant-poste où, la veille, des elfes gris l’avaient pris pour cible. L’attaque qu’il redoutait n’avait manifestement pas encore eu lieu. Des centaines d’orcs et de guerriers Omkünz amassés derrière le parapet ne semblaient même pas avoir essuyé de tirs. Pourtant les messagers d’Uznabad n’avaient pas menti. Au-delà du mur de terre délimitant l’avant-poste des orcs, le ciel rougeoyait des centaines de feux de camp de l’armée des hommes. Ils étaient si proches, de l’autre côté du marigot boueux qui marquait la frontière des Terres Grises, que le Commandeur perçut les cliquetis des armures et le hennissement des chevaux. Des elfes, aucun signe, mais Khûk savait qu’ils pouvaient être des milliers sans qu’on en perçoive la moindre trace... Lentement, il s’éloigna du parapet, alors que sa fureur première se muait en une exaltation croissante. N’était-ce pas, en fin de compte, ce qu’il avait espéré ? Une bataille décisive, gigantesque, qu’il mènerait sous les yeux du Maître ? Au lieu d’aller à la rencontre de l’ennemi, au risque d’étirer dangereusement leurs lignes, cet ennemi lui faisait la grâce de s’offrir au combat ! Tout ce qu’il lui fallait, c’était quelques heures de répit, afin que les renforts lui parviennent. Quelques heures, et ces chiens seraient balayés, quel que soit leur nombre... Une agitation soudaine interrompit ses réflexions. Uznabad, le chef des Azandûm, accourait de toute la vitesse de ses jambes courtaudes et, parvenu jusqu’à lui, mit un genou en terre.

— Seigneur, avec votre permission !

— Parle.

— Seigneur, les elfes sont en train de faire mouvement ! grinça-t-il d’une voix vibrante de colère,

avec un vaste geste de la main suggérant un encerclement par la droite. Ces chiens doivent connaître des passages à travers les eaux... Ils comptent sûrement nous attaquer dans l'obscurité !

— Oui, murmura Khûk pour lui-même. Ils voient la nuit et leurs frères connaissent les marais. C'est logique. Mais ils ignorent que nous avons aussi des elfes dans nos rangs.

Le général sourit et fit signe à Uznabad de se relever.

— Ceux qui nous ont rejoints ont pris le nom de *mornedhel*. Les elfes noirs... Et crois-moi, ils sont infiniment plus dangereux que leurs pâles congénères des bois. Megildûr !

L'un des Omkünz de la garde personnelle du Commandeur s'avança. C'était un elfe, à n'en pas douter, vêtu de la même carapace de cuir et de fer que ses congénères. Sa tête casquée ne laissait voir que ses yeux sombres et luisants comme une flaque de naphte.

— Rassemble les tiens, murmura Khûk. Vois où se dirigent ceux d'Eliande et arrête-les. Je te suis avec toute l'armée... Va !

L'elfe noir s'élança, suivi d'un groupe de ses congénères. Avec la nuit était montée une brume épaisse, qui parut les engloutir. D'un geste lent, Khûk dégaina son long sabre recourbé, puis il baissa les yeux vers le chef des Sombres Demeures.

— Uznabad, toi et tes Azandûm devrez tenir ce point quoi qu'il en coûte et couvrir notre mouvement.

— Ce sera fait, Seigneur.

— Si je ne suis pas de retour quand les renforts arriveront, demain ou le jour d'après, tu les feras traverser. Rassemble des bateaux, sois prêt à lancer un pont.

L'orc essaya bien de protester devant l'ampleur de la tâche qui lui était confiée, mais le Commandeur s'était déjà engagé sur la piste des Mornedhel, aspirant dans son sillage tous les Omkünz amassés le long du parapet.

De l'autre côté de l'ultime bras d'eau qui protégeait les terres libres, les guetteurs de Lliane perçurent le mouvement des Omkünz. Les trustes de la reine et de Pellehun s'étaient établis dans un petit bois, à cent pas de la berge. Les hommes avaient dressé une tente et une table pour leur roi, et allumé assez de flambeaux pour mettre le feu à toute la forêt. Gwydion, resté à l'écart de tout ce flamboiement, écouta le rapport des sentinelles, puis il se rapprocha en souriant du campement des souverains.

— Ils se déplacent, annonça-t-il d'une voix douce et basse. (Puis, avec un sourire à l'intention de la jeune reine :) Comme tu l'avais prévu.

— Bien, ils se déplacent, grommela Pellehun, dont leur interminable attente auprès de ce marais pestilentiel avait usé toute patience. Et alors ? Ils vont tailler en pièces les quelques centaines de pauvres diables que tu as envoyés se faire tuer. En quoi est-ce que ça fait avancer la bataille ?

Llondon allait répondre, mais Lliane l'arrêta d'un geste. Lentement, elle s'avança dans la lumière, sous le regard du roi et de ses barons en armure. « Étrange allure », songèrent-ils tous en la voyant apparaître. Les jambes couvertes jusqu'aux genoux de fines bottes de peau, elle portait une cape de moire dont les couleurs reflétaient celles des flammes. La corde de son grand arc et la lanière de son carquois plaquaient le tissu de sa tunique contre ses seins avec une impudeur troublante, ce dont elle ne semblait avoir cure. Et lorsqu'elle se pencha au-dessus des chopes d'étain et des victuailles encombrant la table, chacun fut saisi par l'éclat de ses yeux, d'un vert si cuivré qu'ils semblaient presque d'or.

Du bout des doigts, elle saisit un grain de raisin dans un plat et le présenta à Pellehun.

— Voilà ce que je leur offre, dit-elle. Imagine que tu sois leur chef... Vas-tu le prendre ?

Le roi des hommes sourit, jeta un regard amusé vers ses barons et tendit nonchalamment la main pour s'en emparer, mais à cet instant Lliane claqua des doigts et, alors que d'instinct chacun portait les yeux vers son bras levé, elle dégaina sa dague d'argent et la pressa contre le cou de son allié. Le geste avait été si vif qu'aucun des hommes n'avait pu réagir. Ils restèrent figés, la main sur le pommeau de leur épée, retenant leur souffle. Les elfes, dans l'obscurité, avaient saisi leurs arcs...

— Le grain de raisin a disparu, dit Lliane avec un sourire, en retirant sa dague. Magie !

L'elfe jeta un coup d'œil en arrière, vers dame Maerhannas, mais le roi des hommes se leva avec humeur, et dans le mouvement sa chaise se renversa dans l'herbe du sous-bois.

— Très amusant ! Vraiment ! Si nous perdons cette guerre, tu pourras toujours venir faire tes tours au château.

— Pardonne-moi, dit-elle. Je n'aurais pas dû, mais les monstres, tout à l'heure, pourraient être aussi surpris que toi. C'est Rassul, chef du Clan des Brumes, qui mène cette attaque, et nul ne connaît les marais mieux que lui. Je ne l'ai pas envoyé se faire tuer, certainement pas... Rassul, c'est le grain de raisin...

— L'appât.

— L'appât, oui. Et je serai le claquement de doigts. Au moment où ils s'avanceront pour saisir leur proie, je les forcerai à se tourner vers moi.

— Et la dague ? Qui sera la dague ?

Lliane lui sourit de nouveau et, pour toute réponse, ouvrit les bras vers les hommes cuirassés de fer, en s'inclinant avec respect. Le premier, Léo de Grand de Carmelide dégaina son épée et la brandit dans le ciel, avec un hurlement de joie, bientôt rejoint par les rugissements de tous les barons, dès qu'ils eurent compris le plan de Lliane. Ils seraient la dague qui trancherait le cou des monstres, l'épée qui les pourfendrait, la lance qui les transpercerait !

— Par Dieu, cria Pellehun. La journée va être belle !

Lliane s'écarta doucement, salua de nouveau et, suivie de ses elfes liges, s'enfonça dans les ténèbres. La journée serait peut-être belle, mais la nuit promettait d'être longue.

Les elfes avaient fui dès la première charge, dès les premiers tués. Khûk avait craint quelque manœuvre, mais il n'y eut pas la moindre contre-attaque, et plus guère d'accrochage durant la nuit. Dans leur fuite éperdue, ces lâches avaient révélé un haut-fond parfaitement indétectable que les Omkünz purent traverser en masse, avec tout au plus de l'eau jusqu'aux genoux. Khûk avait même dû faire ralentir les Mornedhel formant son avant-garde, tant les elfes noirs semblaient emportés par une furie meurtrière vis-à-vis de leurs congénères.

Il l'avait toujours su. Tous les peuples de la Terre, elfes, hommes et peut-être même les nains, pouvaient fournir des guerriers à Celui-qui-ne-peut-être-nommé, et se montrer plus impitoyables encore lorsqu'ils affrontaient ceux de leur race. Ceux-là deviendraient les piliers de sa domination du monde, capables de se faire obéir, craindre et envier par leur peuple d'origine, capables d'attirer à eux les plus jeunes ou les plus braves, tout comme lui, Khûk, avait su le faire. Ces elfes et ces hommes devenus des Omkünz ne se battaient pas pour l'or ni pour le pouvoir, pas même pour le goût du sang, ni par peur du fouet, comme la plupart des orcs. Ils se battaient désormais pour le Maître.

Le Commandeur leva les yeux vers le ciel et huma longuement l'air de la nuit. Cendres et fumée... Les flèches enflammées, les torches et la poix que ses troupes avaient déversées sur le rivage ennemi

durant leur assaut brûlaient encore, éclairant un vaste périmètre que des renforts emplissaient inexorablement, bataillon après bataillon. Durant quelques heures, il avait été à leur merci. S'ils avaient attaqué alors que le gros de son armée était encore dispersé sur les arrières, Khûk n'aurait eu d'autre choix que de fuir. Mais les hommes et les elfes n'avaient pas bougé. Et ses Omkünz étaient là, prêts au combat. Au regard de cette victoire, le fait que quelques centaines d'elfes aient réussi à fuir importait peu. Au loin, il distinguait d'autres feux, ceux des hommes, que désormais nul bras d'eau ne protégeait. Ils avaient cru pouvoir le contourner et c'est eux, bientôt, qui seraient surpris à leur réveil par la charge d'une armée entière. Trois mille Omkünz, sans compter les loups, les orcs Azandûm et les renforts accourant depuis les Terres Noires... De quoi conquérir un monde.

La nuit commençait à pâlir. Dans moins d'une heure, il ferait jour. Assez tardé. C'était le moment. Khûk se tourna vers ses chefs de guerre et, lorsqu'ils furent rassemblés autour de lui, donna ses ordres à voix basse. Le plan de bataille était simple. Avancer tout droit, le plus vite et le plus silencieusement possible, jusqu'à ce que l'alerte soit donnée chez les hommes. Alors que les cors résonnent, que chacun hurle à s'en déchirer la gorge et qu'on lâche les loups noirs. Des bêtes de trois coudées au garrot, par centaines, ignorant la peur et la souffrance, qui sèmeraient la panique parmi les soldats du roi, attaqueraient leurs chevaux et se répandraient dans tout leur campement à la vitesse d'un cheval au galop. Qu'ils reçoivent alors le choc d'une charge frontale tandis que lui, Khûk, encerclerait l'armée de Pellehun par la droite, avec deux bataillons de réserve, afin de repousser les fuyards vers les marais. La vitesse, la surprise et la peur seraient le gage de la victoire...

Les Omkünz étaient déjà en formation, regroupés par bataillons serrés. Dès que leurs officiers les eurent rejoints, l'armée du Commandeur se mit en mouvement, dans un grondement qui faisait trembler la terre. Sans doute, se dit-il, faudrait-il lâcher les loups plus tôt que prévu, à moins que les hommes soient sourds. L'aube commençait tout juste à poindre, à peine une traînée mauve à l'horizon, et les monstres n'étaient plus qu'à deux cents pas du campement lorsqu'un bruit étrange résonna dans le silence des marais. Comme un claquement sec, suivi d'un vrombissement pareil à celui d'un gigantesque essaim. Khûk, resté en arrière avec sa réserve, n'eut que le temps de relever les yeux et de distinguer une sorte de nuage s'abattant sur ses troupes. Des cris d'agonie confirmèrent dans l'instant ce qu'il s'était figuré. Des flèches. Un nuage de flèches par milliers, jailli des bois alors que l'armée en longeait la lisière... Les elfes n'avaient pas fui. Ils l'avaient attendu là durant toute la nuit, pour décocher cette volée meurtrière.

Le Commandeur poussa un hurlement de rage, puis il s'élança en personne à la tête de ses bataillons de réserve. Au même instant, une deuxième vague de flèches prit son essor, mais cette fois la plupart des Omkünz étaient prêts. Les traits elfiques frappèrent les boucliers, et seules les unités disloquées subirent de nouvelles pertes. Les autres, au contraire, s'étaient resserrées jusqu'à former des blocs compacts, à l'abri de leurs longs pavois de bois et de fer sur lesquels les flèches se brisaient. Il n'y aurait pas de troisième volée. La charge de Khûk entraîna les autres, et cette vague gigantesque de guerriers hurlant frappa la lisière des bois comme un raz de marée.

Les elfes s'étaient préparés au choc. Au son d'un cor, leurs longues lignes d'archers se replièrent, tandis que tout le reste de leur armée se dressait entre les fourrés. Des milliers de lames dégainées dans le même instant illuminèrent la broussaille d'un brusque éclat d'argent, effrayant par son ampleur, sa profondeur... Les elfes n'avaient pas fui, assurément. Contre toute attente, ils engageaient la bataille depuis ce fouillis végétal qu'ils devaient considérer comme une sorte de forteresse... Lliane était parmi eux, perdue dans la tourmente. Elle ne voyait rien, que les dos de ceux qui la précédaient,

mais elle reçut comme eux tous le choc de cette vague monstrueuse. Les premiers rangs furent balayés, écrasés. Seuls les buissons et les arbres, à vrai dire, freinèrent la ruée des Omkünz. Se battre dans les bois était leur seule chance, là où la bataille se résumait à une empoignade des premières lignes, pressées les unes contre les autres par la poussée de ceux qui venaient derrière. Au milieu de cette horreur, les cadavres devenaient des boucliers, des palissades, jusqu'à ce que les corps percés de coups, hachés, mutilés, s'effondrent sous les pieds des combattants. Mais le nombre était tel que rien n'y résistait. Les armures de cuir des elfes et leurs longues dagues d'argent semblaient dérisoires face aux monstres cuirassés qui broyaient leurs lignes. Les morts s'amoncelaient et Lliane, déjà, distinguait les faces grimaçantes des Omkünz, quelques rangs devant.

— Dans les arbres ! hurla-t-elle d'une voix stridente. Les archers dans les arbres !

Son ordre, si tant est que quiconque l'ait entendu dans le vacarme des combats, avait été précédé. Des dizaines d'elfes s'étaient juchés dans les branches et décochaient flèche sur flèche, sans même viser, sur la masse sombre qui ravageait leurs lignes.

Elle vit Llandon, devant elle, se hisser sur le dos de l'un des leurs pour plonger sa dague dans le cou d'un assaillant.

Elle vit dame Maerhannas s'effondrer sans un cri, le front brisé par la pierre d'une fronde.

Elle vit mourir Dînris, puis Dulinn la guérisseuse, puis Olwenn, sans comprendre que le barde s'était interposé entre elle et un javelot ennemi, puis dame Silivren des Lasbelin, assaillie par un loup noir.

Elle vit brusquement une trouée et le jaillissement d'un Omkünz qui lui parut gigantesque, droit sur elle. Le guerrier leva son sabre, mais son bras fut retenu et Lliane, dans cette seconde fugace, frappa sous l'aisselle ouverte, d'un coup si puissant que sa dague s'y enfonça jusqu'à la garde.

Du reste, elle ne vit rien. Vacarme, confusion, éclats de sang, éclairs d'acier. Son bras était rouge de sang, sa figure éclaboussée. Une lame lui déchira le flanc comme une brûlure, des coups meurtrirent ses épaules, son torse. Elle était assourdie par les hurlements et le fracas des armes. Des ronces avaient déchiré sa tunique et la retenaient comme des griffes, ses pieds roulaient sur des corps palpitants. Le visage de Till, tout à coup, apparut devant elle, criant quelque chose qu'elle ne comprit pas. Elle sentit des mains la happer et la tirer en arrière et se débattit jusqu'à ce que ses amis l'aient ramenée en arrière des lignes. Un autre visage apparut. Celui de Gwydion, échevelé, noirci par la fumée, ses longs cheveux blancs maculés d'un sang noirâtre et visqueux.

— Écoute ! hurla le druide. Écoute !

Lorsque les mains la lâchèrent, Lliane tomba à terre. Et la terre tremblait. Elle releva les yeux, reconnut le seigneur Eledriel de Carantaur auprès de Gwydion. Tous deux souriaient, ce qui lui parut insensé. Puis enfin elle entendit. Un grondement de fin du monde. Les cris des monstres, des sonneries de cor. D'un bond, elle se remit sur pieds et vit, au-delà de la lisière, un souffle d'acier enfoncer les lignes des Omkünz.

La dague frappait.

Les hommes avaient chargé.

La bataille ne cessa qu'à la tombée du jour. Si soudainement que le bruit des combats résonnait encore dans les oreilles, que les corps tremblaient d'excitation, de peur, d'épuisement. Tous les survivants émergèrent peu à peu d'un état second, surpris d'être encore debout, parmi l'amoncellement des cadavres, dans ce silence parfait. Les gémissements des blessés ne vinrent que

plus tard, avec le bourdonnement des moustiques et le clapot des bêtes, sous l'eau, venues se repaître du festin qui leur était offert. Puis ce furent les pleurs et les rires, les cris des sergents d'armes regroupant les troupes, les hennissements des chevaux, les hurlements des blessés, l'empilement des morts, les bûchers... Des flots de sang avaient rougi la terre ou s'étaient déversés dans les marais. Sur cent pas de profondeur, les bois étaient dévastés. Où que portent les yeux, il ne restait ni un arbre ni aucun buisson qui ne soit déchiqueté, ravagé. Partout des corps, hommes, elfes, chevaux, loups et monstres, formant parfois des monticules. Partout des flèches, des piques, des armes abandonnées et sur tout cela la fumée des bûchers funéraires que les hommes allumaient par dizaines...

La nuit, heureusement, couvrit ce spectacle de désolation. Les elfes s'étaient retirés sous la forêt, les hommes derrière leurs fortifications de branchages, au confluent des deux rivières. Lliane et Pellehun n'avaient échangé que quelques mots, l'esprit vide, les membres lourds. La rapidité avec laquelle les monstres s'étaient repliés démontrait s'il en était besoin qu'il n'y avait ni victoire, ni défaite, tout au plus une trêve nocturne avant une nouvelle journée de carnage... La journée leur appartenait, sans doute, mais à quel prix.

Le lendemain, l'odeur était devenue insupportable. Durant la nuit, une pluie fine presque ininterrompue avait éteint les bûchers, laissant d'affreux empilements de corps mal calcinés, suintant, sur lesquels s'abattirent des nuées d'insectes. Toutes les bêtes rampantes, tous les fauves, tous les oiseaux et tous les charognards des marais avaient convergé vers le champ de bataille, dans un nombre tel qu'aucun être sensé, homme, elfe ou monstre, n'aurait osé y remettre les pieds. L'armée du roi recula d'un mille, en ne laissant qu'une faible garnison en avant-poste. Les elfes avaient fait de même, sans doute, bien qu'aucun des messagers envoyés par Pellehun n'ait réussi à les trouver dans les bois. Devant l'empilement des armes orques ou gobelines que ses hommes ne cessaient de déverser devant sa tente, Pellehun commençait à croire en leur victoire. Il y avait eu des pertes, bien sûr, par centaines, mais ce n'étaient pour la plupart que des hommes d'armes ou des archers, et guère plus de trente chevaliers. Ses forces étaient intactes... Les elfes, il fallait bien le reconnaître, avaient subi le premier assaut. Leur courage devrait être célébré, sans nul doute. Aucun des barons que le roi avait réunis autour de longues tablées pour manger et boire en l'honneur de cette belle journée n'aurait songé à diminuer leurs mérites. Mais enfin, si eux, les hommes de Logres, n'avaient pas chargé, les pauvres diables auraient été taillés en pièces !

À la mi-journée, le cœur ragaillardi par le vin, Pellehun et ses barons galopèrent jusqu'aux berges. La puanteur qui y régnait les obligea à se couvrir le nez et la bouche de linges trempés dans du vinaigre, mais les gardes laissés en première ligne ne signalèrent aucun mouvement suspect. Pas même quelques orcs sur l'autre rive, de quoi s'exercer à l'arc... Pellehun mit pied à terre, aussitôt imité par les siens. Alors qu'il s'avançait vers la levée de terre coiffée d'un plessis de branchages et de ronces qui entourait la position, Gorlois s'interposa et le força à s'arrêter.

— Sire, vous n'y songez pas ! C'est dangereux, il peut y avoir des archers embusqués de l'autre côté de l'eau...

Pellehun le dévisagea d'un air amusé et grommela quelque chose que l'excès de vin, tout autant que le linge qui lui couvrait la bouche, rendit inintelligible.

— Une escorte, pour le roi ! cria Gorlois. Un rang de boucliers !

Le jeune souverain poussa un soupir, tandis que les hommes se mettaient en formation. Tout cela n'avait plus rien d'amusant... D'un geste sec, il jeta le chiffon humecté, dont l'odeur douceuse

finissait par lui sembler plus insupportable encore que celle des brûlés, puis il leva les yeux vers les nuages, sans y discerner le moindre rayon de soleil. Le ciel était plombé, chargé d'un crachin qui faisait luire les armes et les casques, avec de soudaines bourrasques qui ramenaient jusqu'à eux les odeurs du charnier. Un temps sinistre, de mauvais augure. Un temps de défaite... Ses bottes étaient humides, couvertes de boue, de l'eau s'était infiltrée dans son cou et sous sa cotte de mailles, son haubert de cuir sentait le moisi. Tout cela ne ressemblait guère à l'idée qu'il s'était faite de sa première victoire...

D'une brusque impulsion, Pellehun s'avança vers le rempart, le franchit avant que son escorte ait pu le rattraper, puis continua à grandes enjambées jusqu'aux abords du marigot. Durant un long moment, après que ses gardes eurent dressé autour de lui leur haie de boucliers, le jeune roi scruta les roseaux et la broussaille du marais, guettant le moindre mouvement, la moindre fumée, le moindre bruit qui aurait pu trahir la présence de l'ennemi.

— Rien ! cria-t-il enfin, en se retournant vers son conseil. Il n'y a rien ! Ils sont partis, messires !

— Ils ont fui, monseigneur ! corrigea Escan de Cambenet. L'ennemi a fait retraite, c'est donc que la place est à nous !

— Et quelle place ! s'esclaffa Pellehun. Cent arpents de boue puante, qui auraient fait défaut au royaume, assurément !

Les autres rirent en se rapprochant de lui. Même les gardes se détendirent, relâchant l'alignement impeccable de leurs écus.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à...

Pellehun s'interrompit au beau milieu de sa phrase et son sourire s'effaça. Comme eux tous, il avait entendu le long grincement d'un arbre qu'on abat. Puis il perçut un bruit sourd et régulier. Des tambours...

Les monstres revenaient.

LES DEUX RIVIÈRES

Il avait fallu évacuer les berges. Que faire d'autre, contre un ennemi qui ne comptait pas ses pertes et semblait disposer de réserves infinies ? Les monstres avaient construit assez de passerelles et de bateaux pour amener jusqu'au bout des marais des machines de guerre qui accablaient les troupes de Pellehun sous une pluie de rochers et de naphte enflammé. Des kobolds et des loups, embarqués à bord de barques de fortune, traversaient le bras d'eau par vagues ininterrompues qui, invariablement, finissaient par tomber sous les flèches des archers de Loth, mais dont les assauts empêchaient également toute sortie. Il en fut ainsi deux jours pleins, durant lesquels une myriade de charpentiers orcs réussit à bâtir un pont assez large et solide pour faire passer l'armée de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, ses chariots et ses balistes. Et pourtant, tout au long de ces deux journées, les elfes et les hommes n'avaient cessé de les harceler, les uns de jour, les autres de nuit, au point que les flèches en étaient venues à manquer et qu'il avait fallu envoyer des gens se faire tuer dans le seul but d'en ramasser sur le champ de bataille... Jamais Pellehun n'aurait pu imaginer qu'un tel carnage soit possible. Des centaines, des milliers d'orcs et de gobelins avaient péri pour protéger la construction de ce pont. Il en mourait cinq, dix, pour chaque archer humain ou elfe abattu, mais rien ne semblait pouvoir les arrêter. Deux jours d'une boucherie écœurante, dont l'issue ne pouvait faire de doute. On en tuait tellement que les monstres n'inspiraient plus aucune terreur, mais leur indifférence devant la mort finissait par rendre ce massacre odieusement inutile. Quoi qu'il arrive, quoiqu'on en tue, ils finiraient bien par traverser, non ?

Quand le pont fut suffisamment avancé, des phalanges de monstres s'y massèrent pour le dernier assaut, à l'abri de hauts pavois sur lesquels les flèches venaient se ficher sans dommage. Alors il avait fallu fuir, oui. Se replier dans la plaine, entre les deux rivières. Que faire d'autre, vraiment, devant une telle masse, et quand le fortin édifié sur les berges du marais n'était plus qu'une ruine incendiée, emplies de morts et de blessés ?

Pellehun ne souriait plus. Les tonneaux de vin étaient vides, les réserves de nourriture s'amenuisaient et son armée avait fondu. Plus d'un millier de morts, au moins, et deux fois plus de blessés... Seule la cavalerie de Bellinant restait à peu près intacte. Trois batailles de dix conrois chacune, menées par des chevaliers en armure portant la grande lance, avec des archers à cheval et de la cavalerie légère. Ils s'étaient formés en une ligne sur plusieurs rangs, occupant presque toute la largeur de cette bande de terre ferme, entre les deux rivières. Derrière eux, la plaine se vallonnait et les cours d'eau n'étaient plus que des ruisseaux aisément traversables, serpentant entre les collines. La position était bonne, suffisamment dégagée pour y lancer une charge massive de cavalerie, assez étroite cependant pour que les monstres ne puissent y disposer leurs balistes et mangonneaux. Ils devraient combattre dos au marais, là où les rivières se rejoignaient, avec peu de terre ferme à se mettre sous le pied. Le combat ultime aurait lieu ici, sur ce terrain favorable, et non plus dans la vase des marais, dans les buissons et dans les bois...

Ce ne serait plus long. Une large ligne noire masquait déjà le confluent des eaux. Pour ce que Pellehun et ses barons en voyaient, ce n'était qu'un grouillement luisant et compact, où l'on ne

distinguaient aucune formation militaire, rien d'autre qu'une masse, qu'une multitude. Aucun d'eux, pas même le roi, n'osa formuler ce qu'ils ressentaient tous. Les monstres étaient trop nombreux. Lancer la chevalerie contre eux équivaldrait à se jeter contre un mur. Il faudrait donc attendre, les obliger à attaquer, se disposer pour recevoir leur charge, et alors seulement lancer une contre-offensive.

— Carmelide ! lança Pellehun par-dessus son épaule.

— Sire...

— Mes compliments à la reine Lliane. Demande-lui de bien vouloir me rejoindre...

Léo de Grand inclina la tête et adressa un signe aux écuyers qui gardaient son destrier. Il se hissa en selle sans un mot et lança sa monture au petit trot vers les collines. Derrière les batailles de cavalerie impeccablement rangées, le spectacle devenait rapidement déprimant. La piétaille avait rompu les rangs et s'étalait à perte de vue autour de quelques feux de camp et des chariots de ravitaillement. La plupart des hommes ne levaient même pas les yeux sur son passage. Beaucoup dormaient, les autres mâchonnaient ce qu'ils avaient pu trouver. Les mines étaient grises, les visages fatigués, les cottes d'armes ternes et maculées de boue. Au-delà, c'était pire. Des centaines, des milliers de blessés avaient été installés derrière les équipages, couchés à même la terre avec tout juste quelques poignées de rebouteux, de barbiers et de mires pour s'occuper d'eux. Où que portent les yeux, des visions atroces meurtrissaient l'esprit. Ventres ouverts, tripaille, membres mutilés, visages en charpie... De tout cela montaient des gémissements et des appels à l'aide, troués parfois par d'épouvantables hurlements provenant des tentes des chirurgiens. Tous ceux qui gisaient là mourraient sans doute dans les heures à venir, ou resteraient infirmes à vie. Les moins gravement touchés avaient rejoint leurs unités pour échapper à la scie et aux tenailles, ce que Léo de Grand comprenait aisément. Dès qu'il le put, il poussa sa monture pour échapper à ce champ de plaintes et de souffrances, vers les collines où s'étaient repliés les elfes. Lorsqu'il y parvint, le jeune duc eut tout d'abord l'impression que leurs alliés étaient partis, et puis il distingua quelques silhouettes, immobiles et silencieuses sous leur cape de moire qui les confondait à la végétation. À mieux y regarder, il en aperçut autour de chaque buisson, de chaque arbuste, et plus encore à contrepente, jusqu'aux berges du ruisseau qui délimitait leur position.

— Laisse ton cheval, dit un elfe apparu soudainement devant lui.

— Je cherche la reine Lliane, au nom de mon seigneur Pellehun de Loth.

— Je suis là...

Léo de Grand tourna la tête et découvrit la souveraine d'Eliande à moins de deux pas, entourée de Llandon et de quelques autres dont il ne se souvenait plus du nom. Comment faisaient-ils pour surgir ainsi du néant ? Étaient-ils cachés sous terre ?

— Heureuse de te revoir, reprit-elle d'une voix douce. Ton roi souhaite me parler ?

Le jeune duc s'empressa de mettre pied à terre et s'écarta de sa monture, sachant la méfiance qu'éprouvaient les elfes envers les chevaux. Alors qu'il s'approchait d'elle, il en vit quelques-uns monter jusqu'à eux, sans que leur mise ou leur visage ne permette de dire s'il s'agissait de seigneurs ou de simples guerriers.

— Sire Pellehun requiert votre présence, ma dame, dit-il en reportant son attention sur Lliane, qu'il salua avec déférence.

— Que veut-il ?

— Il ne me l'a pas dit. Mais il semble évident qu'il faille mettre au point un plan de bataille. Les monstres ne semblent pas décidés à attaquer et si nous...

— Tu te trompes, intervint Llandon.

Au regard interrogatif de Léo de Grand, l'elfe tendit le doigt vers le vallon, et la première pensée qui vint à l'esprit du jeune duc fut que les siens, depuis leur position, ne pouvaient probablement pas discerner le mouvement de l'armée ennemie. Leur centre n'avait pas bougé, mais les deux ailes s'étiraient lentement, formant peu à peu un croissant. Les monstres étaient trop loin et leur déplacement trop lent pour qu'il s'agisse de quelque tentative d'encerclement. La manœuvre ne devait servir qu'à dissimuler quelque nouvelle diablerie. Celle-ci devint rapidement évidente. Du haut de cette colline, on discernait une agitation sur les berges des deux rivières. Les monstres avaient tiré jusque-là leurs bateaux, sans doute pour y embarquer des troupes, qui depuis l'autre rive pourraient se porter jusqu'à hauteur de l'armée de Loth, voire débarquer en aval pour les contourner...

— Ce sont des balistes, murmura Llandon près de lui. Ils embarquent leurs balistes...

Léo de Grand ne songea pas à mettre en doute l'affirmation de son compagnon. Les elfes ont une vue excellente, c'est bien connu. Et ce qu'annonçait Llandon était pire encore que ce que lui-même avait imaginé. Si les monstres réussissaient à transporter leurs machines de guerre de l'autre côté des rivières, il leur suffirait de les avancer à portée et recommencer leurs tirs de harcèlement, là où aucune charge de chevaliers ne pourrait les atteindre...

— Nous nous en occupons, dit Lliane avant même que le duc n'ait pu organiser ses pensées. Retourne auprès du roi. Dis-lui que nous allons traverser de part et d'autre, puis longer les deux rivières pour aller détruire ces balistes dès que les monstres les auront débarquées. Ensuite nous nous porterons au plus près des rives pour décocher nos flèches sur le gros de leur troupe. Ce sera le moment de lancer votre charge...

— Mais vous n'êtes plus...

Léo de Grand n'acheva pas sa phrase. La reine le fit à sa place, avec un haussement d'épaules fataliste.

— Nous ne sommes plus assez nombreux ?... Ne t'inquiète pas pour ça. Allez, va, ne perds pas de temps...

Sitôt que le duc fut remonté sur son cheval, Lliane lui adressa un signe d'adieu qui poigna le cœur du jeune homme, tant elle lui parut belle en cet instant, d'une beauté irréelle, inaccessible, presque douloureuse... Elle le regarda s'éloigner au galop, puis se retourna vers les siens, qu'elle dévisagea tour à tour, gravement, en leur effleurant la joue ou le torse, comme si elle ne devait plus jamais les revoir. Nombreux déjà étaient ceux qui avaient péri dans les bois ou qui avaient disparu, sans que nul ne sache s'ils vivaient encore. Des dix compagnons de son conseil, il ne restait plus que Gwydion, Hamlin, Kevin l'archer, Till et Llandon. Blodeuwez et Llaw étaient demeurés hors des combats. Rassul, le maître du Clan des Brumes, restait un peu à l'écart, accompagné d'Assan, son elfe lige. Les Lasbelin n'avaient plus de chef, depuis la mort de dame Silivren et Calen, le héraut des elfes des collines, avait été blessé, même s'il tenait son rang, au côté des chefs de guerre alliés. Les autres étaient morts ou pire encore, prisonniers des monstres... Cette pensée horrible la fit frissonner.

— Seigneur Eledriel, seigneur Nallaerlinn...

Le chef des elfes de Carantaur et celui des Anorlang s'inclinèrent respectueusement en lui faisant face.

— Je conduirai l'assaut de ce côté, dit-elle en désignant la rivière de droite. J'emmènerai avec moi les elfes d'Eliande et ceux des marais, si le seigneur Rassul l'accepte...

— Ce sera un honneur, ma reine, lança l'elfe gris à distance.

Lliane le remercia d'un signe de tête et poursuivit :

— Pouvez-vous attaquer sur l'autre rive avec vos archers, et toutes les épées d'or des Anorlang ?

— Vous pouvez compter sur nous, acquiesça Nallaerlinn.

— Tranchez les cordes des balistes ou rejetez-les à l'eau, puis tenez les rives aussi longtemps que possible. Si les choses tournent mal, fuyez. La forêt est de votre côté. Vous pourrez la rejoindre et échapper ainsi aux monstres.

— Si les choses tournent mal, murmura Eledriel en s'inclinant, c'est que nous sommes tous morts.

Le seigneur de Carantaur sourit, comme si sa bravade l'amusait lui-même. Puis, tandis que Lliane réfléchissait, Llandon s'approcha d'elle et lui toucha l'épaule.

— Pour la seconde fois, c'est nous qui commencerons la bataille...

— C'est vrai. Penses-tu que j'aie tort ?

— Non. Certes non... J'espère seulement que Pellehun n'attendra pas pour jeter ses hommes à l'assaut, cette fois.

Il n'en dit pas plus, mais Lliane perçut les regards échangés par ses chefs de guerre. Nombre des leurs avaient péri dans les marais en attendant une charge trop lente à se déclencher. Une nouvelle hésitation leur serait fatale... Elle cherchait vainement des mots pour apaiser ses compagnons, lorsque Calen prit la parole, d'un ton où perçait l'indignation ou la crainte d'avoir été oublié.

— Et moi, reine Lliane ? Qu'est-ce que je deviens pendant ce temps ?

— Vous rassemblez les Daerden et les Lasbelin, répondit Lliane avec un sourire qui l'apaisa. Observez la bataille et voyez où des renforts seront utiles. Je fais confiance à votre jugement.

Comme les autres avant lui, Calen s'inclina en signe d'acquiescement. Lliane ferma les yeux en cherchant ce qu'elle avait pu oublier, le cœur serré par les ordres qu'elle venait de donner. D'ici quelques heures, combien d'entre eux seraient encore en vie ? Aucun, sans doute, si les hommes tardaient à charger, comme l'avait suggéré Llandon, ou s'ils ne parvenaient pas à repousser les monstres dans les marais. La seule chose qu'elle espérait était de ne pas survivre à une telle abomination. Elle poussa un soupir, s'efforça de sourire à nouveau et croisa le regard de Gwydion, qui hocha la tête imperceptiblement.

— Je n'ai rien d'autre à dire. Que les Mères nous protègent et qu'elles guident nos arcs...

— Que les Mères veillent sur vous, fit Eledriel en s'inclinant.

— Nous nous reverrons quand ce sera fini, compléta Nallaerlinn.

Lliane leur sourit plus franchement et regarda leur petit groupe se défaire puis s'éloigner. Quelques instants plus tard, la colline que Carmelide avait cru vide s'anima soudainement. Les Anorlang aux épées d'or, les Carantaur de la Forêt rouge se regroupaient en aval de la colline et franchissaient déjà les ruisseaux à main gauche. Les Daerden et les Lasbelin se rassemblaient sur les pentes, sans autre bruit que le froissement de leurs capes, tandis que ceux de Cill Dara et les quelques dizaines d'elfes gris encore présents se massaient sur la rive à main droite. Le jeune duc aurait sans doute été surpris par leur nombre, lui qui semblait penser que les elfes avaient été décimés dans les bois. C'était vrai, en partie... Un sur trois avait péri ou n'était plus en état de combattre, mais à la différence des hommes, les blessés avaient quitté l'armée pour s'enfoncer dans la forêt. Ceux qui restaient étaient valides, le cœur plein d'une haine jusqu'alors inconnue et d'un désir de vengeance bien plus fort que la fatigue ou la peur. Ce qu'avait lancé Eledriel n'était pas une forfanterie. Lliane, d'ailleurs, éprouvait exactement le même sentiment. Si les choses tournaient mal, aucun d'eux ne prendrait la fuite. Cette bataille, quoi qu'il arrive, s'arrêterait là pour les elfes.

Kevin l'archer s'approcha d'elle et lui tendit un carquois de flèches, puis son grand arc, dont le bois blanc était sculpté de gracieux entrelacs. Lliane le reconnut aussitôt. C'était Gilgalad, une arme qui, selon les légendes de la forêt, avait appartenu à la Morrigan, l'ancêtre de tous les elfes. Ses traits, disait-on, étaient guidés par la déesse elle-même, et nul être ne survivait à leurs blessures. Elle voulut protester, mais Kevin s'était déjà éloigné, sans un mot comme à son habitude. Lliane tendit le bras, tira la corde jusqu'à sa joue et demeura ainsi quelques instants. L'arc était plus puissant que ce qu'elle avait jamais connu. Maintenir sa visée avait mis ses muscles à rude épreuve et ravivé la brûlure laissée à son côté par une lame orque. Pour autant, elle avait pu en éprouver pleinement la force et l'équilibre. L'arme d'une déesse, vraiment... Elle passa la courroie du carquois autour de son cou et adressa un signe de tête au petit groupe qui était demeuré auprès d'elle. Mais alors qu'ils se dirigeaient vers la rive en contrebas, Gwydion leva son bâton, avec un regard qui les immobilisa sur place.

— J'invoquerai les eaux pour qu'elles vous soient douces et qu'elles aveuglent vos ennemis, dit-il. Plongez-y et nagez aussi loin que vous pourrez, ils ne vous verront pas... Maintenant, fermez les yeux. Écoutez ma voix. *Feran leas sorg, aethele hearingas. With yr and fyrdgatwe bregean rethe firas. Gyllan faegera aethelingas. Secg syllan hiht. Secg hleotan...*

Aucun d'eux n'eut conscience du moment où le vieux druide avait cessé de chanter. Sa voix résonnait en eux comme s'il avait parlé à leur oreille, et pourtant, quand ils ouvrirent les yeux, ils le virent à cent pas de là, auprès de Calen qui rejoignait les siens. Llandon prit une longue inspiration, poussa un cri bref et s'ébroua joyeusement avec une énergie qu'ils ressentaient tous, jusqu'au bout de leurs doigts. Lliane, indécise parmi leur allégresse, porta la main à son flanc et se redressa doucement. La douleur s'était évaporée... Cela ne durerait pas, elle le savait mieux que personne, mais l'enchantement du druide lui permettrait au moins de se battre fièrement.

— Avec moi ! cria-t-elle en levant haut Gilgalad.

Comme un seul être, les compagnons de la reine dévalèrent la pente et se jetèrent à l'eau sans une hésitation, rameutant au passage la foule des elfes de Cill Dara ou de Gwragedd Annhw. Gwydion n'avait pas menti. Le courant du ruisseau semblait pousser les elfes, de plus en plus vite alors que son lit s'élargissait, jusqu'à devenir l'une des deux rivières bordant la plaine. Leurs arcs tendus au-dessus de leur tête pour ne pas risquer d'en mouiller la corde, ils n'avaient pas même besoin de nager tant les eaux les portaient, et dépassèrent ainsi le campement des hommes, qui ouvraient des yeux ronds en voyant passer cette harde portée par les flots. Aucun mot ne fut échangé, aucun geste, et pourtant ils bifurquèrent soudainement tous ensemble, comme un vol d'étourneaux, et se glissèrent dans les roseaux qui bordaient la rive, à une centaine de pas en amont des positions adverses. Dès qu'elle eut pied, Lliane dégrafa sa cape trempée, encocha une flèche et, sans même s'assurer que les autres la suivaient, rampa jusqu'au rivage.

Plus bas, les monstres avaient déjà débarqué deux balistes. Trois autres étaient encore à bord de leurs barges, dans un enchevêtrement confus de cordages et de planches, autour desquelles s'activaient une nuée d'orcs criards, aux ordres d'un officier qui ne cessait de brailler. Lliane mit un genou en terre, leva son arc et visa longuement. Puis sa corde claqua et la flèche fendit l'air avec un sifflement aigu. L'officier fut projeté à terre comme s'il avait été frappé par une massue. Il y eut quelques secondes de flottement, le temps que les orcs comprennent pourquoi leur chef avait cessé de hurler. Puis ils virent la flèche plantée dans son torse et se tournèrent vers la roseraie. Au même instant, les compagnons de la reine surgissaient sur la terre ferme et se ruaient à l'assaut, décochant trait sur trait

sans cesser de courir, et cette pluie de dards balaya le rivage comme une bourrasque meurtrière. Puis vint le corps à corps, si soudain et brutal que la plupart des monstres périrent sans même se défendre. Certains s'enfuirent à travers champs, d'autres se jetèrent à l'eau pour échapper aux dagues et aux flèches des elfes, et les rares qui firent face furent lardés de coups, si prestement que la plupart de leurs congénères, de l'autre côté de la rivière, n'avaient pas vu ce qui venait de se produire, et continuaient à charger une baliste sur l'une de leurs barges.

La magie de Gwydion avait fermé le cœur de Lliane à tout ce qui n'était pas la guerre. Elle ne ressentait pas la douleur de son flanc, ni celle de son bras, malgré la force de Gilgalad et le nombre de traits qu'elle décochait. Elle n'éprouvait aucune pitié, aucune peur. Et pourtant les monstres étaient tout proches, à vingt brasses à peine sur l'autre rive, à portée de fronde, gesticulant et hurlant. Déjà, deux des siens s'étaient effondrés auprès d'elle, touchés par des javelots ou des pierres. Alors que les elfes, indifférents à leurs cris et au tumulte de ce grouillement hideux, tranchaient méthodiquement les cordes des balistes, Kevin apparut à ses côtés et, d'un mot, attira le tir de la reine sur un groupe de guerriers qui s'entassait dans une barque. Il n'y eut personne, hormis Lliane et son compagnon, pour voir les prodiges qu'ils accomplirent côte à côte. L'une des flèches de la reine traversa deux gobelins caparaçonnés de fer. Kevin brisa d'un tir un javelot en plein vol. L'un et l'autre avaient perdu toute prudence, le corps et l'âme tout entiers dévorés par ce jeu cruel, désincarné tant les orcs et les gobelins qui s'agitaient sur l'autre rive ne leur apparaissaient que comme une profusion de cibles.

Quelqu'un lança un ordre, derrière elle, qu'elle ne comprit pas. Des chocs sourds, de brusques vrombissements commençaient à résonner tout autour d'eux. Les monstres s'organisaient. La rivière et les tirs des elfes ne les retiendraient pas longtemps. Alors que Lliane, dont le carquois était vide, cherchait des munitions autour d'elle, l'un de ses compagnons la saisit par le bras et l'entraîna à sa suite. Llandon formait des lignes, à dix pas de la berge, malgré les ripostes ennemies. Dès que la reine et Kevin les rejoignirent, il abaissa le bras et une volée de plusieurs centaines de traits survola la rivière à tir tendu et cingla l'attroupement des monstres. Puis une seconde, qui frappa ceux qui se tenaient derrière. Puis une troisième, alors que les monstres refluaient dans une confusion extraordinaire, dans les hurlements et les vociférations. Des cors et des tambours ajoutaient au tumulte, et malgré ce vacarme assourdissant, Lliane perçut, comme chacun des elfes autour d'elle, un grondement de fin du monde qui les détourna un bref instant de leurs cibles. Cette fois, les elfes n'auraient pas à verser leur sang par la faute des hommes. Entre les rivières, une marée d'acier fondait sur la masse sombre des armées gobelines.

Pellehun avait lancé la charge.

Derrière la ventaille de son casque, le champ de vision de Pellehun se réduisait à un trait lumineux, agité par les soubresauts du galop à un point tel qu'il ne distinguait rien, sinon par intermittence l'éclat du ciel ou la noirceur de l'armée ennemie. Les grincements de son camail de fer pressé contre ses oreilles l'assourdisaient tout autant que les hurlements de ses hommes, son bras était déjà tétanisé par le poids de son épée, ses jambes engourdies à force de presser les flancs de son cheval. Depuis l'instant où il avait abaissé sa visière et où il avait lancé la charge, l'appréhension de recevoir une flèche avant même d'avoir pu porter le moindre coup lui tordait les tripes. Les monstres n'étaient plus qu'à cent pas. Il lui sembla voir une ligne formée, une haie de lances sur laquelle son cheval, sans nul doute, viendrait s'empaler. Le roi serra plus fort les rênes de sa monture, avança l'épaule couverte par son bouclier et balança son bras armé en arrière, tout en sachant qu'il ouvrait

ainsi le flanc droit aux piques gobelines.

— Pour le roi et pour le royaume ! hurla quelqu'un à ses côtés.

Le cri fut repris, tonitruant, par des milliers de gorges, un instant seulement avant le fracas des corps, des lances brisées, des armures défoncées et des hennissements de terreur des destriers. Pellehun frappa, presque en aveugle, dans le grouillement sombre qui l'environna soudainement de toutes parts. Il frappa et son épée rencontra un obstacle. Chair, bois ou fer, il ne le sut. Mais il avait frappé, et aucune lance ne l'avait touché... D'un revers de son gantelet, il releva sa visière et découvrit l'épouvantable chaos de la bataille. Les lignes gobelines n'avaient pas tenu. Le premier choc les avait crevées en leur centre, et par cette brèche s'enfonçaient des centaines de cavaliers emportés par l'élan de leur charge. Il aperçut à portée un orc encore debout qu'il cingla d'un coup de taille, puis se trouva bientôt dépassé par ses hommes, contraint d'éperonner sa monture pour revenir au contact de l'ennemi. Mais alors qu'il poussait son cheval en avant, Gorlois lui barra la route.

— En arrière, Sire !

— As-tu perdu l'esprit ? Nous sommes en train de vaincre !

— Justement ! Il faut organiser le second assaut !

Sans attendre sa réponse, Gorlois saisit les rênes du destrier du roi et l'entraîna à sa suite, tandis que les porte-bannières se regroupaient derrière eux et que ses écuyers sonnaient du cor. Tous les chevaliers qui n'étaient pas engagés tournèrent bride aussitôt et battirent en retraite d'un demi-mille, alors que la piétaille montait à l'assaut au pas de course, par bataillons entiers. Pellehun rengaina son épée et défit la courroie de son casque qu'il jeta à terre, avant d'abaisser le capuchon de mailles qui lui recouvrait la tête et d'inspirer enfin, goulûment, une bouffée d'air frais. Dieu ait voulu que le mauvais temps dure encore, au lieu de ce soleil qui les accablait de chaleur et blessait les yeux par son éclat ! La sueur avait collé ses cheveux, mouillait sa barbe, ruisselait sous son armure. Devançant ses désirs, l'un de ses écuyers lui tendit une outre d'eau, à laquelle il but à longues gorgées et s'en aspergea le visage, tout en essayant de se faire une idée sur l'évolution de la bataille. Gorlois avait eu raison. Au milieu de cette boucherie, on ne voyait rien... L'affaire, cependant, ne semblait pas trop mal engagée. Pellehun but encore, puis il lança l'outre à son compère et se tourna sur sa selle pour examiner ses réserves. Bellinant de Sorgalles rameutait ses cavaliers et reformait une ligne. L'arrière-garde, aux ordres du duc Melodias de Lyonesse, une centaine de piquiers et de cavaliers légers s'était formée en bataille. Et il lui restait plus d'un millier d'archers, commandés par Cambenet, et bien deux cents chevaliers, outre ceux qui n'avaient pu se dégager et ferraillaient au côté des hommes d'armes.

— Sonnez l'appel au roi ! lança-t-il d'une voix assez forte pour couvrir le tumulte du combat et les cris des bannerets qui reformaient leurs conrois en lignes.

Dès que les cors eurent retenti, les chefs de guerre convergèrent vers Pellehun à bride abattue. Cambenet, Sorgalles, Lyonesse, Orcanie. Léo de Grand ne vint pas, soit qu'il eut été tué, soit qu'il se trouvât lui aussi quelque part dans la mêlée...

— Quels sont vos ordres, sire ?

Pellehun prit le temps d'apprécier les visages concentrés et fiévreux de ses commandants. Même les ducs de Lyonesse et d'Orcanie, qui avaient presque l'âge de son père, s'en remettaient à lui sans arrière-pensée... En se dressant sur ses étriers, il scruta les rives droite et gauche, puis il se remit en selle.

— Regardez, dit-il en tendant le bras vers la rive droite, là où Lliane et les siens s'étaient déployés. Sous les flèches des elfes, il leur est impossible de tenir leurs ailes. Je suis d'avis de charger

sur la gauche, pour les obliger à désaxer leurs lignes et à reculer dos aux archers de Lliane...

— Pendant ce temps, les miens pourraient avancer au pas de course jusqu'à portée de tir, ajouta Escan de Cambenet.

— Je suis d'accord.

— Il faudra sonner le rappel pour ceux qui se battent au centre, sinon nous tuerons autant des nôtres que de monstres, ajouta le vieux Melodias. Avec votre permission, sire, mon arrière-garde couvrira le corps des archers.

— C'est bien, dit Pellehun en dégainant son épée. Messire de Sorgalles, à vous l'honneur de mener la charge, cette fois. Sire Gorlois, vous restez avec moi, dans le second conroi. Orcanie, vous rassemblez tous les hommes d'armes et vous mènerez le troisième assaut. Cambenet, dès que vos archers sont en place, faites sonner et dressez vos bannières. Mais attendez que nous ayons dégagé notre piétaille. Dès que c'est fait, repli général au son du cor. C'est compris ?... Bien. Rejoignez vos hommes...

Les ducs repartirent au galop, suivis de leurs écuyers restés à l'écart du conseil.

— Repasse-moi l'eau, murmura Pellehun alors que Gorlois se rapprochait de lui.

— On dit qu'il ne faut pas trop boire, répondit le baron, tout en lui tendant néanmoins l'outre. En cas de blessure au ventre, ça complique les choses...

— Alors veille à ce que je ne sois pas blessé.

Une sonnerie de cor et un cri poussé par des centaines de poitrines interrompirent le roi et son compagnon. Sorgalles lançait la charge, dans un grondement qui fit trembler la terre et souleva un épais nuage de poussière. Les deux hommes talonnèrent leurs montures dès qu'elle fut retombée. Le second conroi était aligné sur deux rangs, longs d'au moins cent pas. À une portée de pierre en arrière, Orcanie rameutait tout ce qu'il pouvait trouver. Il fallait vaincre, cette fois. Sinon, il ne leur resterait rien.

— Avec moi ! hurla Pellehun en galopant devant la ligne des cavaliers, l'épée brandie haut dans le ciel. Pour Loth, pour vos femmes et pour Dieu !

Deux flèches. Lliane les avait plantées en terre devant elle, comme tous les archers d'Eliande, et en arrachant du sol son avant-dernier trait, elle se tourna anxieusement vers ses compagnons. Kevin, à côté d'elle, eut un geste d'impuissance, et pour la plupart des autres il en allait de même. Leur tir de harcèlement allait cesser, faute de munition. Et les hommes repoussaient vers eux la masse grouillante des monstres... Elle donna à Kevin la flèche quelle tenait en main, lui rendit Gilgalad puis se glissa entre ses compagnons à la recherche de Till. Le Daerden se tenait en arrière, une longue lame à la main, les yeux fixés sur l'autre rive avec tant d'intensité qu'il ne la vit qu'au dernier moment.

— J'ai besoin de toi ! cria la reine. Cours aussi vite que tu peux, et ramène Calen et les siens ! Si les monstres traversent la rivière, nous ne tiendrons pas !

Pour toute réponse, le Daerden hocha la tête et s'élança à toutes jambes. Lliane le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les roseaux, puis elle dégaina sa dague.

Les archers de Cambenet fauchaient les rangs des monstres par monceaux. Les gobelins s'étaient lancés à l'assaut dès que l'infanterie royale avait fait retraite, mais chacune de leurs vagues était balayée par une nouvelle volée, et les morts s'amoncelaient sans qu'ils parviennent à s'approcher. La peur changeait de camp. La bataille était presque gagnée, hormis le nombre encore important des

monstres sur le terrain. Pellehun était blessé, la jambe ouverte par un coup de cimeterre qui avait démaillé son haubert et pénétré profondément les chairs. Blessés, ils l'étaient tous à des degrés divers, mais seuls ceux qui ne pouvaient plus tenir en selle s'étaient retirés. Le dernier des écuyers aurait compris que la victoire était à portée de main, et ce n'était certes pas le moment de se priver d'une telle gloire.

C'est alors que se produisit ce que Pellehun, comme eux tous, attendait depuis le début de la journée. L'armée des Terres Noires refluait. Ce ne furent tout d'abord que quelques poignées d'orcs, puis le mouvement de panique s'intensifia soudainement, et toutes leurs lignes se débandèrent.

— Il ne faut pas les laisser se reformer ! hurla le roi. Préparez-vous pour une dernière charge !

— Sire, non ! cria le vieux Lyonesse à quelque distance de là. Derrière eux, ce sont les marais ! Nos chevaux vont s'y enliser !

Nul ne sait si le roi l'entendit ou s'il ne tint aucun compte de cet avertissement. Il avait lancé son destrier au galop, l'épée tendue, et toute la chevalerie s'ébranla derrière lui.

Les elfes se battaient dans la boue, parmi les roseaux, immergés parfois jusqu'à la taille pour repousser les monstres qui traversaient la rivière avant qu'ils ne puissent prendre pied. Ce fut un combat écœurant, une empoignade acharnée, tout aussi désespérée de part et d'autre où, souvent, les deux adversaires enchevêtrés finissaient noyés. Au corps à corps, les elfes n'avaient aucune chance, d'autant que les guerriers des Terres Noires, repoussés par la charge des chevaliers et les volées de leurs archers, se jetaient à l'eau en nombre sans cesse croissant. Les lourds cimeterres gobelins brisaient les dagues d'argent et creusaient les rangs épars des elfes. Déjà, ils prenaient pied sur la rive. Et Calen n'arrivait pas... Lliane, à moins d'un jet de pierre de cette empoignade, regarda la plaine ouverte derrière elle. Fuir était impensable, et pourtant c'était le seul espoir. Jeter les armes, courir à toutes jambes, sauver sa vie... Elle croisa le regard désespéré de Llandon, celui du seigneur Rassul, auprès de lui. Était-ce ainsi que s'achevait la route, dans ces eaux boueuses, dans ce combat misérable, alors que les armées de Pellehun triomphaient ? Llandon sourit, s'approcha de Lliane et, avec une tendresse presque surnaturelle au beau milieu de ce tumulte, écarta doucement une mèche sur sa joue.

— Dis-moi... Tu m'aurais épousé ?

— Bien sûr... N'est-ce pas ce que nous nous sommes toujours promis ?

Llandon hocha la tête et lui baisa les lèvres. Les combats se rapprochaient dangereusement. Qu'importe maintenant que Calen arrive. Il ne trouverait plus que des corps sans vie. Lliane poussa un long soupir et s'écarta de son compagnon.

— Encore un instant, murmura Llandon. Que je me souvienne toujours de ton visage dans l'au-delà...

Achever les monstres qui étaient restés sur le champ de bataille fut plus long et plus coûteux que Pellehun l'aurait cru. Les orcs et les kobolds avaient fui, les loups étaient tous morts depuis longtemps. Il ne restait plus que des Omkünz, autour de leur commandeur et de leurs hideuses enseignes chargées de crânes et de crinières sauvages. Ceux-là reculaient en bon ordre, abrités des flèches derrière une ligne solide de pavois de bronze, presque aussi hauts qu'un homme et hérissés de pointes qui en faisaient de redoutables armes d'estoc. On eût dit une île au milieu de la tempête. Une île mouvante qui dérivait vers les marais, mais contre laquelle venait se briser la chevalerie de Logres. Pellehun ne pouvait les laisser en arrière, ni espérer leur reddition. Les Omkünz se battraient jusqu'à

la mort, d'autant qu'il y avait des hommes et des elfes parmi eux, ainsi que leurs adversaires avaient pu s'en rendre compte. Tout autour, l'infanterie et les cavaliers du roi s'acharnaient en vain, sans même s'apercevoir que le sol était devenu fangeux sous leurs pieds.

Lliane ne sentait plus les coups. Toute prudence, toute frayeur, tout espoir l'avait quittée. Son beau visage était devenu un masque terrifiant, maculé de sang, déformé par une rage meurtrière effroyable. Les elfes tombaient par dizaines, mais les monstres aussi, repoussés peu à peu vers les berges vaseuses où le sol se dérobaient sous leurs pieds, dans une presse telle qu'ils ne pouvaient frapper de taille, de ces grands coups meurtriers qui faisaient vrombir l'air en tranchant chairs et os. Dans aussi peu d'espace, on ne pouvait frapper que d'estoc, et l'avantage était aux dagues elfiques, de même que sur un sol aussi mouvant, il allait aux moins lourds et aux moins caparaçonnés.

D'ailleurs le flot des monstres refluant du champ de bataille principal se tarissait peu à peu. Et lorsque Calen et les siens arrivèrent enfin, le carnage était déjà presque terminé.

LA DEUXIÈME NUIT

Lliane ne fut retrouvée que dans l'après-midi, au beau milieu d'un monceau de corps sans vie, d'elfes ou de monstres agonisant, parmi d'autres qui, comme elle, restaient prostrés, vidés de toute force, les yeux dans le vide, méconnaissables tant ils étaient couverts de sang. Des mains amies la portèrent hors de la boue jusque dans le courant de la rivière, pour la laver et voir si, de tout ce sang, une part était le sien. Elle se laissa faire sans réagir, déshabiller de tous ses vêtements puis coucher sur un lit de fougères, où elle s'endormit aussitôt.

Elle ne s'éveilla qu'au crépuscule, dans un silence qui l'emplit d'une frayeur soudaine. Durant un instant, elle se vit morte, couverte d'un linceul, dans la quiétude glacée d'une tombe, et se redressa avec un cri qui fit sursauter le vieux Gwydion, assoupi à son chevet.

— Ne bouge pas ! s'exclama le druide en la saisissant au moment où elle allait se lever.

Puis, d'une voix plus douce, lorsqu'il eut lui-même repris ses esprits : « Tu es couverte de horions et de blessures. Il m'a fallu du temps pour te soigner, et ça n'aura servi à rien si tu t'agites... »

La reine se laissa reposer sur sa couche de feuillage. Son brusque mouvement avait réveillé mille douleurs sur ses bras, son ventre, son torse, ses jambes, comme s'il n'était une once de son corps qui ne fût entaillée ou meurtrie de coups.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle. Je n'entends plus rien... Est-ce que la bataille est finie ?

— La nôtre, en tout cas. Les monstres se sont retirés dans les marais et d'après ce que j'ai cru comprendre, les hommes à cheval les ont suivis.

— Dans les marais ?

— Je sais... Rendors-toi. Nous ne pouvons rien faire. Tout dépend maintenant de la folie ou du courage des hommes.

La nuit tombait, plus obscure encore dans ce cauchemar d'eaux stagnantes, de roseaux et d'arbres pourrissants, confondus dans une brume épaisse qui ne permettait plus de distinguer la terre ferme des fondrières. Et avec la nuit, un froid humide, qui s'insinuait sous les cottes d'armes, les hauberts et les armures tout autant que par les pieds, trempés à force de patauger dans cette fange.

Il n'y avait plus de chevaux. Tous les chevaliers s'étaient démontés pour traverser les eaux à la poursuite des fuyards et avaient combattu comme des fantassins, animés de la même exaltation guerrière et du désir de se faire valoir aux yeux du roi, dans ces derniers instants de gloire martiale. Chacun des monstres qui leur faisaient face était impitoyablement haché sur place, mais à vrai dire, rares furent les combats dignes d'être remarqués. La bataille des marais était gagnée, cela ne faisait aucun doute, il ne restait plus qu'à parachever la déroute de Celui-qui-ne-peut-être-nommé. Une tâche ingrate, peut-être même risquée, mais il eût été impensable de laisser s'enfuir autant d'ennemis parfaitement capables de se reformer et de repartir à l'assaut pour une nouvelle journée. De cela, Pellehun était convaincu. Traquer les monstres jusque dans les marais n'était ni imprudent, ni téméraire. C'était un acte de bon sens, la seule décision qui permette d'emporter véritablement une

victoire décisive. Tout au plus pouvait-il se reprocher de ne pas avoir plus rapidement mis un terme à la battue et fait rebrousser chemin à ses troupes tant qu'on y voyait encore...

Quelques heures plus tôt, plus d'un millier d'hommes, archers, piétons ou chevaliers, s'étaient engagés en bon ordre dans les marécages de Gwragedd Annhw. Et puis, insensiblement, les troupes s'étaient dispersées, à la fois pour donner la chasse à tous les groupes de fuyards, mais aussi parce qu'il n'y avait ici pas assez de terre ferme pour y déployer une telle armée. À présent, il ne restait plus que quelques dizaines d'hommes autour de lui, pour autant qu'il en puisse voir... Le roi faisait sonner du cor à intervalles réguliers afin de rallier son monde, mais à chaque minute il faisait un peu plus sombre et sa propre escouade avançait à l'aveuglette, sans parvenir à s'extraire de ce borborygme et avec la sensation sans cesse plus angoissante de s'être tout bonnement perdue.

Soudainement, les cris d'alarme retentirent, quelque part sur leur droite, aussitôt suivis du fracas d'un combat.

— Avec moi ! cria Pellehun.

Les hommes s'élancèrent au jugé, mais à moins de vingt pas un épais bosquet d'osier les contraignit à obliquer, puis de la boue dans laquelle ils s'enfoncèrent jusqu'aux mollets. Pellehun, comme tous les autres, s'accrochait aux racines, aux herbes, à tout ce qu'il trouvait pour aller plus vite. Juste devant lui, un soldat s'étala de tout son long dans une mare couverte d'un limon verdâtre. Alors qu'il se débattait sans parvenir à s'en arracher, le roi parvint à le saisir par son ceinturon mais dès la première traction, sa jambe blessée se déroba et les deux hommes basculèrent dans la vase. Elle était froide, gluante, avec une puanteur d'égout. Sous ses pieds, sous ses genoux, Pellehun ne rencontrait qu'une bouillasse visqueuse qui semblait l'aspirer vers le fond. Il lançait ses mains à la recherche d'une prise, sans trouver rien que des herbes ou des brindilles, qui cédaient dès qu'il les empoignait. Son haubert de cuir se gorgeait d'eau, sa cotte de mailles l'entraînait en pesant sur chaque mouvement et pour comble de tout, le soldat s'accrocha à lui. Se pouvait-il qu'il meure ainsi, sous quelques pieds de boue, là où personne, jamais, ne le retrouverait ? Au comble de l'épouvante, le roi lâcha son épée, battit désespérément des bras et frappa des jambes jusqu'à ce que l'autre le lâche enfin. Chaque fois que sa tête émergeait, il appelait au secours, mais son visage, bientôt, n'affleurerait qu'à peine la surface, et cette eau croupie, grasse de boue, s'engouffrait dans sa gorge. Il ne se débattait plus que faiblement lorsqu'une main ferme lui empoigna le bras et l'arracha à la mort. Le roi rampa sur la terre ferme en toussant et crachant, puis il releva les yeux.

Gorlois, une fois encore, l'avait sauvé. Tout en reprenant son souffle, Pellehun le remercia d'un signe de tête, mais alors qu'il allait parler son compagnon leva la main pour lui intimer le silence. Ils étaient seuls. La troupe que le roi avait entraînée à sa suite avait disparu dans les ténèbres, le bruit du combat s'affaiblissait. Pellehun eut un regard pour le soldat qu'il avait tenté d'arracher à la vase. Sa silhouette inerte flottait sur les eaux, pareille à une souche. Bientôt, la boue l'aurait englouti.

— Il faut partir, souffla Gorlois en l'aidant à se relever. Où est votre épée ?

Son compagnon eut un geste vers la fondrière, puis haussa les épaules et dégaina sa dague. La nuit était presque totale. Le silence était retombé sur les marais, uniquement troublé par le coassement des grenouilles, les sonneries lointaines d'un cor et toutes sortes de bruissements indistincts, autour d'eux.

— Attends, murmura le roi. Aide-moi...

Du tranchant de sa lame, il se défit des courroies qui retenaient sa cuirasse de métal, puis sa broigne de fer gorgée de boue qu'il laissa glisser à terre, ne conservant pour toute armure que son haubert de cuir. Gorlois en fit autant, abandonnant lui aussi tout ce qui pouvait l'alourdir, puis les

deux hommes se mirent en route. Avec la brume montait du marais une pestilence presque irrespirable, comme si les eaux rejetaient tout le sang versé, tous les morts, toute la terreur et la souffrance. Le brouillard, disaient les elfes, n'appartenait qu'aux dieux. Le monde s'y engloutissait. Ce n'étaient que des légendes, des contes à faire peur, mais ils avançaient désormais dans une crasse insondable et un silence ouaté d'où, à chaque instant, pouvait surgir la mort, et une angoisse insidieuse leur nouait le ventre. Si encore ils avaient pu marcher tout droit... Chaque pas était incertain, entre les racines rampantes, les mares et les broussailles. Ils n'avaient cessé, sans doute, de changer de direction et même si aucun deux n'aurait osé l'admettre, ils ne surent plus, au bout d'une heure de cette progression aveugle, s'ils rejoignaient leurs lignes ou s'ils s'avançaient vers l'ennemi.

Soudainement, un long sifflement les immobilisa sur place. Pellehun et Gorlois retinrent leur souffle, la main serrée sur la garde de leurs armes, lorsque le sifflement retentit de nouveau, plus proche, et cette fois sur leur gauche.

— Qui va là ! souffla Gorlois.

— Par les Mères, je savais que c'était toi, compagnon...

Les deux hommes sursautèrent, ouvrant des yeux ronds dans les ténèbres, ce qui fit rire le nouveau venu, d'un rire bas que Gorlois ne connaissait que trop.

— Gael !

L'instant suivant, dans un bref crissement d'acier, une lame vint se poser sur sa gorge, tandis qu'une poigne implacable lui enserrait le poignet. Pellehun se jeta sur l'ombre qui venait de surgir entre eux, mais un coup de pied en plein ventre l'envoya rouler à terre.

— Tu n'as rien à faire dans les marais, compagnon, murmura l'elfe gris à l'oreille de son ancien maître. Ici ne peuvent vivre que ceux qui voient, qui sentent et qui se déplacent sans remuer les feuilles... Est-ce que je vais te tuer ?

— Je suis ici parce que je suis venu aider ton peuple, au côté de Rassul et de la reine Lliane, dit Gorlois. Ensemble, nous avons vaincu l'armée des monstres. Et l'homme que tu viens de renverser est le roi Pellehun, souverain de Logres.

— Vraiment ?... Alors j'ai mal fait. Mais tu vois, mon peuple, comme tu dis, n'a plus de terre et moi je n'ai plus de peuple. Alors que me reste-t-il ?

— Il te reste la vie, souffla Pellehun en se relevant. Et si tu nous aides à sortir de là, tu auras de quoi la refaire ailleurs. Largement !

— Largement... J'aime ce mot.

Durant un long moment, Gorlois sentit sur sa nuque le souffle de l'elfe, puis la lame glissa sur son cou, juste assez pour lui entailler légèrement la peau.

— Suivez-moi.

Avec la nuit, la brume avait recouvert le champ de bataille, dissimulant toute l'horreur des combats. De l'autre côté de la rivière montaient les gémissements des blessés et, de moins en moins souvent, le cri bref d'un malheureux qu'on achevait. À intervalles réguliers, des sonneries de cor s'élevaient comme de longues plaintes lugubres. Lliane et les siens étaient couchés à un jet de pierre de la berge, regardant sans les voir les flambeaux des hommes parcourant le carnage comme des feux follets. Sans mot dire, les druides, les bandrui et les guérisseuses d'Eliande s'agenouillaient auprès des survivants, en un lent ballet que Lliane voulait ignorer. Certains étaient trop grièvement touchés pour être soignés, et à ceux-là on ne pouvait que donner les herbes qui endorment, valériane ou

aubépine. Les autres étaient emmenés en silence vers la quiétude des bois. Chaque heure voyait ainsi s'éclaircir les rangs des combattants. Lliane avait interdit qu'on l'emmène, mais les emplâtres d'herbe dont Gwydion avait recouvert ses blessures, alliés à l'épuisement du combat, l'assoupissaient peu à peu. Sans même s'en rendre compte, elle serrait le bras de Llandon, assis auprès d'elle, comme une naufragée s'agrippant à une bouée. Dans l'état second où elle s'abîmait peu à peu, une seule idée la maintenait : rester jusqu'au lever du jour.

Elle avait fini par s'endormir, car la main posée sur son épaule dut la secouer pour qu'elle ouvre les yeux.

— Réveille-toi, souffla Llandon à son oreille. On vient !

Lliane se redressa trop brusquement, ce qui réveilla ses blessures comme autant de coups de fouet. Le long de la berge, une dizaine de torches trouaient la brume, éclairant la progression d'une petite troupe. Des hommes, sans aucun doute, à en juger par le vacarme de leurs armures et leur façon de scruter la nuit sans rien voir.

— Nous venons en paix ! criait l'un d'eux. Le duc de Lyonesse demande à parler à la reine Lliane !

— C'est peut-être un piège, chuchota Llandon, alors que les compagnons de la reine se regroupaient autour d'eux. Je vais aller voir ce qu'ils veulent...

— Ne dis pas de bêtises. Aide-moi plutôt à me relever.

— Nous venons en paix ! reprit la voix humaine. Le duc de Lyonesse demande à...

— Par ici !

Lorsqu'elle parvint à se redresser Lliane sentit une main se glisser sous son bras. Gwydion lui sourit, puis adopta un masque impénétrable, debout au côté de sa reine. Le halo des flambeaux éclaira bientôt plus d'une centaine d'elfes rassemblés, l'arc ou la dague à la main.

— Je suis Lliane, fille d'Arianwen, reine de Cill Dara et des elfes de la forêt d'Eliande ! Que voulez-vous ?

Le groupe des soldats de Logres s'arrêta à dix pas, et un homme seul, aux cheveux et à la barbe gris, vêtu d'une cotte d'armes éclaboussée de sang, s'avança seul puis mit un genou en terre et s'inclina devant elle.

— Votre Majesté, je suis le duc Melodias de Lyonesse, aux ordres de mon seigneur Pellehun de Logres.

— Je me souviens de vous, messire. Je vous ai vu au conseil.

Le duc se releva en s'appuyant à son épée.

— Majesté, outre les gens qui m'accompagnent j'ai avec moi dix chevaliers, une centaine d'archers et autant d'hommes de troupe. Je viens me mettre à votre service et vous demander humblement de bien vouloir regrouper vos forces avec les miennes, entre les rivières, afin de pouvoir constituer une ligne si les monstres reviennent...

— Qu'est-il arrivé au reste de votre armée ? intervint Llandon.

Lyonesse le dévisagea avec hauteur, puis son masque retomba. C'était un homme âgé, sans nul doute, que ces deux journées de combat avaient épuisé au moins autant qu'eux tous.

— Je ne sais pas, murmura-t-il d'une voix à peine audible. Je fais sonner du cor depuis la tombée de la nuit. Il en revient sans cesse des marais, mais...

— Et le roi ?

Lyonesse secoua la tête négativement.

— Il faut aller le chercher.

— Tu n’y penses pas ? s’écria Llandon. Regarde-toi, tu tiens à peine debout ! La plupart des nôtres sont à bout de forces, nous n’avons plus de flèches, on ne compte plus les blessés. Le duc a raison, Lliane... Il faut se regrouper au cas où ils reviendraient. Ce sera déjà beau si nous arrivons à survivre...

— Si Pellehun est tué, l’alliance s’effondrera ! répondit la reine d’un ton vif. Les monstres auront au moins gagné cela...

Elle sourit pour atténuer l’effet de son emportement et regarda autour d’elle. Llandon avait raison, au moins en partie. Il restait tout juste assez d’elfes valides pour protéger leur repli. Mais les Daerden n’avaient presque pas combattu de la journée, et ils faisaient les meilleurs pisteurs. Retrouver la trace du roi leur serait facile, surtout si quelques elfes gris pouvaient les accompagner... Elle chercha Till des yeux, mais croisa presque aussitôt le regard de Calen. Le héraut des elfes verts l’observa sans ciller, appuyé à son arc. En entendant leur échange, sans doute en était-il arrivé à la même conclusion. Le contourner aurait été une faute.

— Seigneur Calen...

Le héraut des Daerden s’avança lentement, avec un air suffisant qui exaspéra Lliane. Nul ne sut, jamais, s’il aurait ou non accepté d’envoyer ses pisteurs à la recherche de Pellehun. Il n’avait pas fait deux pas que tous les elfes, d’un seul mouvement, se tournèrent vers la grande plaine. Du sol montait un grondement sourd et cadencé, trop faible encore pour que les hommes le perçoivent, mais dont la nature ne pouvait faire de doute.

Une armée s’avançait vers eux.

— En retraite ! cria Lliane. Qu’on porte les blessés de l’autre côté de la rivière !

— Mais enfin, par le sang, que se passe-t-il ? cria Lyonesse en attrapant Llandon par le bras.

— Ce que vous redoutiez, messire. Une autre armée arrive. Faites vite !

Il ne leur fallut que quelques minutes pour se jeter à l’eau, les plus valides soutenant les blessés, désertant la berge et se reformer entre les rivières. Une trentaine d’archers – guère plus – se dressèrent face à l’ennemi invisible, tandis que les autres parcouraient le champ de bataille pour y ramasser des flèches. L’armée qui s’avançait était lente, plus encore que celle des hommes, mais sa masse faisait à présent trembler la terre. Lyonesse avait rameuté son arrière-garde, ainsi que tous ceux qui avaient réussi à sortir des marais. Les torches étaient éteintes, les hommes alignés auprès des elfes. Chacun retenait son souffle en scrutant l’obscurité.

Et puis on entendit les tambours – bom, bom, bom – tandis que se dessinaient au loin de longs serpents de feu. À en juger par le nombre de points lumineux, les nouveaux venus devaient être une multitude... Un repli de terrain en masqua la majeure partie durant quelques minutes, puis la brume se colora peu à peu de la lueur de leurs flambeaux et, à moins de deux cents pas de la rivière, leurs premiers rangs apparurent au faîte d’une colline, longeant sans les voir les lignes elfes et humaines. Déjà les archers bandaient leurs arcs, lorsque l’un d’eux, un elfe du clan des Carantaur, sortit brusquement des rangs, courut jusqu’à la berge et se retourna en ouvrant les bras.

— Ne tirez pas ! hurla-t-il, d’une voix aiguë qui troua l’obscurité.

Le cri provoqua un remous parmi l’armée adverse, qui parut un moment refluer puis, comme un ressac, se répandit jusqu’au bord de la rivière, où les porteurs de torches les lancèrent au juger, là où le cri avait retenti. La plupart tombèrent à l’eau, mais les quelques-unes qui parvinrent jusqu’à la rive opposée illuminèrent la ligne des hommes et des elfes. Et ces derniers, dans le même temps, reconnurent ceux qu’ils avaient tous – sauf l’archer des Carantaur à la vue perçante – pris pour une

armée d'orcs ou de gobelins.

Les nains de la Montagne Noire, portant leurs sombres bannières frappées d'une épée d'or, rejoignaient enfin l'alliance.

Gael s'arrêta soudainement, saisit le bras de Gorlois qui avançait derrière lui et s'accroupit. Les deux hommes l'imitèrent docilement, trop exténués pour ne faire autre chose qu'obéir. Ils marchaient depuis des heures d'îlot en îlot, de gué à gué, dans une obscurité plus terrible encore du fait de la brume. Pour ce qu'ils en voyaient, l'elfe gris aurait pu les conduire jusqu'aux Terres Noires, tant ils avaient perdu le peu de repères qu'ils auraient pu conserver. Cette halte soudaine ne les inquiétait pas plus que les dizaines d'autres que Gael leur avait imposées, alertés par des choses qu'ils ne voyaient pas, par des bruits qu'ils n'entendaient pas. Cette fois pourtant, lorsque Pellehun étendit sa jambe blessée avec un grognement de douleur, l'elfe se retourna brusquement et, d'un geste, leur intima de faire silence.

Les deux hommes retinrent leur souffle et tendirent l'oreille. Il y avait quelque chose. Un bruit régulier, aquatique, qu'ils finirent par reconnaître. Celui de rames plongées en cadence, de l'eau défilant contre des coques et, plus ténus, des respirations, des craquements, des murmures... Quelque part dans cette crasse, tout près d'eux peut-être, des embarcations traversaient les marécages. Et aucun d'eux ne songea un instant qu'il pouvait s'agir d'autre chose que de nouvelles troupes de Celui-qui-ne-peut-être-nommé montant vers leurs lignes avancées pour un nouvel assaut.

Une troisième journée de bataille se préparait, et ils étaient du mauvais côté.

AINSI SOIT-IL

Au matin, une brume plus épaisse encore montait du marais par fumerolles et stagnait sur toute la langue de terre comprise entre les deux rivières. L'armée de Troïn était restée sur la rive droite, établie en un carré de plus de cent pas de côté, abritée derrière de larges boucliers de bronze. De leur campement montaient des odeurs de nourriture et de vin chaud qui faisaient saliver même les elfes, alors que la plupart des survivants des armées de Logres et d'Eliande n'avaient guère mieux que du pain et de la viande séchée à se mettre sous la dent.

Peu à peu, le jour se fit. Le soleil ne parvenait toujours pas à percer, mais le brouillard commençait à se dissiper lorsque les sentinelles donnèrent l'alerte. Sous les cris des sergents d'armes, les elfes et les hommes se reformèrent en ligne, les membres lourds et la peur au ventre à l'idée d'une nouvelle journée de carnage, mais tout ce qui sortit du marais furent des groupes de nageurs presque nus, le teint hâve, la peau grise, l'œil hagard. Quelques dizaines de soldats ou de chevaliers qui s'étaient débarrassés de tout leur équipement pour se jeter à l'eau, après une nuit d'angoisse à se tapir dans les roseaux. Il en restait d'autres, disaient-ils, tous ceux qui ne savaient pas nager et qui auraient été bien incapables de retrouver le gué par lequel ils étaient montés à l'assaut. Et les monstres ? Quelques-uns des rescapés disaient avoir entendu des mouvements de troupes durant la nuit mais ce matin, tous juraient qu'ils avaient disparu.

Il fallut une bonne heure de palabres pour que des barques soient mises à l'eau et que les derniers survivants de l'armée de Pellehun soient ramenés sur la terre ferme. Quand il n'en resta aucun, le seigneur Calen en personne s'embarqua avec une poignée d'elfes gris et une vingtaine de Daerden, traversa en sens inverse et s'enfonça dans les marais.

Plus d'une heure s'écoula sans qu'il ne se passe quoi que ce soit. Les lignes se défirent, elfes et hommes se disséminèrent entre les rivières. Certains fourbissaient leurs armes, d'autres cherchaient de quoi manger auprès des derniers chariots de Lyonesse, la plupart s'étaient couchés à même la terre et s'assoupirent. Plus tard, on vit s'avancer une délégation de nains jusqu'au rivage, qui hélèrent les gardes qui se trouvaient là, afin qu'on vienne les chercher avec une barque. La nouvelle fit rapidement le tour du camp et parvint jusqu'à Hamlin. Le ménestrel, qui avait tant œuvré pour que les armées de Troïn se joignent à l'alliance des hommes et des elfes, se fraya un passage parmi l'attroupement qui s'était formé sur la rive mais, lorsqu'il parvint au premier rang, les nains avaient déjà fait demi-tour. À se demander même s'ils avaient débarqué. L'elfe faillit les héler pour qu'ils ne rebroussent pas chemin et l'emmènent jusqu'à leur roi. La quasi-certitude que les nains ne l'écouteraient pas et qu'il ne ferait que se ridiculiser aux yeux de la foule lui ferma la bouche à temps.

— Allez, c'est fini ! Dispersez-vous !

Hamlin jeta un coup d'œil vers l'homme qui venait de parler, et dont l'ordre fut aussitôt relayé par des sergents empressés et brutaux. L'elfe n'entendait pas grand-chose aux grades en usage chez les hommes du lac, mais il reconnut la cotte d'armes de celui-là, aux couleurs du duc de Sorgalles.

— Pardonne-moi, dit-il en se glissant jusqu'à lui. Je suis Hamlin, du conseil de la reine Lliane.

— Morien d'Anstey, chevalier banneret de Sorgalles.

— Tu leur as parlé ? Sais-tu ce qu'ils voulaient ?

— Avoir des nouvelles de la bataille, de sire Pellehun, de ta reine...

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— Rassure-toi. Je n'ai pas plus envie que toi de les voir s'en aller... Ni qu'ils sachent à quel point nous avons besoin d'eux. Je leur ai dit que l'armée des monstres se regroupait dans les marais et qu'il fallait s'attendre à un nouvel assaut... Et je leur ai conseillé de traverser par le gué en aval pour venir nous rejoindre.

— Et alors ?

— Il ont dit qu'ils en référerait à leur roi.

Troïn était donc là en personne... Le ménestrel se souvint de sa dernière conversation avec Baldwin, seigneur de la Montagne Rouge. Troïn avait besoin de gloire, fut-ce celle des autres. Un triomphe final contre les envahisseurs, avait-il dit. Tandis que le chevalier s'éloignait, Hamlin s'assit au bord de la rivière et trompa le temps en jetant des cailloux dans l'eau.

— Réveillez-vous...

Gael accompagna ses mots d'un coup de botte qui arracha brutalement Gorlois de son somme. Le baron se redressa avec un grognement, mécontent d'avoir une fois encore cédé à la fatigue, plus encore que de la façon dont l'elfe gris l'avait réveillé. Il fourragea dans ses cheveux et sa barbe raidis par de la boue séchée, et regarda maussadement autour de lui. Brume et vase. Toujours le même décor, gris et gorgé d'eau. Avec un long soupir il se pencha vers le roi et lui secoua l'épaule.

— Allez, sire... On repart.

— Pas vraiment, compagnon, murmura Gael. Écoute... Tu n'entends rien ?

Gorlois tira lentement son épée du fourreau. Non, il n'entendait rien, il ne voyait rien, il ne flairait rien. C'était ainsi depuis qu'ils s'étaient enfoncés dans ce marais de malheur, et pire encore avec la brume. Mais Gael avait dégainé sa dague et il se tenait accroupi, prêt à se battre, et cela lui suffisait.

— Ils reviennent, souffla-t-il.

Ce serait donc ici, auprès d'un roi et d'un voleur, que s'achèverait la route. Une fin comme une autre, après tout. La seule chose qui importait, à présent, était de ne pas tomber vivant entre leurs mains. On racontait des choses horribles sur le sort de ceux qui avaient eu la malchance d'être faits prisonniers par les monstres. Il jeta un dernier regard vers Pellehun qui, encore à genoux, semblait avoir du mal à reprendre ses esprits et, lentement, il se releva, puis s'écarta du buisson sous lequel ils avaient trouvé refuge.

— Je vous attends, chiens ! hurla-t-il à pleins poumons. Venez tâter de mon épée !

Gael eut un rire amusé en voyant son compagnon d'infortune réagir exactement comme lui, la veille, mais il se leva à son tour et prit place à son côté. Rien ne vint. Gorlois avait beau scruter les bancs de brouillard et retenir son souffle pour mieux écouter, il ne percevait pas le moindre mouvement. Et à l'instant où il se tournait vers son compagnon pour savoir si lui, au moins, distinguait quelque chose, une voix aiguë retentit, portée par l'écho.

— *He alla yessa nialo !*

Gael abaissa son bras et rit en silence. Comme les deux hommes le dévisageaient sans comprendre, il agita sa dague en singeant le baron de façon grotesque. « Je vous attends, chiens ! »

— Qu'est-ce qu'il y a ? jappa Gorlois.

— Rengainez vos épées. C'est fini.

L'armée des nains avait fait mouvement et son arrière-garde en était encore à traverser le gué, couverte par quelques dizaines d'archers dépêchés par le duc de Lyonesse, lorsque les guetteurs sonnèrent du cor. Les elfes de Calen revenaient des marais.

Lliane s'était retirée sous une tente sommairement constituée de quelques capes nouées sur des lances plantées en terre. Llandon s'y glissa, un large sourire aux lèvres, et salua d'un signe de tête le vieux Gwydion, qui psalmodiait les runes de guérison au côté de la reine.

— Venez, tous les deux. Il faut que vous voyiez ça.

La reine lui tendit la main pour qu'il l'aide à se relever, puis la passa sous son bras lorsqu'elle sortit à l'air libre. Une foule considérable s'était amassée au confluent des deux rivières, hommes, elfes et nains mélangés, et tous s'écartèrent sur leur passage jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la rive. Calen était là, qui s'inclina vers la reine avant de s'effacer.

Une dernière barque chargée d'elfes gris et de Daerden avançait sur l'eau, dans un silence total. Debout devant les rameurs, l'épée à la main, se tenait Pellehun.

Au sommet d'une colline, à un demi-mille de Loth, les valets du roi avaient tendu à plus de deux perches de hauteur un large dais de toile de lin bleu foncé frangé d'or entre quatre mâts couverts de velours, afin que tout le monde puisse voir et entendre ce qui se dirait au conseil, tout en protégeant la noble assemblée des rayons du soleil. L'été était enfin là, comme s'il avait attendu la fin des batailles pour recouvrir la terre de sa lumière et de sa chaleur. Un vent léger faisait battre la tenture et couchait les hautes herbes alentour, loin au-delà des foules rassemblées.

Seul Pellehun était assis, sur l'un des trois trônes à haut dossier disposés autour d'une table ronde, ronde afin que tous y soient égaux, et d'un diamètre de dix coudées. À sa gauche et sa droite, debout, se tenaient l'évêque Dubricius, primat du royaume de Logres, et le baron Gorlois de Tintagel, récemment élevé à la dignité de sénéchal du palais. Les autres, ducs, comtes et prêtres, étaient alignés deux pas en retrait. Et tous, comme le roi, contemplaient la multitude amassée tout autour de la colline, en un vaste demi-cercle. Le plus impressionnant, sans doute, était le silence et l'immobilité de cette masse vivante, qui tout entière semblait retenir son souffle alors que montaient vers lui, en deux colonnes distinctes, la reine d'Eliande et le roi sous la Montagne Noire, suivis de leurs gens.

Deux pages embouchèrent de longues trompes et lancèrent une sonnerie stridente au moment où les souverains atteignaient les tapis disposés devant le dais. Pellehun se leva avec une grimace de douleur, tira sur sa cotte d'armes et redressa le menton.

— Troïn, fils de Haur, fils de Nyradd longue-hache, roi des rois et souverain de Ghâzar-Run ! hurla le héraut d'une voix tonitruante, assez forte pour qu'on l'entende jusqu'aux remparts de la ville.

Le roi des nains pénétra sous l'abri de toile, suivi de Baldwin et d'une demi-douzaine de dignitaires aussi barbus et aussi renfrognés que lui. Avec un ensemble aussi parfait que s'ils l'avaient répété durant des heures, Pellehun et tous ses barons s'inclinèrent en un salut respectueux, que les nains ne leur rendirent pas, ou alors de façon trop sommaire pour être visible. Puis, tandis que ces derniers s'alignaient à la droite de la table et que Troïn s'installait devant son siège, flanqué de Baldwin, le héraut proclama la venue des elfes.

— Lliane, fille d'Arianwen, reine de Cill Dara et de la forêt d'Eliande !

Lorsqu'elle apparut, la plupart des hommes eurent un moment de stupeur avant de la saluer. Nul autour de cette table, pas même les elfes qui l'accompagnaient, ne l'avait jamais vue autrement vêtue

que d'une simple tunique et d'une cape de moire, les cheveux au vent, les jambes couvertes de longues bottes de sauvagine, l'arc à la main. Pour l'occasion, la reine avait revêtu une longue robe de samit et de brocard épousant étroitement son torse et ses bras, ouverte jusqu'à mi-cuisse et d'une teinte bleu pâle presque identique à celle de sa peau, si bien qu'en la voyant entrer, si lumineuse dans la pénombre du dais, entre tous ces guerriers vêtus de mailles, de fer et de cuir, chacun crut un instant qu'elle était nue, et cette vision fugace les hanta longtemps.

Lliane répondit au salut des hommes par un sourire qui accrut encore leur trouble, puis elle s'avança devant son trône, encadrée par les seigneurs Rassul et Calen. En arrière, Llandon, Gwydion, Till, Hamlin et le reste de son conseil prirent place sur un rang, ainsi que les hommes et les nains l'avaient fait.

De nouveau, les trompes retentirent, puis le héraut à la voix formidable poussa de nouveau un cri à faire trembler les arbres.

— Que commence le conseil des rois !

Les trois souverains s'assirent – le trône de Troïn ayant été habilement aménagé de façon à ce que le roi sous la Montagne Noire soit à la même hauteur que ses alliés.

— C'est un grand jour, qui voit nos trois peuples victorieux réunis autour d'une même table, commença Pellehun. Chacun de nous a souffert, chacun de nous a payé un prix élevé pour cette victoire, et sans l'union de nos armes, force est d'admettre que les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé n'auraient pu être repoussées...

Sur sa droite, Troïn émit une sorte de ricanement et s'agita sur son siège, en prenant Baldwin à témoin.

— Souhaitez-vous prendre la parole, monseigneur ?

— Il faut dire les choses comme elles sont ! grommela le roi de la Montagne Noire. « N'auraient pu être repoussées », dites-vous ? Nous les avons affrontées seuls, devant la Porte, et nous les avons vaincues. Où étiez-vous, alors, elfes et hommes ? À des milles, en train de rassembler vos troupes !

À la stupeur de tous les autres, les dignitaires nains approuvèrent bruyamment les paroles de leur souverain, selon l'étiquette propre à la cour de Ghâzar-Run. Calen, au côté de la reine, s'approcha de la table, et avant même qu'il ouvre la bouche, Lliane sut ce qu'il allait objecter. Les Daerden eux aussi avaient payé le prix du sang...

— Le seigneur Troïn a raison, intervint-elle. Je le sais mieux que personne, moi qui ai été secourue et accueillie sous la Montagne. C'est vrai, Votre Majesté. Je vous avais promis notre aide, et au lieu de ça, c'est vous qui êtes venu à notre secours.

— Heureux de l'entendre ! s'écria Troïn.

— Mais le Seigneur Noir a détourné la majeure partie de ses forces vers les marais, ce qui vous a également sauvé d'une nouvelle attaque.

— Une attaque qui, à ce qu'on m'a dit, avait déjà commencé, compléta Calen.

Troïn dévisagea les elfes d'un air offusqué, mais ce fut Baldwin, à son côté, qui prit la parole.

— Ce que vous dites est vrai. Sans doute aurions-nous repoussé cette nouvelle offensive...

— Évidemment ! grogna Troïn.

— ... Mais au prix de nombreuses vies et destructions, qui nous ont été évitées. De cela, nous vous sommes redevables.

— De même, enchaîna Pellehun, que sans votre arrivée, messires nains, nous aurions nous aussi subi un nouvel assaut, et nous aurions été vaincus.

Le roi poussa un long soupir et, durant un long moment, regarda ses mains posées sur la table.

— Quant à moi, j'aurais été tué, je suppose... Il releva les yeux, s'efforça de leur sourire et s'adossa au fond de son trône.

— Seigneur Troïn, vous avez raison. Tout comme les elfes dans la forêt d'Eliande ou ceux de maître Calen, vos guerriers ont su mettre en déroute l'armée des monstres...

Il y eut des murmures parmi ses barons, du fait de ce qu'impliquait le constat de leur souverain. Seuls les hommes, semblait-il dire, avaient été incapables de repousser l'agresseur. L'évêque Dubricius se racla la gorge en se penchant vers lui, mais le roi l'arrêta d'un geste.

— Cependant, considérez ceci : durant des mois, nous avons subi leurs attaques tour à tour, et ce n'est qu'en nous unissant que nous les avons contraints à se retirer. Pour autant, ont-ils été vaincus ? Vraiment vaincus ? Je ne le pense pas. Ils reviendront. Cette guerre, mes amis, ne fait que commencer, et elle sera longue.

Pellehun hocha la tête silencieusement pour appuyer ses mots, puis il croisa les mains et regarda tour à tour ses alliés.

— Alors, monseigneur, que proposez-vous ? dit Lliane.

Ceci... Une table ronde où chacun viendra s'asseoir à rang égal, afin de mener la guerre ensemble, jusqu'à ce qu'elle se termine. Puis la paix, Dieu veuille.

À voir Dubricius se signer gravement, imité en cela par quelques-uns des barons alignés derrière lui, Lliane faillit lui demander de quel dieu il parlait. Elle se contenta d'échanger un regard avec Gwydion. Un jour, sans doute, cette question devrait être posée...

De son côté, Troïn s'était lui aussi tourné vers son conseiller. Les autres nains se rapprochèrent et, durant un bon moment, leurs grommellements indistincts bourdonnèrent sous le dais. Puis les dignitaires s'écartèrent, et Troïn reprit la parole.

— Cela est bel et bien, dit-il. Aujourd'hui, nous sommes alliés, par la force des choses. Mais ça n'a pas toujours été le cas... Qu'arrivera-t-il si l'un de nous décidait de se débarrasser des autres, à l'occasion de l'un de ces conseils ?

Des protestations indignées s'élevèrent parmi les barons de Logres.

— La parole donnée ne vous suffit-elle pas ? s'exclama l'un d'eux.

— La chose s'est déjà vue !

Sur un signe de son roi, le sénéchal Gorlois s'avança jusqu'au bord de la table, avec un geste d'apaisement.

— Messires, je vous prie, faites silence ! C'est là un point essentiel, auquel nous avons songé... Votre Grâce, peut-être pourrions-nous envisager que chaque royaume soit représenté non pas par leurs souverains en personne, mais par des ambassadeurs, afin que Vos Majestés n'encourent aucun risque.

— Non, dit Lliane d'une voix ferme. Aucune décision d'importance ne serait prise sans que ces ambassadeurs doivent consulter leur roi. Je crois au contraire que le conseil doit réunir non seulement les souverains, mais aussi les rois, ducs et seigneurs de chaque peuple. Comme vous, maître Baldwin. Comme le seigneur Rassul, le seigneur Calen ou le seigneur Eledriel... Et comme vous-même, messire Gorlois, ainsi que les grands du royaume de Logres. Et que notre sécurité à tous soit assurée par des preux dont les familles seront garantes de la loyauté.

— Des otages, murmura Pellehun.

— Des hôtes...

Le roi de Logres se tourna successivement vers son sénéchal et l'évêque, qui l'un et l'autre

acquiescèrent silencieusement.

— J’accepte, dit-il. Et vous, seigneur Troïn ?

Le nain se contenta de hocher la tête sans un regard vers ses conseillers.

— Qu’il en soit donc ainsi ! Par le sang, c’est un beau jour... Mes amis, c’en est assez pour le moment. Nous reparlerons tout à l’heure, mais puisque notre alliance est désormais acquise, annonçons ensemble la nouvelle au peuple, et buvons pour fêter ça !

— Voilà enfin une parole sensée ! s’exclama Troïn.

Le roi sous la Montagne Noire sauta à bas de son siège et sortit sans plus attendre, aussitôt accompagné des siens. Lorsque Lliane se leva à son tour, Gorlois s’avança jusqu’à elle et s’inclina respectueusement.

— Ma dame, puis-je vous offrir mon bras ?

La reine le remercia d’un sourire, posa sa main sur la manche du sénéchal et, après un salut à l’intention de Pellehun, quitta l’abri du dais, suivie de son conseil ainsi que, sur un geste de leur souverain, de tous les barons de Logres. Déjà, les trompettes résonnaient, couvertes aussitôt d’une acclamation formidable.

Resté seul auprès de lui, Dubricius retint le roi par le bras, alors qu’il leur emboîtait le pas en boitant.

— Au bout du compte, Majesté, il ne pourra y avoir qu’une seule terre, un seul Dieu, un seul roi.

Pellehun ôta la main posée sur lui, regarda le prélat dans les yeux et sourit.

— Ainsi soit-il, monseigneur.

ÉPILOGUE

Les trépidations du galop, le martèlement régulier des sabots sur la terre meuble, le vent dans ses cheveux, sur son visage, toutes ces sensations nouvelles avaient entraîné Morvryn bien au-delà d'une simple promenade. Il lui avait fallu des mois pour vaincre l'appréhension qu'éprouvaient tous les elfes vis-à-vis des chevaux, oser en approcher, les toucher, leur parler... Auprès d'un robuste roncín de trait, il avait découvert que la langue ancienne apaisait l'animal qui, de lui-même, venait à sa rencontre et appelait ses caresses en soufflant des naseaux et en le poussant doucement de la tête. Dès qu'il avait osé le chevaucher, sans selle ni mors, il avait ressenti une communion telle qu'il n'en avait jamais éprouvée envers aucune bête de la forêt. L'impression de ne faire qu'un. Ce jour-là, l'elfe s'était contenté de quelques pas dans la cour de la ferme. Mais aujourd'hui, dès l'aube, ils avaient quitté les murs et s'étaient élancés dans la prairie. Ce n'était pas lui qui guidait sa monture, mais l'animal, au contraire, qui l'entraînait dans une course folle, nez au vent, vers le soleil levant.

Morvryn ne reprit conscience du temps et de la distance parcourue qu'en apercevant, devant eux, la ligne sombre de la grande forêt. Eliande était si près, tout juste à quelques heures de chevauchée... Pour la première fois depuis qu'ils avaient franchi le porche du bourg fortifié, l'elfe empoigna la crinière du roncín et infléchit sa cavalcade. Il fallait rentrer. Aldan, aujourd'hui plus que jamais, avait besoin de lui, de sa présence, de son amour.

Le jour déclinait déjà lorsqu'il sauta à bas de son cheval, au pied du castel. L'un des palefreniers de l'écurie l'apostropha d'un ton à la fois bourru et amusé, auquel Morvryn ne répondit que d'un signe, escaladant déjà quatre à quatre les marches de pierre menant à la poterne. Il faisait sombre, à l'intérieur, avec des odeurs d'herbe coupée et de soupe. Des gens se levèrent à son entrée, plus nombreux que d'habitude, avec des expressions diverses qu'il ne prit pas le temps de déchiffrer. Sur sa lancée, il gravit un nouvel escalier menant à l'étage des habitations. Il n'y avait là que des femmes, assises dans le rai de lumière dispensé par l'une des rares fenêtres de la bâtisse. Leurs conversations s'arrêtèrent dès qu'il apparut, et quelques-unes le saluèrent, ainsi qu'il convenait pour celui qui, qu'on le veuille ou non, était devenu le seigneur du bourg.

Morvryn s'arrêta le temps de reprendre son souffle et de remettre de l'ordre dans sa tenue. Il y en avait une, parmi les commères, qui lui avait toujours manifesté de l'amitié, rousse comme le couchant, avec des joues rondes et rouges.

— Dame Ameline, dit-il en s'approchant. Comment va-t-elle ?

— Elle a demandé après vous, seigneur. Je crois que ça ne va plus tarder.

Au même instant, un cri aigu les fit tous sursauter, suivi d'un braillement de nouveau-né. Morvryn se précipita vers la porte de leur chambre, mais une matrone sortit alors qu'il l'atteignait, les bras chargés d'une bassine d'eau souillée. Durant une seconde, l'elfe et la femme se dévisagèrent, puis elle le repoussa d'un coup d'épaule et ferma derrière elle.

— Pas maintenant !

L'elfe s'effaça pour la laisser passer, hésita un moment devant la porte close, puis s'écarta pour s'adosser au mur. À aucun moment la sage-femme ne se retourna avant de disparaître vers l'étage inférieur, et Morvryn resta perplexe, incertain de ce qu'il lui avait semblé lire sur son visage. N'était-ce pas de la gêne ? Et même plus encore, une sorte de frayeur ? La peau grise, suante, les pupilles

dilatées, le souffle court, était-elle juste fatiguée et surprise de le découvrir subitement, ou était-ce autre chose ? Avec une impatience croissante, l'elfe hésitait entre l'envie de pousser cette maudite porte et la crainte de commettre là quelque faute impardonnable, que les commères ressasseraient des semaines durant. Qu'Aldan elle-même lui reprocherait peut-être. Depuis deux nuits, elle avait voulu dormir seule et ne cessait d'insister pour qu'il s'éloigne, le temps qu'elle mette leur enfant au monde... Lentement, l'elfe se laissa glisser le long du mur et s'accroupit, les bras posés sur ses genoux. Il était là, pour la naissance de Lliane et pour celle des jumeaux. Il avait aidé Arianwen jusqu'au bout... Par les Mères, que ce temps était loin.

L'escalier gémit sous le poids de la matrone, qui revenait cette fois avec une fille de salle portant la bassine remplie d'eau claire. Morvryn se releva brusquement et voulut s'interposer, mais de nouveau elle l'écarta.

— Laissez-moi faire, dit-elle. Je vous appellerai.

Le temps qu'elle ouvre la porte pour faire entrer la fille, et bien qu'elle fasse écran de son corps épais, l'elfe aperçut un coin de lit, la forme de son épouse sous un drap de lin, et il perçut toutes sortes de petits bruits étranges, mais paisibles. Au moment de refermer, la sage-femme se tourna vers lui et lui fit l'aumône d'une ébauche de sourire.

— Elle va bien... C'est un garçon.

— Mais quand est-ce que...

La porte se referma avant qu'il ait pu finir sa phrase, mais il sourit, avec un long soupir. Tout allait bien. Un garçon... Il s'était fait des idées, stupidement. En s'éloignant de la chambre, il réalisa qu'il était couvert de poussière et de fétus. Sans doute avait-il le temps de se laver et de passer des vêtements propres.

Quand Morvryn revint, la porte était ouverte et les femmes ressortaient, avec des murmures et des mines qui se figèrent lorsqu'elles le virent. De nouveau, il eut l'impression d'un malaise, d'une gêne qu'elles n'avaient pu exprimer devant Aldan et qui les faisait fuir. Lorsqu'elles furent parties, l'elfe prit une profonde inspiration et entra enfin. Aldan était assise, aussi pâle que ses draps, mais elle lui sourit et se pencha pour qu'il voie son fils.

Le bébé ne pleurait plus. Il avait les yeux ouverts et le regardait avec une sorte de gravité qui le saisit, mais il avait deux bras, deux jambes et lui sembla rose et dodu à souhait. Morvryn s'assit au bord du lit, posa son front sur celui d'Aldan et lui caressa la joue. De l'eau mouilla sa main. Aldan pleurait. Sans doute s'écarta-t-il trop vivement, elle s'en rendit compte et le retint par le bras.

— Je suis fatiguée, pardonne-moi...

L'elfe lui sourit et doucement, saisit le nouveau-né dans ses bras. Toujours ce regard, si grave, si fixe, ces cheveux noirs et touffus, ces oreilles effilées... C'était cela. Ce que la sage-femme et les commères avaient ressenti, ce qu'Aldan elle-même ne pouvait cacher, c'était cette sensation étrange qui émanait du petit être. Mi-elfe, mi-homme. Ni elfe, ni homme...

Alors qu'il s'était levé et se rapprochait d'une étroite fenêtre baignée de la chaude lumière du crépuscule, un merle chanta, au-dehors. Morvryn le regarda s'en aller dans un battement d'ailes, aussi noir que les cheveux de son fils.

— Les Mères ont parlé, murmura Morvryn en serrant l'enfant contre lui. Tel sera ton nom. Merlin.

N'aie pas de regrets, mon fils.

Laisse-les croire à leur victoire. Leurs armées réunies n'ont réussi qu'à repousser notre avant-garde. Rien que notre avant-garde... Il faut que cette guerre soit longue, qu'elle use leur courage et leur loyauté. En fin de compte, ils se vaincront eux-mêmes, à force de rivalités, de dépits et de trahisons.

Au nom de Lug à la Longue Main, Samildanach l'omniscient, inventeur de tous les arts et roi des dieux, nous reprendrons ce qui lui appartient. La Terre tout entière, tous les peuples qui l'habitent, toutes les richesses qu'elle contient, les fleuves, les montagnes et les forêts, nous les reprendrons au nom du Maître. Car rien de ce qui est ne peut lui échapper. Ainsi reviendra l'ordre ancien.

Nous ne dominerons pas, mon fils. C'était cela notre faute, notre ignorance, dans les siècles passés. La guerre pour la guerre n'a pas de sens. Le pouvoir d'un seul ne dure jamais, à moins d'exterminer toute vie à la surface du monde. Ce n'est pas ce que veut Samildanach. Ni leur mort, ni leur asservissement, mais leur usure, leur désespoir et, finalement, leur conversion... Si nous voulions asservir les autres peuples, nous ne serions pas différents des hommes. Nous ne sommes que les serviteurs du Maître.

Et le temps viendra où sa fureur et sa gloire domineront le monde, où les peuples ne seront plus, où chacun ne vivra que pour soi, sans autre foi, sans autre loi.

Alors, nous aurons vaincu.

FIN

-
- [1] Druidesses.
 - [2] Une perche fait un peu moins de deux mètres.
 - [3] Un mètre quarante.
 - [4] Le roncin est un cheval à tout faire, le sommier un cheval de bât, ou de somme.
 - [5] Le premier mai.
 - [6] Tente conique servant d'abri aux chevaliers, lors des tournois ou en campagne.
 - [7] Assemblée des vassaux.
 - [8] Forgerons.
 - [9] Épiciers.
 - [10] Une bande blanche entre deux bandes bleues.
 - [11] Chevaliers mercenaires.

[12] Domaine agricole d'environ dix hectares.

[13] Nom ancien du salpêtre, *sas petrae*.

[14] La sixième heure du jour. Midi.

[15] La première heure du jour. Six heures.

[16] Chiens de garde, dogues pour la chasse aux ours et chiens courants.

[17] Bâton servant à écarter les branches d'arbre.

[18] *Le roman des déduis*, cit. Jean Verdon.

[19] Le roman de la rose, A. Lanly, 1973.

[20] Environ trente mètres.

[21] Cérémonial du couronnement d'Aix-la-Chapelle.

[22] Environ soixante mètres.

[23] 11 heures.

[24] Environ quarante kilomètres.